

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + Maintain attribution The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

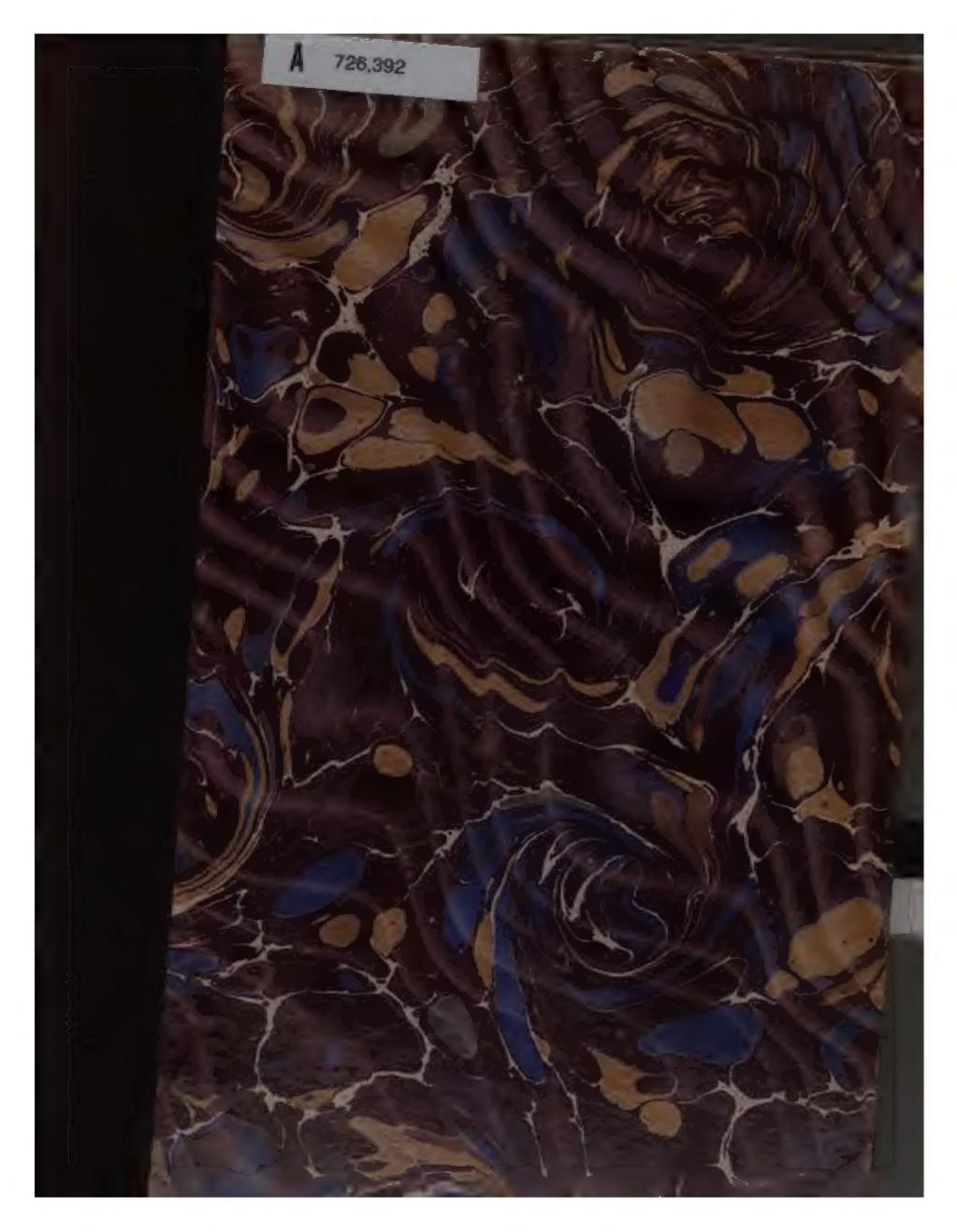
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

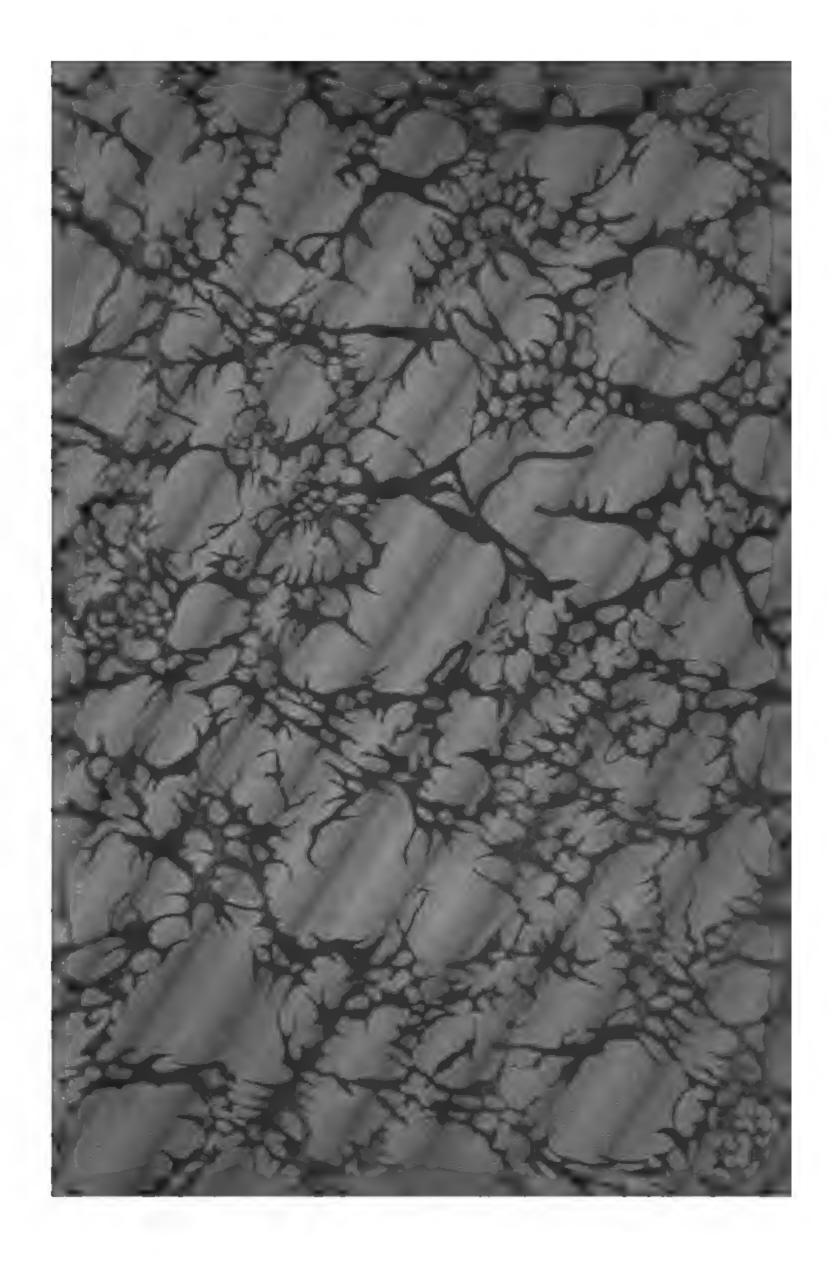
- + Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + Ne pas supprimer l'attribution Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse http://books.google.com

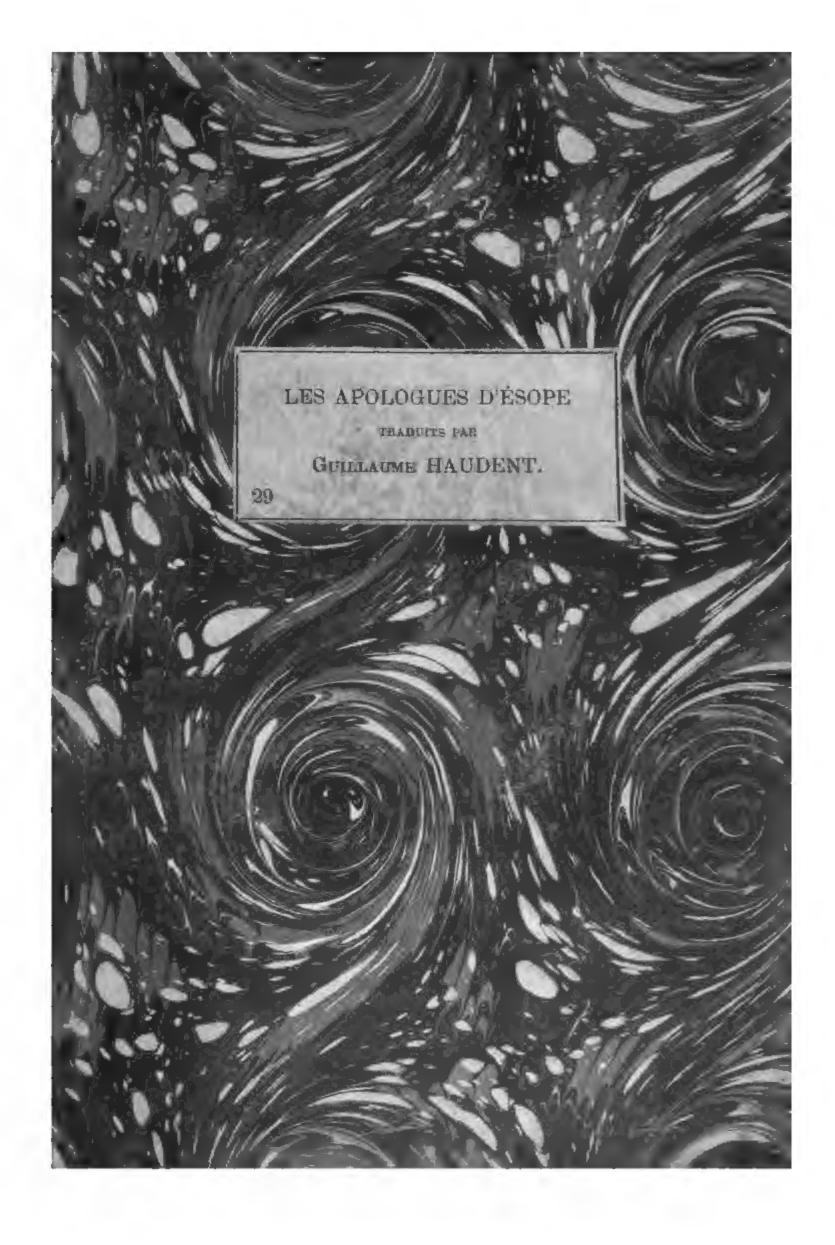








• • •••



. . • • ·

SOCIÉTÉ

DES

BIBLIOPHILES NORMANDS.

•

TROIS CENT SOIXANTE ET SIX

APOLOGUES D'ESOPE

TRADUICTS

EN RITHME FRANÇOISE

PAR

MAISTRE GUILLAUME HAUDENT

REPRODUITS PIDÈLEMENT TEXTE ET FIGURES
D'après l'édition de 1547
AVEC INTRODUCTION, TABLE ET GLOSSAIRE

CH LORMIER



ROUEN

IMPRIMERIE DE HENRY BOISSEL

M.DCCC LXXVII



•

.

-

INTRODUCTION.

L'étude des grands écrivains du siècle de Louis XIV s'est faite longtemps presque exclusivement par la comparaison de leurs œuvres avec celle des écrivains de l'antiquité. C'était surtout le souvenir de l'art dramatique chez Sénèque et le style précis et nerveux de quelques historiens anciens que rappelait Corneille, Racine était volontiers comparé aux tragiques grecs, Molière mettait en mémoire la comédie d'Athènes et de Rome, Ménandre pour les uns, Plaute ou Térence pour les autres, et La Fontaine enfin, pour nous en tenir à ces seuls exemples, n'avait eu, semblait-on croire, comme devanciers et modèles qu'Esope et Phèdre.

De nos jours, abandonnant ce point de vue injustement restreint, les yeux ont scruté avec soin les nombreuses productions de notre littérature nationale au temps de ses débuts. Quelque grand qu'ait été le génie de ces hommes qui plus tard se sont imposés à l'admiration de tous, et qui ont fait leurs écrits le type par excellence d'un genre particulier, aucun d'eux ne saurait réclamer la gloire impossible d'avoir tout d'un coup fait française une partie quelconque de notre littérature. D'autres écrivains avant ceux-là, proclamés avec raison poëtes par leurs contemporains, avaient harmonieusement bégayé nos divers idiomes. Sous l'influence d'idées nouvelles, de mœurs différentes, d'une civilisation tout autre, ils avaient bientôt et comme à leur insu, abandonné la manière antique, trouvé des formes originales, admirablement préparé la voie. Il y a quelques noms de ces époques qui, mis en lumière par l'étude et la publication de leurs écrits, ont acquis une gloire universelle; il en est d'autres, phalange bien plus nombreuse et non moins intéressante, n'ayant pas droit à une aussi grande notoriété, mais méritant pourtant encore d'être connus, étudiés dans leurs œuvres, sources brillantes et fécondes auxquelles ont incontestablement puisé les maîtres du genre.

C'est au cours d'une étude sur les poëtes, qui avant 1668 s'étaient en France essayés à écrire l'apologue, que Guillaume Haudent fut retrouvé et révélé. Robert, conservateur de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, reprenant en 1825 les recherches tentées une vingtaine d'an-

nées auparavant par Guillon sur les prédécesseurs de La Fontaine, consacra quelques pages, peu bienveillantes il est vrai, à notre vieux fabuliste rouennais, et citant en même temps plusieurs de ses apologues, laissa prévoir l'intérêt qu'il y aurait à faire de cette partie de son œuvre un examen plus complet. La difficulté de rencontrer le volume renfermant ses fables, arrêta sans doute bien des curieux, car ce ne fut que dans ces dernières années, que M. Millet Saint-Pierre, mis en éveil par la lecture de l'ouvrage de Robert, Fables inédites des xIII xIIII et xive siècles et fables de La Fontaine rapprochées de celles de tous les auteurs qui avaient, avant lui, traité les mêmes sujets..... prit, sans s'inquiéter autrement des peines qu'il y aurait, la résolution de rechercher l'ouvrage de G. Haudent. Après de nombreuses et inutiles démarches faites chez les libraires, chez les amateurs d'anciens livres et dans les bibliothèques publiques, le dépôt de l'Arsenal si riche en vieux poëtes lui permit enfin de consulter le seul exemplaire complet que l'on connaisse au moins jusqu'à présent des Trois centz soixante et six apologues d'Esope.... traduictz.... en rithme françoyse; il le lut, l'étudia avec soin, et vint apporter en décembre 1865 à l'Académie de Rouen le résultat de son consciencieux travail. Le mémoire qu'il présenta, écrit avec goût, plein de conviction et de verve, concluait en ces termes : « Cet auteur ale droit de sortir de l'oubli où il est resté plongé, son initiative à l'égard du genre narratif de l'apologue, l'influence évidente qu'il a eue sur l'esprit et la vocation de La Fontaine suffiraient pour lui mériter l'estime de la postérité; en réimprimant ses trois cent soixante-six fables on rendrait un grand service aux lettres. » Ces paroles, par une circonstance aussi heureuse qu'inattendue, furent prononcées devant un membre de la Compagnie, M. l'abbé Colas qui, grand amateur de livres, avait quelque temps auparavant acquis un exemplaire incomplet de ces apologues. A la suite de cette communication, ses yeux se portèrent plus attentifs sur ce précieux recueil et bientôt, convaincu, à son tour, de l'intérêt tout particulier que présentait sa lecture, après avoir fait combler les lacunes de son volume à la bibliothèque de l'Arsenal, il en proposa la réimpression à la société des Bibliophiles normands dont il était un des membres les plus actifs (1).

Au temps où M. Millet Saint-Pierre entreprit son travail sur Guillaume Haudent, aucun biographe n'avait mentionné son existence, aucune bibliographie raisonnée n'avait davantage parlé de ses ouvrages; vainement chercherait-on un examen de ses productions littéraires dans

⁽¹⁾ Quelques feuilles seulement furent imprimées du vivant de notre regretté confrère, mais grâce à l'obligeance de la personne héritière de sa bibliothèque, l'exemplaire jadis mis à la disposition de la Société a été laissé entre nos mains jusqu'au complet achèvement de la présente réimpression.

les auteurs où se trouvent d'ordinaire étudiés nos vieux poëtes: le P. Niceron, l'abbé Goujet, Anguis, Viollet Le Duc, aucun ne semble l'avoir connu; à peine apparaît-il cité pour une autre de ses œuvres dans Du Verdier, et rapidement, à deux ou trois endroits, dans le Manuel du Libraire de J.-C. Brunet qui le dit curé de Rouen, se trompant sur le seul détail biographique qu'il hasarde à son égard. Grâce à l'étude de M. Millet Saint-Pierre et aux recherches continuées depuis, la lumière s'est presque complètement faite sur notre auteur. A n'en point douter, G. Haudent naquit à Rouen, c'est là où nous le rencontrons pendant une longue période de son existence. D'abord il nous apparaît prêtre à Rouen prenant part aux concours palinodiques, puis pendant vingt ans, tantôt dans un établissement religieux de la ville et tantôt dans un autre, tenant le modeste emploi de précepteur; nous voyons qu'il y possédait plusieurs immeubles, et lorsque la fatigue, la maladie ou la vieillesse lui font désirer une retraite pour finir tranquillement ses jours, c'est encore dans Rouen qu'il la choisit.

Les archives de l'Académie de Rouen conservent, parmi plusieurs autres manuscrits, un recueil composé de trente-neuf pièces en l'honneur de l'Immaculée-Conception Notre-Dame. L'une d'elle ayant pour sujet l'Auriflamme des Chrestiens fut présentée au Puy du Palinod vers 4530 par Guillaume Haudent. Il paraît plus utile de mentionner à

cette date la première apparition de son nom, qu'intéressant d'insérer ici cette production littéraire (1). Le programme imposé aux poëtes dans ces sortes de concours laissait peu de liberté à leur inspiration, et ce chant, auquel on ne paraît pas avoir accordé l'honneur du prix, rappelle sans plus d'intérêt, dans ses cinq strophes et son envoi, toutes les autres pièces du même genre que nous ontlaissés les recueils imprimés. En 1536, un acte de prêt, retrouvé par M. E. Gosselin dans les Archives du Tabellionage, nous montre G. Haudent, sans doute par suite de ses travaux littéraires, en rapport avec Pierre Lynant, libraire à Rouen, lui prêtant une somme de 20 livres à raison de 40 sols de rente; à cette époque, l'acte le constate, il demeurait sur la paroisse Saint-Laurent.

L'année suivante, en mars 1537, les registres capitulaires nous l'indiquent succédant à Guillaume Thibault dans la place de précepteur des enfants de chœur du Chapitre de la cathédrale, fonction qu'il conserva jusqu'en 1545; vers le milieu de cette dernière année, il demanda

⁽¹⁾ Ce chant royal a été publié en entier dans le Précis des travaux de l'Académie de Rouen, pages 233-234 (année 1865-1866). On croyait à cette époque l'avoir reproduit d'après un document autographe, mais depuis, M. C. de Beaurepaire ayant retrouvé dans les archives départementales le reçu ci-contre, écrit et signé par G. Haudent, a constaté que la pièce de 1530, bien que d'une écriture du temps, n'était point de la main de notre auteur.

et obtint le droit de se démettre de ce modeste emploi. Nous connaissons, grâce aux recherches et à la complaisance de notre savant confrère M. C. de Beaurepaire, les termes mêmes et pour ainsi dire la physionomie de cette démission:

A tresvenerables et discretes personnes Messeles doyens et chapitre de Nostre dame de Rouen.

Supplye treshumblement votre humble serviteur guillaume haudent prebtre quil vous playse de votre grace ordonner quil soyt payé de ses gaiges ordinaires qui sont sept livres et demye pour avoir instruict en grammaire vos petiz enfantz de chœur le temps et espace de troys termes escheuz a la sainct Jehan Baptiste dernier passé. Oultre plus ledict supplyant prend congé et se desiste de ladicte charge (si cest votre playsir) en vous remercyant tresaffectueusement et protestant a jamais prier dieu pour vous.

Au verso de ce curieux document, dicté par G. Haudent à une main inconnue, on lit la mention suivante certainement écrite et signée par lui :

Receu par moy guillaume haudent prebtre par les mains de venerable personne maistre guillaume le senechal la somme mentionnée en l'aultre part Tesmoing mon signe yei miz le xxi• jour doctobre mil v• xLv Guill haudent.

C'est à partir de cette année que nous voyons apparaître (si d'autres plus anciennes n'ont point échappé à nos recherches) les différentes productions littéraires de notre

auteur. — En 1545, Le véritable discours de la vie humaine nouvellement traduit de latin en rithme françoyse par M. Guillaume Haudent, avec une ballade contenant en somme les lettres de la qualité. Dung amour que l'on dict et nomme fol amour de charnalité, Paris, Nycolas Buffet, pet. in-8 de 12 ff. — En 1547, Trois centz soixante et six Apologues d'Esope, tresexcellent philosophe, premierement traduictz de grec en latin par plusieurs illustres Autheurs; comme Laurens Valle, Erasme et autres. Et nouvellement de latin en Rithme françoyse par Maistre Guillaume Haudent, Rouen, Robert et Jehan Dugord, in-16, fig. — En 1551, Les cent premiers apophtegmes d'aucuns illustres princes et philosophes, jouxte la traduction latine d'Erasme reduictz en rithme françoyse, Paris, Nycolas Buffet, in-16, fig. sur bois. — En 1556, Les Propos fabuleux moralisez extraitz de plusieurs auteurs tant grecz que latins, non moins utiles a l'Esprit que recreatifz à toutes gens, Lyon, Rigaud et Jean Saugrain, in-16 (réimpression de 137 fables appartenant au recueil de 1547). — En 1557, Les faits et gestes memorables de plusieurs gens remplis d'une admirable doctrine et condition tant honneste que profitable aux amateurs de vertu traduictz par G. Haudent, Lyon, Benoist Rigaud et Jean Saugrain, in-18; mais ce dernier ouvrage n'est, suppose-t-on, sous un titre différent, que la réimpression de celui publié à Paris en 1551.

En voyant l'époque de la publication du premier ouvrage de G. Haudent coïncider précisément avec le temps

de sa démission donnée comme précepteur des enfants de chœur du Chapitre, on serait porté à croire que cette résolution lui avait été inspirée par son désir de chercher dans la retraite, ou tout au moins dans une vie plus indépendante, le temps utile à ses travaux littéraires, il n'en est rien cependant; à peine se trouva-t-il relevé de ses engagements près de Messieurs du Chapitre qu'il reprit immédiatement chez les Carmes de Rouen, au profit de leurs novices, son rôle de maître de grammaire. Cette circonstance nous est révélée avec nombre d'autres détails curieux, et jusqu'à présent inédits, sur les habitudes et la parenté du prêtre littérateur, par la note suivante recueillie aussi dans les archives du Tabellionage, par notre confrère M. C. de Beaurepaire qui l'a généreusement mise à notre disposition:

Du mercredi 27 novembre 1555. — Contrat de fondation en faveur des Carmes de Rouen, par maître Guillaume Haudent, prebtre, chapelain de la confrairie Dieu et de Madame sainte Catherine vierge et martyre fondée au mont de Rouen, ladite fondation faite par le fondateur pour la rédemption de ses péchés, afin d'être accueilli ainsi que ses pere, mere, freres, sœurs et autres ses parents, amis et bienfaiteurs, ensemble les freres et sœurs tant vivants que trépassés de ladite confrairie aux prières bienfaits et oraisons qui avaient été faits et se feraient à l'avenir au prieuré des Carmes de Rouen. — Basse messe chaque dimanche de l'année; — après le décès du fondateur, outre les basses messes de chaque dimanche, messe aux 5 fêtes de Notre Dame; —basse messe le jour de son décès. —A la fin de chaque

messe De profundis et les oraisons Deus venie largitor, en la chapelle Notre Dame de Pitié où il veut etre enterré. — Les Carmes laisseront à Haudent la chambre où il est à présent residant audit couvent; ils lui administreront à boire, manger, sain et malade, excepté les médecines, sa vie durant comme à un religieux prebtre de la communauté, — lui porteront à boire et à manger où bon lui semblera, à l'interieur du couvent; — lui bailleront collation ou souper aux jours de jeune des religieux, et, aux autres jours de jeune d'église, son demyart de vin. — Il donne aux Carmes moitié de maison et un jardin vers l'abbaye de St. Catherine, paroisse S. Paul, bornés par l'allée commune de la cour tendant à l'eau d'Aubette, laquelle cour s'appelle Cour Durant; de plus, une maison en forme d'appentis, sise au même lieu; de plus un petit jardin près de l'hopital des XVxx (que Haudent avait acquis par décret le 20 septembre 1552). — De plus une rente de 29 sols 4 deniers; — enfin une pension de 15 livres tournois, sa vie durant. - Il fait abandon aux Carmes des gages qu'ils lui devaient pour avoir depuis dix ans donné des leçons de grammaire à leurs novices.

Infatigable dans ses obligeantes recherches sur le sujet qui nous intéressait, M. C. de Beaurepaire nous a encore remis, empruntées aux registres des Carmes, les mentions suivantes:

Avril 1551: a M. Guill. Haudenc pro primo termino misse sue dominicis diebus celebrate et 1º dominici januari incepte, 25 s.

Dec. 1551: De missa ad devotionem M. G. Haudenc dominicis diebus pro termino S. Joh. S. Michaelis et Nativitatis, III l. 15 s.

Fev. 1552: a M. G. Haudenc pro missa dominicis diebus celebrata videlicet pro dimidio anno effluxo in festo nativitatis Dai, 4 s.

- Juin. 1552: De missa M. G. Haudenc pro dimidio anno effluxo in festo S. Joh., 4 s.
- Janv. 1553: a M. Guill. Haudenc ratione misse dominicis diebus per nos celebrate pro anno effluxo in festo S. Joh., 4 s.
- Nov. 1555: De missa M. Guill. Haudenc pro dimidio anno effluxo die S. Joh. B., 4 s.
- Janv. 1556: a magistro Guillermo Hodenc ratione sue nutriture pro dimidio anno effluxo in die S. Joh. Baptiste 1566 ut patet in suis litteris et misse, vii l. x s.
- 1556: a Jacobo Preudhomme ultra urbem pro termino S. Joh. recepi per manus Ma. Guillerm. Haudent, 20 s.
- 1557: a Mag. Guillermo Hodenc ratione sue misse et nutriture pro dimidio anno effluxo in nativitate Domini Jes. C¹¹ pro anno 1556, vII l. x s.

Sans insister autrement sur l'intérêt de ces notes qui constatent surabondamment la piété de G. Haudent, remarquons au moins cette date de 1557 terminant ici ses acquits de messes, comme nous l'avons vu tout à l'heure inscrite sur le dernier de ses ouvrages connus; n'y a-t-il pas dans ce rapprochement, présomption suffisante pour penser que cette date dut aussi être gravée sur la pierre qui, dans la chapelle de Notre-Dame de Pitié, au prieuré des Carmes, abrita suivant son désir, l'humble tombe de leur précepteur?

Telles sont rapidement énoncées, les données certaines recueillies sur notre traducteur des Apologues d'Esope; ajoutons que l'énumération que nous venons de faire des

œuvres dont il a été possible de retrouver le titre, ne donne point la liste complète de ses écrits. Dans Les faitz et gestes mémorables de plusieurs gens remplis d'une admirable doctrine..... Lyon 1557, Haudent se déclare, par les vers suivants, l'auteur de sept ouvrages :

Qui notamment d'un prince magnanime Appetera les apophtegmes lire, Desquelz chacun l'homme en vertu anime, Ce petit œuvre il doit prendre et eslire. Qui est de sept le dernier, à vray dire Qu'a ja mis hors la muse haudentine.

Quels titres convient-il donc d'ajouter à ceux tout-àl'heure cités? A l'heure présente, personne ne le saurait dire, mais il y a là une question qui ne peut manquer d'intéresser nos savants confrères, et il n'ya pas à douter que bientôt ils apporteront à cet essai de bibliographie le résultat de leurs persévérantes investigations.

A l'époque de G. Haudent la fable n'était pas à beaucoup près un genre qui n'eut pas été cultivé en France; de bonne heure, et dans la langue nationale, on en avait vu apparaître de curieux recueils. Laissant à part le Roman du Renard et les Bestiaires, qui ne nous intéressent pas au point de vue plus spécial où nous nous plaçons, écartant encore certains livres où l'apologue n'apparaît qu'à l'état d'épisode, citons au xure siècle une des parties les plus populaires des poésies de Marie de France, les cent trois fables qu'elle mit en vers français d'après le latin de Romulus, et au xive siècle les recueils anonymes des fables connus sous le nom d'Ysopet. Dans tous ces ouvrages, déjà le récit des passions, des injustices, des caprices, des travers humains est bien différent de la forme plus compassée des anciens, la nouvelle mise en scène est presque toujours plus habile, et la narration mieux suivie révèle bien souvent, d'une façon particulièrement intéressante, le temps et le lieu où l'auteur recueillait ses observations. Mais comme la fable cherche, vers ce temps encore, moins à plaire qu'à enseigner, elle est moins agréablement narrative qu'essentiellement pédagogique, et, suivant son propre aveu, fait moins de cas de ses fictions que de l'utile morale qui les termine. Son but est entier rempli,

Si à la fin on se veut prendre, Mais aux bourdes ne garde mie. Toute la mouelle et la mie, Tout le sens, toute la substance Vous enseigneront sans doubtance Les derreniers vers de la fable.

Cette remarque, que Lessing renouvela plus tard pour en argumenter contre La Fontaine coupable, suivant lui, d'avoir enlevé à la fable sa tendance philosophique en la faisant surtout agréable et littéraire, eut pu être appliquée avec quelque vérité à G. Haudent. Je ne vois avant lui que Guillaume Tardif le Maistre-liseur du Roy Charles huictiesme, qui dans sa traduction des trente-trois fables de Laurent Valle ait donné un plus libre cours à son imagination, mais Guillaume Tardif a écrit en prose, et d'ailleurs cette partie de son œuvre est trop peu étendue pour que nous ayons quelque intérêt à l'étudier ici. Il est un autre écrivain avec lequel la comparaison a plus raison d'être faite, d'abord parce qu'il vivait à la même époque, ensuite parce qu'il a traduit en vers français une notable portion des mêmes fables, enfin et surtout pour avoir été particulièrement étudié et cité comme un des plus intéressants prédécesseurs de La Fontaine, je veux parler de Gilles Corrozet. En 1542, ses fables du très ancien Esope phrigien premièrement escriptes en Græc, et depuis mises en rithme Françoise furent imprimées chez Denys Janot. Il n'y a nul doute à concevoir que le fabuliste rouennais ait connu cette traduction de G. Corrozet. S'il était utile d'en fournir des preuves, nous les trouverions d'abord dans le succès que semble avoir eu ce livre à son apparition, succès qui franchit certainement en bien peu de temps l'espace entre Paris et Rouen; nous la trouverions plus évidente encore, par la publication dans notre ville, en 1545, d'un petit volume le Jardin d'honneur, dans lequel se lisent, parmi d'autres poésies, quelquesunes de ces fables de Corrozet, publication faite précisément chez les frères Dugord, éditeurs de G. Haudent. Mais cette constatation ne nous paraît devoir rien retirer au mérite de notre auteur; si l'idée de traduire des fables a pu lui être inspirée par l'exemple comme aussi par le succès du poëte parisien, disons de suite que le nouveau traducteur sut donner à son œuvre des qualités particulières. Il nous suffira de prendre au hasard une cu deux fables de Corrozet et de les comparer avec les mèmes sujets dans notre recueil, pour rendre évidentes des différences tout à l'avantage de notre fabuliste. Lisons d'abord la fable des deux Rats:

Voluntiers la richesse Porte avec soy tristesse Mais seure pauvreté Porte joyeuseté.

Ung rat de ville eut volunté d'aller
S'esbattre aux champs pour ung peu prendre l'aer,
Ung rat des champs trouva dans une plaine
Qui le semond, et puis chez soy le maine,
Et luy donna de sy peu qu'il avoit
Petit bancquet, comme faire sçavoit.
Le Rat de ville en voyant l'ordonnance
Pauvrete blasme, et loue l'abondance:
Et pour monstrer son bien et son estat,
Dedans la ville il amena ce Rat.
Quant ilz sont là, le riche Rat ordonne
Un beau bancquet, et pour manger luy donne
Pain, lard et chair, mais ce pendant survint
Dans le celier ung bouteiller qui vint

Tirer du vin, lors s'allerent cacher,
En laissant là leur viande et leur chair
En grande peur : Puis l'homme retourna.

Le Rat de ville apres ne séjourna :
Mais de manger à l'aultre feit envie.

Dict l'invité : ma sobre et pauvre vie
Est bien plus seure et stable que la tienne,
Combien que bons repas elle contienne :
Ce que je mange icy me semble fiel,
Pauvres morceaulx aux champs me semblent miel.

Sobre repas en seureté sans faincte
Vault beaucoup mieulx que grand bancquet en crainte.

Quel lecteur ayant en mémoire les vers d'Horace et la narration si vive de La Fontaine, ne critiquerait ici la scène si mal disposée et le style si complètement dénué d'entrain et de finesse? Certes, Haudent ne rappellera que de bien loin et le poëte latin et notre immortel fabuliste, mais combien il l'emporte sur Corrozet par l'agencement heureux des divers épisodes, par la vie donnée à ses personnages et par le ton naturel de son récit; c'est volontiers par ces points que la différence s'établit entre ces deux traducteurs du xvrésiècle. J'en montrerai un exemple bien plus frappant encore dans la charmante fable du Laboureur et de l'Alouette:

Il faut avoir en soy plus grand fiance Qu'au dict d'autruy, quant à son propre affaire: Car quand le temps s'approche de la faire On est laissé et mis en oubliance.

Un homme ses voisins pria De moissonner ce qu'il y a De blé en son champ, mais n'y vindrent, Et bonne excuse vers luy prindrent. Depuis en pria ses amis, Qui ne s'en sont en peine mis, Dont luy frustré de sa pensée, Sa parole il a addressée A son fils, disant: Dans demain Nous deux mettrons icy la main, Et ferons l'aoust sans ayde aucun, Puisque le temps est oportun. Dedans le blé estoit cachée Une Alouette et sa nichée. Qui ses paroles entendit, Lors s'en alla, plus n'attendit: Disant ainsi: Ce temps pendant Que le maistre estoit s'attendant A ses prochains, je n'avois crainte, Et tenois la promesse à seinte Mais puisque je voy qu'il y vient Luy mesme, c'est a bon escient

Ceste fable nous fait entendre Qu'on ne doit à nully s'attendre: Et qu'il n'est serviteur, ne maistre Plus propre que soy pour y estre.

Combien autour de ce tableau de Corrozet le cadre est rétréci, et comme sur sa toile, le dessin et la couleur font défaut! Aucun ou presque point de ces détails familiers et fins que nous voulons à la fable pour lui trouver son véritable charme; c'est à peine, vraiment, si l'on sait reconnaître, ainsi ternie, l'aimable et délicieuse peinture que nous a laissé le talent d'Aulu-Gelle. Mais si maintenant nous cherchons cette fable dans Haudent, elle nous apparaîtra entière, animée, pleine de son attrayante simplicité, tout à fait digne enfin de soutenir la périlleuse comparaison avec le texte primitif. Comment s'imaginer que cinq années à peine séparent l'œuvre des deux fabulistes que nous venons d'examiner, et comment croire surtout que plus d'un siècle devra s'écouler avant de nous donner la ravissante narration due à la plume de La Fontaine!

Si nous écrivions une notice sur Haudent qui ne serait pas immédiatement suivie de ses apologues, nous devrions peut-être confirmer par un plus grand nombre d'exemples le mérite que nous attribuons au fabuliste rouennais de donner généralement à sa narration un tour vif et naturel, le rendant supérieur à ses devanciers; mais c'est ici au lecteur, trop facile et agréable occasion de faire lui-même cette recherche, pour que nous en prenions le soin indiscret.

Il ne paraîtra pas sans doute aussi inutile de faire connaître quelles ressources ont été offertes à Haudent pour son œuvre, d'indiquer les auteurs et le livre qui lui ont fourni le texte de ses apologues.

Contrairement à ce que ferait penser l'intitulé de sa traduction, ce n'est pas exclusivement les fables d'Esope que G. Haudent a mises en vers, mais un recueil composé par divers auteurs. A peu d'exceptions, et presque suivant l'ordre ou nous les lisons ici, elles se retrouvent dans un volume plusieurs fois imprimé, dans la première moitié du xvi siècle, sous ce titre: Æsopi Phrygis vita et fabulæ à viris doctiss, in latinam linguam conversæ. — Apologi ex chiliadibus adagiorum Erasmi, — Ex Lamia Politiani, Crinito, Johanne Antonio Campano, Gellio, Gerbellio, Mantuano et Horatio. — Fabulæ Aniani, Hadriano Barlando, et Guilelmo Hermanno interpretibus. — Fabulæ item Laur. Abstemii..... Robert Etienne en particulier a donné deux très belles éditions de ce recueil, Paris, 1537 et 1545, in-8°.

C'est, il faut bien le reconnaître, une assez singulière réunion que celle de ces fables; les unes, sans grand art, traduites du grec en prose latine par divers auteurs, et souvent deux ou trois fois répétées en termes quelques peu différents (1), les autres écrites par des contempo-

(1) L'ancien conservateur de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, Robert, a prétendu que lorsque les mêmes sujets s'étaient trouvés répétés dans le recueil latin, Haudent ne les avait traduits qu'une seule fois; c'est une erreur qui prouve combien peu ses fables lui étaient connues. La table que nous avons mise à la fin du volume indique au contraire ces répétitions assez fréquentes, et une lecture attentive les fera découvrir plus nombreuses encore, des titres différents ne laissant pas toujours prévoir un même sujet traité deux fois; ainsi la fable du livre 1er: de deux autres Compaignons est le même sujet traduit dans le 2e, sous ce titre : d'un Veneur et d'un Courrieur.

rains, assez souvent plutôt des contes satiriques que des apologues. Si Haudent, en élaborant sa traduction en vers français, n'avait eu, joint à un grand amour du travail, un véritable talent pour l'accomplir avec facilité, il aurait certainement renoncé à une tâche si longue et si pénible. Il ne devait, en effet, rencontrer presque partout qu'un texte privé d'ornement, simple jusqu'à la séchéresse. C'est surtout dans le contraste de ce texte et de sa traduction que peut véritablement être jugé son talent poétique; qu'il nous suffise de deux seuls exemples pour le faire apercevoir.

Rimicius traduisant de grec en latin la fable d'un Singe et d'un Renard, débute par ces simples mots, avant-goût digne du récit tout entier : « Apud brutorum animalium concilium simia ita apposite saltavit, quod omnium fere consensu rex statim fuit creatus. At vulpes..... ». et G. Haudent, sans aucun doute, inspiré par la muse de l'apologue, traduit ainsi :

Le singe plein de grand' finesses
Fit quelque jour tant de souplesses,
De petits saulx et momeries,
De bons tours et de singeries
Qu'en effect par commun ottroy
Toute beste l'esleut pour roy
Fors le renard.....

Le texte primitif, on le voit, n'est accepté par le poëte

que comme un tracé, un simple canevas, le laissant entièrement maître du choix des ornements.

Dans la fable d'un Loup et d'une Truye, dont le traducteur latin n'est pas nommé, le récit est comme le précédent, d'une brièveté manquant tout à la fois d'entrain et d'intérêt, qu'on en juge : « Parturiebat sucula : pollicetur lupus se custodem fore fœtus. Respondit puerpera lupi obsequio se non egere : si velit pius haberi, si cupiat gratum facere, longius abeat. Lupi enim officium constare, non præsentia, sed absentia. » Avec la traduction de G. Haudent, la fable, au contraire, prend une allure vive, intéressante, les acteurs agissent, parlent, la chaleur et la vie sont données à ce récit tout à l'heure froid et inanimé.

Un loup voyant une truye preste

De cochonner, s'en est venu vers elle

En luy disant, Dieu vous gard, sœur beneste!

Tant vous semblez gentille damoyselle

Certainement j'ay grand desir et zelle

De m'employer a vous faire service,

Plaisir aussi, en toutte heure en laquelle

Il vous plaira que je my exercice.

Surquoy respond la truye: ô mon frere!

Du bon vouloir qu'avez, je vous mercy;

Puis qu'il vous plait aulcun plaisir me faire,

Je vous supply vous retirer d'icy

Tout au plus loing que vous pourrez, car ainsi

Me donnerez plaisir et reconfort,

Et mosterez hors de crainte et soucy Lequel j'auroye en faisant vostre effort (1).

On comprend que La Fontaine à la recherche de sujets, trouvant parmi les auteurs qui avaient composé ou traduit des apologues, le livre de G. Haudent, ait pu, ait dû s'y arrêter. La lecture de Marot, pour ne citer qu'un de ses anciens auteurs favoris, lui avait rendu familier le vieux langage, et ces fables, déjà françaises par l'expression comme par le sentiment, avaient certainement, plus que celles des anciens, fixé ses regards et sollicité son génie si admirablement prédisposé pour ce genre de narration.

Un critique ordinairement plus attentif et mieux informé, Sainte-Beuve, a cru pouvoir dire cependant que l'illustre fabuliste n'avait connu aucun de nos vieux conteurs d'apologues: « Le piquant, c'est que La Fontaine ne connaissait pas ces poëmes gaulois à leur source, qu'il n'était pas remonté à tous ces petits Esopes restés en manuscrits, à ces Ysopets, comme on les appelait, et que, s'il les reproduisait et les rassemblait en lui, c'était

⁽¹⁾ Effort est bien le mot qu'on lit dans le texte imprimé par les frères Dugord, c'est ce qui l'a fait conserver, mais il paraît meilleur pour la rime que pour le sens assez difficile à bien comprendre ainsi; ne faudrait-il pas plutôt lire essort: sortie; en faisant vostre essort: en opérant votre sortie, en vous retirant. Le mot latin absentia semble lui-même imposer cette interprétation.

à son insu, et il n'en est que plus naturel et il n'en obéit que mieux à la même sève. »

Que de preuves on pourrait apporter pour combattre une telle allégation! Et d'abord, plus ou moins précis, l'aveu certain de La Fontaine lui-même, quand, faisant paraître en 1668 ses six premiers livres, il disait au cours de sa préface: « Après Phèdre, Avienus a traité les mêmes sujets, enfin les modernes les ont suivis; nous en avons des exemples non-seulement chez les étrangers, mais chez nous. Il est vrai que, lorsque nos gens y ont travaillé, la langue étoit si différente de ce qu'elle est, qu'on ne les doit considérer que comme étrangers. Cela ne m'a point détourné de mon entreprise»

On a encore, avec raison, donné comme preuve de sa connaissance de notre recueil, quelques imitations, ou, si l'on aime mieux, quelques réminiscences; ces deux vers par exemple,

C'était un chat vivant comme un dévot ermite Un chat faisant la chatemitte

ne rappellent-ils point ceux-ci précisément dans la même fable:

Qui les guettoit soubz l'ombre et couverture D'estre amyable et de bonne nature Comme seroit celle d'un sainct hermitte Ou d'aultre simple et doulce creature Tant bien scavoit faire la chatemite. La fable du Renard et du Bouc a laissé voir dans les vers suivants de La Fontaine,

Lève tes pieds en haut, et tes cornes aussi; Mets-les le long du mur : le long de ton échine.

> Je grimperai premièrement; Puis sur tes cornes m'élevant, A l'aide de cette machine De ce lieu-ci je sortirai Après quoi, je t'en tirerai.

une similitude assez frappante de pensée et d'expression avec ceux-ci de notre auteur :

.... dresser convient ta teste

Et l'estocquer encontre la paroy

Par ce moyen je sailliray sur toy

Et par aprez dessus le bord du puis,

Facillement pourray saillir, et puis

Je te prometz de t'en tirer dehors.

Mais, sans nous arrêter plus longtemps à ces rapprochements faits autrefois plus nombreux par M. Millet Saint-Pierre, apportons une troisième preuve bien autrement décisive encore : l'emprunt fait par La Fontaine à Haudent de la fable intitulée : la Guerre des Chiens des Chatz et des Souris devenue dans son 12° livre la Querelle des Chiens et des Chats et celle des Chats et des Souris. — Les plus persévérantes recherches, continuées depuis le commencement du siècle jusqu'à présent, n'ont permis à personne

de découvrir ce sujet traité ailleurs que dans notre vieux recueil d'apologues!

Il ne s'agit pointici, on le comprend, de ravir la moindre part de la gloire que s'est si justement acquise La Fontaine, personne n'ignore aujourd'hui que ses fables ont été empruntées à nombre d'écrivains. Volontiers ses commentateurs se sont plu à rechercher les différentes sources auxquelles il a puisé, certains qu'ils étaient, à propos de chaque nouvelle découverte, d'avoir une occasion particulière de louer la manière habile dont le poëte se l'était appropriée. Nous avons seulement voulu montrer la parenté littéraire, l'attache certaine, indissoluble qui unissent l'un à l'autre les deux fabulistes. C'est là un honneur que nous revendiquons pour Haudent, tout en comprenant les dangers qu'il y court. Certains critiques, mettant en trop complet oubli l'époque pendant laquelle il écrivait, ou quelquefois prenant intentionnellement tels de ses plus faibles récits, lui ont déjà infligé les injustes arrêts d'une comparaison toujours écrasante. Heureusement des esprits plus attentifs et plus équitables confirmeront les témoignages meilleurs qui ont été rendus de son œuvre, et feront occuper au vieux poëte rouennais, près de La Fontaine, une place moins humble que celle d'Ennius auprès du poëte de Mantoue.

Si, comme il paraît probable, la donnée entière de IV

la Guerre des Chiens, des Chatz et des Souris, que nous citions tout à l'heure, appartient à Haudent, nous devons l'avouer avec franchise, et contrairement à l'avis de son premier biographe, c'est la seule fable de tout son recueil qu'il ait imaginée (1); en effet, il n'y en a plus après celle-ci que quatre étrangères au recueil latin qui a fourni toutes les autres, et leur origine n'est pas plus ignorée; du Cousturier de Dieu et de deux aultres Cousturiers sont des légendes pieuses du moyen âge, d'un curé et de son Chien est un emprunt fait aux contes de Pogge, enfin la Confession de l'Asne, du Renard et du Loup est une des facéties de H. Bebelius (Facetiarum Henrici Bebelii libri tres, Tubingæ 1542). En citant cette dernière fable, presque un chefd'œuvre, nous ne nous inquiétons plus d'enlever à Haudent le mérite d'avoir tiré ses récits de son propre fonds, comme nous l'avons déjà fait apercevoir, il y a ici dans sa manière de remettre en œuvre le sujet emprunté, quelque chose de particulier qui est une véritable invention, un souffle qui est la création même! (2)



⁽¹⁾ M. Millet Saint-Pierre n'a point connu ou consulté le recueil renfermant le texte latin de nos fables, et pour cela a fait honneur à l'imagination de l'auteur français de la plus grande partie des apologues satiriques qui sont à la fin de son œuvre. C'est une erreur singulière, qu'il importe de rectifier.

⁽²⁾ Un autre poëte normand, Guillaume Gueroult (rouennais aussi, suivant La Croix du Maine), a raconté avec un talent presque égal

Nous ne croyons pas utile avant de terminer cette étude des fables de G. Haudent, de prendre longuement sa défense par rapport à certaines narrations de son II livre osées dans le sujet et parfois aussi dans l'expression. Il n'y a rien là qui puisse lui être un juste reproche contre le goût, faire mal juger de sa conduite ou suspecter la bonne foi de ses principes religieux; ce que nous connaissons de son existence et de ses autres écrits protesteraient contre toute accusation malveillante. Nous devons reconnaître dans ces rares passages, lecteurs habitués aux audaces ingénues, aux mots hardis de nos vieux poëtes, les symptômes du temps où vivait notre auteur, le fait de cette rudesse sociale à laquelle peu d'écrivains ses contemporains ont échappé (1); nous espérons une meilleure,

dans son premier livre des *Emblémes*, paru à Lyon en 1550, cette confession des trois animaux; il ne fallait rien moins que la plume de La Fontaine pour oser ensuite toucher à ce récit; supérieur à ces prédécesseurs, et peut-être à lui-même, il en a tiré l'admirable fable Les Animaux malades de la peste.

(1) La délicatesse, le goût plus réservé de notre époque, s'expliquent difficilement et acceptent avec peine le laisser-aller de la littérature et des arts dans ces temps encore si peu éloignés. Hommes et femmes, clercs et laïques, catholiques et réformés y ont cependant tous sacrifié sans le moindre scrupule; au xv* siècle, la vertueuse Anne de Bretagne laisse parfois les plus singulières images servir à l'ornementation de son splendide livre d'Heures, comme en 1563, Jean de Tournes encadre de ses bois grotesques et de ses priapées les Pseaumes mis en rimes françoises par Clément Marot et Théodore de Beze.

une plus saine appréciation du livre que nous publions, et si nous l'avons donné entier, c'est pour qu'il soit, à l'homme d'études, un document complet devant lequel son esprit n'ait point à s'inquiéter de suppressions plus ou moins judicieusement faites.

Sans avoir l'indiscrète prétention de placer en première ligne l'écrivain que nous rééditons, nous croyons pouvoir dire que désormais intimement uni à l'histoire littéraire de l'Apologue, il forme dans la série des fabuliste un chaînon précieux impossible à détruire. Il en forme un non moins solidement rivé, dans la longue, dans la glorieuse suite de littérateurs qui ont jadis donné tant de renommée à notre contrée, aussi la Société des Bibliophiles Normands eut failli à la mission que lui imposait sa devise : Ne pereant, si elle avait laissé s'anéantir le dernier témoin des meilleurs labeurs du poëte rouennais, si elle avait lu, sans paraître la comprendre, cette parole pieuse, mélangée sans doute aussi de quelque espérance humaine : Vie après mort.

Après cet aperçu rapide sur Haudent et sur le mérite littéraire de ses fables, il semble encore intéressant d'arrêter l'attention sur ce qu'on a maintenant l'habitude d'appeler l'illustration du livre, sur les gravures qui ornent ses pages. Ces bois, reproduits dans notre réimpression avec un soin et une habileté qui en font

de véritables fac-simile, apparaissent, lorsqu'on les compare entre eux, d'un faire très différent; les uns montrent ou rappellent les types de la renaissance, si nets et si gracieux, les autres, d'un dessin moins correct, d'une taille moins fine, attestent une main plus lourde et sans doute aussi une époque plus ancienne. En effet, il ne faut pas craindre de le reconnaître, ni hésiter à le dire, en dépit des termes de la requête présentée par les frères Dugord pour l'obtention du privilége, aucun de ces bois n'a été exprès (1) dessiné ou gravé pour le livre de G. Haudent. Suivant un usage vieux autant que l'imprimerie, et dont la tradition à l'heure présente est loin d'être perdue, ils avaient été empruntés à des œuvres antérieurement publiées. Les fables de Corrozet en

(1) Le 22 juin 1546, les frères Dugord présentèrent au Parlement une requête dans laquelle ils exposaient que: « M. Guillaume Haudent, prestre, avoit de nouveau traduict les apologues d'Esope et les avoit mises en rithmes françoises pour les faire imprimer avec figures sur chacun apologue; ce qu'ils feroient volontiers pourvu qu'il leur fut permis par la Cour et donner temps competent de vendre et distribuer les dicts livres après qu'ils les auroient fait imprimer pour se rembourser des grands frais et mises qu'il leur faudra faire tant à tailler les dicts figures que impression dudict livre. »

Le jour même, la Cour accorda, pour trois ans, le privilège demandé. — L'achevé d'imprimer que nous lisons à la sin du livre des Apologues étant du 26 août 1547, nous voyons qu'il a fallu un peu plus d'un an pour préparer cette publication.

avaient fourni la majeure partie, environ une centaine, et pour tous les sujets que n'avait point traités cet auteur, il avait fallu chercher ailleurs, prendre ici et là, dans des volumes du genre le plus différent, des images permettant, avec une exactitude relative, de représenter quelques scènes des nouveaux apologues. C'est ainsi que la fable d'un Calumniateur et du dieu Phebus laisse reconnaître, non sans étonnement, Moïse portant l'effroi dans l'âme de Pharaon en lui montrant les dix terribles plaies qui devaient affliger le peuple d'Egypte. Le récit intitulé le Cousturier de Dieu a pour vignette la représentation des Œuvres de miséricorde. Au-dessous du titre de la fable d'un Père et de son Enfant, à n'en point douter, c'est Job que nous voyons abimé dans la douleur près de sa maison en feu, regardant ses moissons détruites. Oserai-je bien le faire remarquer, en tête de l'apologue intitulé d'un Homme refusant un clistere, c'est encore une représentation de Job que nous voyons dans un complet état de nudité; il y figure le patient, le singulier héros du récit, et les personnages qui, dans la narration biblique viennent l'avertir de ses malheurs, jouent dans cette image le rôle des médecins dont les conseils sont si peu écoutés et si mal récompensés.

La recherche de ces gravures, dans les livres tous fort rares où ils ont été employés pour la première fois, et même leur recherche dans les livres où ils ont reparu



depuis nos fables, sans autre changement que la détérioration causée par leur emploi réitéré, par les années, quelquefois par les siècles, ne nous a point semblé seulement œuvre de simple curiosité, mais une étude vraiment utile. N'y a-t-il pas un intérêt évident à connaître le véritable sujet des figures que nos vieux dessinateurs et nos tailleurs d'hystoires avaient en vue au moment de leur travail? L'histoire de la gravure sur bois, habilement tentée, plutôt que définitivement écrite, n'y pourrait-elle d'ailleurs puiser quelques enseignements, y apercevoir, par exemple, les causes d'erreurs qui peuvent naître pour ses auteurs des dates de tant d'ouvrages, où les gravures sans nom et sans monogramme laissent à si grand peine apercevoir leur lointaine origine?

Quelque soin que nous ayons mis à retrouver l'emploi primitif de nos gravures, c'est seulement en 1538, dans l'édition de C. Marot donnée par Denys Janot, que nous en reconnaissons une, au I^{er} livre des Métamorphoses d'Ovide, celle qui orne la fable intitulée : un Joueur de harpe.

Trois ouvrages de Gilles Corrozet viennent ensuite qui nous offrent la plus ample moisson. En 1539, le poëte parisien publiait, en un volume in-16, Les Blasons domestiques contenantz la decoration d'une maison honneste et du mesnage estant en icelle: Invention joyeuse et moderne. Il y a dans cet ouvrage, parmi ses vingt-sept figures,

deux de nos bois, et comme il paraît probable qu'ils sont employés là, pour la première fois, nous croyons intéressant de donner une partie du texte qui les accompagne. La gravure ornant notre 72° fable, liv, I°, est dans le petit volume de 1539 placée au-dessus du Blason de la Sasle et de la Chambre:

Chambre tresclere et bien quarrée, Chambre au corps humain preparée, Chambre bastie d'ung masson Par tresexcellente facon Chambre dont les vitres sont telles Qu'on n'en vidt jamais de plus belles, Chambre ou pour faire ung doulx marcher On a embrissé le plancher. Chambre natée en toute place, O chambre de tant bonne grace. Chambre tapissée si bien Qu'on ne scauroit dire combien, Ou on void les ruses et tours D'armes, de chasses et d'amours, Les boys, les champs, et les fontaines Les monts et vaulx, et vertes plaines, Chambre illustrée de tableaux Tant bien faictz, tant riches, tant beaulx. Chambre de si grand beaulté Que l'amoureuse déité De Cupido, a chascune heure Y vouldroit bien faire demeure, Chambre belle tant que peult estre Ressemblant Paradis terrestre

Pourveu que l'homme et femme aussi Y soient sans guerre, et sans soucy.

Dans le même volume, nous trouvons, personnissant l'Amour, l'image placée au commencement de la 52° fable du II° livre de G. Haudent:

Amour est painct ainsi qu'ung jeune enfant Qui est tout nud et n'a vesture aulcune, Blanc et poly, joyeux et triumphant.

Un autre ouvrage fort curieux du même auteur portant pour titre: Hecatomgraphie. C'est a dire les descriptions de cent figures et hystoires, contenans plusieurs appophtegmes, proverbes, sentences et dictz tant des anciens que des modernes. Paris, Denys Janot 1541 (et 1543), montre, parmi ses cent figures, une vingtaine environ qui ont servi plus tard à représenter diverses scènes de nos fables. Il serait trop long de nous arrêter à les énumérer toutes; mais pour donner une idée de ce curieux livre et surtout pour bien faire comprendre plusieurs de nos gravures qui sont là dans leur première et véritable situation, nous reproduirons le texte de plusieurs d'entre elles. — La description de la nef placée dans Haudent en tête de la 70° fable, est ainsi faite:

Comme en la nef chascun s'applicque Faire l'office ou il est mis,

INTRODUCTION.

VIXXX

Tout ainsi en la republicque,
Par degré plusieurs sont commis.
Quand la nef est bien equippée
De mastz, de rames et de voilles
Et que la mer l'a attrapée
Entre les eaux et les estoilles
Là est le patron resident.
Honoré comme un president,
Par qui la nef est gouvernée:
Puis elle est conduicte et menée
Des galiotz le voile au vent,
L'un est a la proue devant,
L'aultre est au mast, l'aultre à la hune:
Ainsi chascun se met avant
Pour venir au port sans fortune.

A bon droict peult on comparer
La republicque à la navire,
Ainsi la faut il preparer
Pour la bien mener et conduire:
Les ungs ont le gouvernement
Dessus tout generalement,
Aultres soubz eulx tiennent office,
Chascun employe son service
Pour le bien du pauvre commun,
Par ordre et en temps opportun,
Selon son degré et puissance,
Et pour l'entretenir, chascun
Y faict de soy obeyssance.

La fable d'un Chameau a pour gravure un cheval sans selle ni bride monté par une femme nue, ce qui n'est nullement en rapport avec son texte; nous trouvons au contraire à cette figure équestre sa signification naturelle dans l'Hecatomgraphie:

Temerité trop jeune sotte Sur un cheval voltige et trotte Sans selle, sans resne et sans bride Et sans avoir aucune guide. Qui veult paindre a la vérité L'ymage de Temerité Il fault quelle soit toute nue Et pour estre encor mieulx congneue Elle chevauche un grand cheval Qui court et poste a mont et val Pource qu'il n'est encor dompté Car aucun n'a sur luy monté Et qui pis est n'a bride ou frain Qu'elle peut tenir en la main Ains court comme descongnoissante Sans tenir chemin, voye ou sente Et des esperons poingt et picque Ce cheval, qui ses piedz applicque A ruer et saulter en lær Si fort qu'on ne le void aller Elle a des fleurs une couronne Qui son plaisant chef environne Et ses cheveulx longs et espars Derriere elle de toutes pars Pendent et volettent au vent. Ceste hystoyre est mise en avant Notant qu'en folle hardiesse N'y a grand raison et sagesse Car elle est trop avantageuse Trop indiscrete et oultrageuse.

Donnons encore, puisée à la même source, l'explication plus vraie de la figure si singulièrement placée au commencement de la fable d'un Tahon et d'un Lyon:

Un doulx aigneau soubz son pied tient
Le Lyon des bestes le prince
Humilité maistrie et vince
Les plus grands que terre soustient.
Petit aigneau aimable et innocent
Tu as vaincu ce Lyon grande beste
Tu luy as mis ton pied dessus sa teste
Vers toi s'encline et au faict se consent
Il fleure bien ta doulceur et la sent.
Ton pied doulcet faict ses crins abbaisser
Et sa fureur du tout en tout cesser
Ses yeulx cruelz se baissent vers la terre.
Tu as sur luy (non par ta force) acquis,
Mais par douceur, un grand triumphe exquis,
Tant qu'il est prest de te quicter la guerre.

O que tu es de Dieu la bien aymée,
Humilité au bel Aigneau, semblable
Ta courtoysie et facon amyable
Vince l'orgueil qui a la teste armée.
Tu reluyras par claire renommée,
En rapportant triumphe de victoire,
Ton nom au chief de la sacrée histoire
Sera escript, non pas soubz letres closes,
Et soubz ton nom sera mis en memoire
Humilité qui vince toutes choses.

Enfin, car il ne faut pas que nous nous laissions entraîner au plaisir de ces curieuses citations, avant



de fermer le livre, empruntons-lui seulement encore la plaisante explication de la figure placée en tête de la fable 121 du II^e livre :

Un Homme avoit une Femme assez belle, Qui n'estoit pas à son gré bien fidelle, Et meit cela si bien en fantasie Qu'il en tumba au mal de jalousie, Voire à bon droict. Or feit il tost apres Aux parens d'elle un banquet tout expres Et apres boire et levées les tables Leur racompta en mots non delectables Comment sa femme alors se gouvernoit, Et qu'envers luy tresmal se maintenoit, En concluant et donnant à entendre Qu'il la quictoit et qu'il leur vouloit rendre. On luy respond que soubz clere beaulté Estre ne peult telle desloyaulté. Et qu'elle avoit l'apparence et la face D'honnesteté et vertueuse grace. Ha Messeigneurs (dict il) voyez vous pas Ces beaulx souliers dont je marche grands pas? Ils sont tous neufz, mais ne savez ou est-ce Que l'un d'iceulx secretement me blesse Car soubz doulceur par dehors embasmée Gist une aigreur dedans envenimée. Par le propos que ce mary deduict Voyons que n'est tout or ce qui reluyt, Et que vray est du Poete le Proverbe Que le serpent gist souvent dessoubz l'herbe.

Les fables du très ancien Esope phrigien premierement

escriptes en Græc, et depuis mises en rithme Françoise par Gilles Corrozet, dont par ordre de date nous devons parler maintenant, parurent in-8° en 1542, chez Denys Janot. Toutes les figures de ce volume, environ une centaine, ont été employées, nous l'avons déjà dit, dans nos apologues; c'est l'emprunt le plus nombreux comme aussi le plus naturel qui ait été fait au profit du livre de G. Haudent. Nous n'avons plus besoin d'aller chercher, par rapport à ces bois, dans un texte étranger, l'explication des scènes représentées; quoique différentes par l'expression, les fables sont les mêmes au fond, et on s'explique très bien la pensée qu'on a eue de les placer dans notre volume de 1547. Disons, pour en faire apprécier la valeur au point de vue artistique, que Papillon les a crues gravées par Jean Cousin, et que F. Didot pense tout au moins que les dessins en ont été donnés par ce célèbre artiste.

En 1545, les frères Dugord (1) firent paraître un charmant petit in-16, portant pour titre: Le Jardin d'honneur

(1) Signalons, à propos de ce petit volume, une particularité qui semble avoir échappé aux bibliographes normands et n'a point été non plus signalée par M. E. Gosselin, dans la partie de ses Glanes où, s'occupant de nos libraires rouennais, il donne quelques détails sur la famille Dugord: l'existence à cette époque d'un troisième frère libraire lui-même. A la fin du Jardin d'honneur, on lit: Imprimé à Rouen par Jehan Petit, pour Robert, Jehan et Guyon Dugord Frères.

contenant en soy plusieurs apologies (sic), proverbes et dictz moraulx avec les hystoires et figures. Aussi y sont adjoustez plusieurs Ballades, Rondeaulx, Dixains, Huictains et Triolletz fort joyeux (1). Ce recueil, bier autrement joyeux que le titre ne semble peut-être l'indiquer, contient, pour servir d'ornement à cès poésies prises un peu partout, mais surtout à G. Corrozet, plus de soixante dix figures parmi lesquelles vingt environ se montreront, deux ans plus tard, dans nos fables. Au milieu de ces textes, prenons discrètement un seul dixain, qui nous expliquera mieux que l'apologue de deux Vaisseaux derain et lautre de terre la figure assez gracieuse qui commence les deux pièces de vers:

Pour essayer si le pot est fendu,
Nous y versons de l'eau à l'adventure
Non pas du vin, car il seroit perdu,
Si le vaisseau avoit quelque fracture.
Cecy nous donne expresse conjecture
Que si voulons prouver un estranger
Nous luy dirons quelque segret legier,
Pour bien scavoir s'il est sobre en langaige
D'un grand secret serions trop en dangier,
S'il advenoit qu'en parler fust volage.

Enfin, en 1546, Nicolas Leroux imprimait aussi pour les frères Dugord un petit volume de poésies dans le

⁽¹⁾ Le Jardin d'honneur a reparu, même format et mêmes figures, à Paris en 1549, chez Estienne Groulleau.

mème format intitulé: Le Mirouer de prudence contenant plusieurs Sentences Apophthegmes et dictz moraulx des sages Anciens. C'est un livre d'un tout autre genre que le précédent, mettant en vers, suivant les développements imaginés par l'auteur, quelque courte sentence latine placée en sommaire. Parmi un assez grand nombre de figures qui s'y aperçoivent, douze appartiennent à la série qui nous intéresse.

Citons une de ces sentences; elle est ornée de la figure de notre fable d'un Veufvier et d'une Veufve, et traduit ou plutôt développe cette maxime du philosophe Cléobule: Cum uxore non contende.

Garde toi bien de contendre et de battre Avec ta femme en contraires propos, Tu ne sçaurois la gagner pour la battre, Sois gracieux, si veulx avoir repos. Si elle n'est parfois en bon dispos, Endure d'elle, ainsi qu'il faut qu'endure De tes deffaulx, et si la chose est dure, Pensez que c'est pour ensemble avoir paix Et qu'onc ne fut de pure creature Qui n'eust ung si, fors une dont me tais.

Après l'année 1547 (celle où parurent nos Apologues), nous ne perdons pas davantage de vue ces gravures; et nous allons tenter l'énumération aussi rapide que possible des livres où nous en avons remarqué à Paris, à Rouen ou à Troyes.



Dès 1548, Jehan Ruelle faisait paraître, avec quelquesunes de ces figures: Lactance Firmian des divines Institutions contre les Gentils et Idolatres, nouvellement imprimé avec histoires. Traduict de latin en francoys, dedié au Roy de France par Rene Fame, notaire et secrétaire dudit seigneur.

En 1549, Robert Valentin, libraire à Rouen, publiait dans cette ville un volume de liturgie intitulé: Diurnale romanum totum officium recens promulgatum ab authore recognitum.... Ce petit in-12 commence par un calendrier où chaque mois est allégoriquement représenté par une gravure. Quatre sur les douze appartiennent à nos fables. Février, avec cette devise: Ligna cremo, a emprunté l'image de la fable 64, I'r livre; Mai, Mihi flos servit, reproduit le sujet galant d'un Jeune homme; Septembre, Semen humi jacto, a pris fort à propos le semeur de notre 127° fable, I'r livre, et Décembre, Mihi macto, la gravure d'un Laboureur et de ses chiens.

Les frères Dugord, dont en passant nous pouvons constater l'activité, éditant, en 1550 et 1552, Les combatz du fidelle Papiste pelerin romain contre l'apostat Antipapiste tendant a la synagogue de Geneve maison babilonique des Lutheriens..., composé par Artus Désiré, trouvèrent encore occasion de placer dans ce livre un certain nombre des susdites gravures; cet ornement, paraît-il, y avait sa place nécessairement marquée, car le même ouvrage,

Sous cet autre titre: Les Batailles et Victoires du Chevalier Celeste contre le Chevalier Terrestre, l'un tirant a la maison de Dieu et l'autre a la maison du Prince du monde chef de l'eglise maligne.... reparaissant à Paris, en 1553, chez Magdaleine Boursette, et en 1557, 1560, 1579, 1586, chez Ruelle, les reproduisit aussi.

Au reste, les libraires Ruelle (d'abord Jehan et plus tard sa veuve) se sont fréquemment servis de certains de nos bois; dès 1551 (aussi en 1554 et 1567), dans Le defensoire de la foy chrestienne contenant en soy le miroër des francs Taulpins autrement nommez Luthériens... une nouvelle œuvre du fougueux Artus Désiré, nous en trouvons encore l'emploi. Citons rapidement de la même librairie, et présentant cette particularité:

Lactance Firmian des divines Institutions contre les Gentilz et Idolatres nouvellement imprimé avec histoires traduict de latin en francoys..., par Rene Fame, 1555, édition différente de celle de 1548, mais contenant aussi quelques figures de nos fables;

Sanctum Jesu Christi Evangelium,... acta Apostolorum simul etiam cum figuris, 1559;

Les Epitres et Evangiles traduicts en françoys avec figures, 1564.

Un de nos imprimeurs rouennais les plus connus, Martin Le Mesgissier, possédait à son tour, en 1609, plusieurs de ces gravures; aussi le voit-on, non sans quelque étonnement, les employer dans deux petits volumes intitulés: Le dernier tresor des Chansons amoureuses recueillis des plus excellents airs de Court et augmentez d'une infinité de tresbelles chansons nouvelles et musicalles. Nous n'osons pas dire que cet emploi soit toujours bien justifié par le texte. Qui s'expliquera, en effet, la gravure de la fable 38, livre I^{or}, au-dessus de cette chanson:

Pendant que le soleil luira
Et qu'il aura sa clarté belle,
Et que la terre produira
J'aymeray tousjours ma rebelle.
Plustost l'Hyver sera sans glaçon
Et le beau Printemps sans fleurette
Plustot la mer sera sans poisson
Que n'aime tousjours ma brunette.

Quel rapprochement pourra-t-on bien faire entre la gravure d'un Jaioux et de sa femme avec cette autre chanson:

Rossignolet du bois joly
Va-t-en dire à mon doux ami
Que je me recommande à luy
Tout par amour?
Et que je vois à l'ombre d'un soucy
Finir mes jours.

Mais, ne l'oublions pas, le modeste recueil qui contient ces chansons ne semblait pas appelé à prendre place un jour sur les tablettes des bibliophiles, moins encore à l'honneur d'être regardé avec tant d'attention. Son exis-

rance devait dire égibeneire, ranceur un moment les pour, égoper sans prande prétention d'expeit, et pour autit disparaire pour faire plans à qualque production aussi légère.

But qualle ampuliere firmune use gravares. The companier of the une imposition of the street of the constant difficile de directions figuration prédices mans as que nous fait aparament défin un livre plusieure fons réimprimé dans le xur et le xur et le xur en le xur



¹⁾ L'elle liux some donne l'expecte du companie pupulates que donnée ente de l'alle première éditains trayemes des làbles, qu'il s'ere liu des contrelle aux l'ons evants pu en constater une copie destater pour le dissent de l'on burn muri, et grossur, deux une édition deux e Annes, en 1964. Large Pérygix fédiule elegantissimes icanilius, illustrate nun letent mermane graca lexini adjuncté. Rothenane, aput Firallym la Premist, prope l'allegiem Lorielais lesse.

vons la preuve dans deux publications qui nous révélent, chose bien autrement singulière, que ces bois eux-mèmes existent encore à l'heure présente. Un amateur de Troyes, M. Varlot, ayant réuni dans deux volumes, sous le titre d'Illustration de l'ancienne imprimerie troyenne, 1850, et de Xilographie de l'imprimerie troyenne, 1859, les anciens bois qui avaient servi dans les livres populaires publiés dans sa ville, nous y avons retrouvé notre collection presque entière (1), mais ne laissant que trop voir le poids et la fatigue de si nombreuses années; tous sont émoussés, usés, brisés, frustes, presque méconnaissables!

Nous terminons ici ces notes, bien que les sachant incomplètes, inquiet déjà d'entendre blâmer leur étendue trop grande par rapport à ce qu'on serait en droit d'appeler un accessoire dans notre publication. Disons pour nous justifier, que nous avons trouvé dans ces recherches iconographiques un véritable intérêt et que nous avons espéré le faire partager à quelques-uns de nos lecteurs.

Un mot maintenant sur la manière dont nous avons compris et exécuté cette réimpression. Bien que n'ayant point le fanatisme du livre rare jusqu'à l'aimer pour ses fautes typographiques, il nous a ce-

⁽¹⁾ L'Illustration de l'imprimerie troyenne ne nous offre qu'une seule de nos gravures page 36, mais la Xilographie, dans les pages 43 et 60 à 68, possède notre série presque complète.

tence devait être éphémère, amuser un moment les yeux, égayer sans grande prétention l'esprit, et puis aussitôt disparaître pour faire place à quelque production aussi légère.

Par quelle singulière fortune ces gravures, vers ce temps, ont-elles été se réfugier dans une imprimerie troyenne? C'est ce qui serait difficile de dire d'une façon bien précise; mais ce que nous fait apercevoir déjà un livre plusieurs fois réimprimé dans le xvne et le xvne siècle sous ce titre: Les Fables et la Vie d'Esope phrigien traduictes de grec en françois selon la version grecque avec le sens moral. A Troyes, chez Garnier, imprimeur. Ce sont bien là nos bois (80 environ), et non point leur copie (1), l'examen le plus attentif ne peut que confirmer cette allégation. A joutons que ce n'est pas seulement cette notable partie de nos gravures, mais leur presque totalité, qui, privées de leur éclat primitif, déchues de leur valeur artistique d'autrefois, sont venues à la fin servir d'ornement à quelques livres de la bibliothèque bleue. Nous en trou-

⁽¹⁾ Telle sut sans doute l'espèce de renommée populaire que donnèrent à ces gravures les premières éditions troyennes des sables, qu'il s'en sit des contresacons. Nous avons pu en constater une copie sort exacte pour le dessin, mais d'un burin lourd et gressier, dans une édition saite à Rouen en 1619: Æsopi Phrygis sabulæ elegantissimis iconibus, illustrata cum latina versione græco textui adjuncta...... Rothomagi, apud Nicolaum Le Prevost, prope Collegium Societatis Jesu.

vons la preuve dans deux publications qui nous révélent, chose bien autrement singulière, que ces bois eux-mêmes existent encore à l'heure présente. Un amateur de Troyes, M. Varlot, ayant réuni dans deux volumes, sous le titre d'Illustration de l'ancienne imprimerie troyenne, 1850, et de Xilographie de l'imprimerie troyenne, 1859, les anciens bois qui avaient servi dans les livres populaires publiés dans sa ville, nous y avons retrouvé notre collection presque entière (1), mais ne laissant que trop voir le poids et la fatigue de si nombreuses années; tous sont émoussés, usés, brisés, frustes, presque méconnaissables!

Nous terminons ici ces notes, bien que les sachant incomplètes, inquiet déjà d'entendre blâmer leur étendue trop grande par rapport à ce qu'on serait en droit d'appeler un accessoire dans notre publication. Disons pour nous justifier, que nous avons trouvé dans ces recherches iconographiques un véritable intérêt et que nous avons espéré le faire partager à quelques-uns de nos lecteurs.

Un mot maintenant sur la manière dont nous avons compris et exécuté cette réimpression. Bien que n'ayant point le fanatisme du livre rare jusqu'à l'aimer pour ses fautes typographiques, il nous a ce-

⁽¹⁾ L'Illustration de l'imprimerie troyenne ne nous offre qu'une seule de nos gravures page 36, mais la Xilographie, dans les pages 43 et 60 à 68, possède notre série presque complète.

pendant paru convenable de ne rien changer ici au texte original. Nous n'avions à reproduire ni un manuscrit dont l'écriture pouvait avoir été altérée par un copiste négligent, ni un ouvrage ayant eu plusieurs éditions, parmi lesquelles nous avions à rétablir la meilleure version, nous possédions un seul texte et, on le sait, pour quelques pages même un seul exemplaire complet. Aussi telle cette partie des œuvres de Guillaume Haudent nous a été donnée par les frères Dugord, telle nous l'avons réimprimée page pour page, vers pour vers, nous dirions presque avec certitude lettre pour lettre, reproduisant toutes les coquilles et les bourdons, laissant vide la place des caractères tombés (1), élargissant seulement les marges du livre. Au milieu des fautes qui se laissent apercevoir dès le revers du titre, et qui se mêlent bientôt à un texte d'une orthographe indécise, à un français sentant si complètement son vieux terroir normand, il nous a paru qu'il y avait par rapportaux corrections une réserve utile,

(1) Le 7° avant-dernier vers de la fable d'un Lyon et d'une Souris est ainsi resté privé de son commencement, ce qui le fait assez peu facile à comprendre; c'est, dans tout le volume, l'exemple le plus notable de ce genre d'accident. Nous n'avons point, à cet endroit, rétabli le texte manquant pour rester fidèle à notre parti pris de reproduction fac-similaire, car autrement nous aurions très bien interpréter la pensée et l'expression de l'auteur en imprimant :

Que le cordail a peu syer.

indispensable même, à apporter. Ici et là, telle forme anormale pouvait venir d'une erreur d'impression, mais ailleurs et le plus souvent, cette locution singulièrement typographiée, ce mot qui nous étonne dans le bizarre arrangement de ses lettres, cet autre apparaissant avec deux, trois, quelquefois quatre variantes dans sa forme, les accents et la ponctuation manquant à cet endroit, inutiles à telle autre place, en général si peu réguliers dans leur emploi, toutes ces anomalies pouvaient avoir leur raison d'être. C'est beaucoup trop se hasarder qu'essayer de rétablir avec certitude dans de telles circonstances un texte aussi étendu; le temps, le lieu, l'usage, la prononciation, l'hésitation aussi de la langue soit parlée, soit écrite, sont autant d'écueils surgissant de tous les côtés. Ne valait-il pas mieux laisser à quelques places subsister l'erreur, que tenter de rectifier parfois une forme ancienne mal comprise, et risquer ainsi d'enlever une occasion précieuse pour les recherches philologiques. La faute bien avérée nous a, quand même, paru bonne à conserver au milieu de ces nécessités d'interprétation, comme une sorte d'avertissement utile pour se mésier, dans tel autre passage douteux, de l'exactitude typographique.

Si ces raisons brièvement et sincèrement exposées n'étaient pas agréées par tous les lecteurs, à ceux qui croiraient devoir reprocher ce texte trop servilement •

suivi, comme à ceux qui reprocheraient, peut-être avec plus de raison, une étude trop incomplète des Apologues de G. Haudent, l'éditeur protestant de son intention de satisfaire tout le monde, adressera volontiers en finissant l'humble requête de l'imprimeur Jehan Le Prest:

> Il vous supply tous ces cas luy remettre En promettant mieulx faire à l'advenir.

> > CH. LORMIER.

Trois centz

foixate & fix Apologues d'Eso pe, Tresexcellent Philosophe,

Premierement traduidz de Grec en Latin,
par plusieurs illustres Autheurs: comme Laurens valle, Erasme, &
autres. Et nouvellement
de Latin en Rithme
Françoyse,
Par maistre Guillaume haudent.

VIE APREZ MORT.

Auec privilege, A Rouen.

Robert & Iehan du gord freres Libraires.

1547.

sous cet autre titre: Les Batailles et Victoires du Chevalier Celeste contre le Chevalier Terrestre, l'un tirant a la maison de Dieu et l'autre a la maison du Prince du monde chef de l'eglise maligne.... reparaissant à Paris, en 1553, chez Magdaleine Boursette, et en 1557, 1560, 1579, 1586, chez Ruelle, les reproduisit aussi.

Au reste, les libraires Ruelle (d'abord Jehan et plus tard sa veuve) se sont fréquemment servis de certains de nos bois; dès 1551 (aussi en 1554 et 1567), dans Le defensoire de la foy chrestienne contenant en soy le miroèr des francs Taulpins autrement nommez Luthériens... une nouvelle œuvre du fougueux Artus Désiré, nous en trouvons encore l'emploi. Citons rapidement de la même librairie, et présentant cette particularité:

Lactance Firmian des divines Institutions contre les Gentilz et Idolatres nouvellement imprimé avec histoires traduict de latin en francoys..., par Rene Fame, 1555, édition différente de celle de 1548, mais contenant aussi quelques figures de nos fables;

Sanctum Jesu Christi Evangelium,... acta Apostolorum simul etiam cum figuris, 1559;

Les Epitres et Evangiles traduicts en françoys avec figures, 1564.

Un de nos imprimeurs rouennais les plus connus, Martin Le Mesgissier, possédait à son tour, en 1609, plusieurs de ces gravures; aussi le voit-on, non sans

quelque étonnement, les employer dans deux petits volumes intitulés: Le dernier tresor des Chansons amoureuses recueillis des plus excellents airs de Court et augmentez d'une infinité de tresbelles chansons nouvelles et musicalles. Nous n'osons pas dire que cet emploi soit toujours bien justifié par le texte. Qui s'expliquera, en effet, la gravure de la fable 38, livre I^{or}, au-dessus de cette chanson:

Pendant que le soleil luira

Et qu'il aura sa clarté belle,

Et que la terre produira

J'aymeray tousjours ma rebelle.

Plustost l'Hyver sera sans glaçon

Et le beau Printemps sans fleurette

Plustot la mer sera sans poisson

Que n'aime tousjours ma brunette.

Quel rapprochement pourra-t-on bien faire entre la gravure d'un Jaloux et de sa femme avec cette autre chanson:

Rossignolet du bois joly
Va-t-en dire à mon doux ami
Que je me recommande à luy
Tout par amour?
Et que je vois à l'ombre d'un soucy
Finir mes jours.

Mais, ne l'oublions pas, le modeste recueil qui contient ces chansons ne semblait pas appelé à prendre place un jour sur les tablettes des bibliophiles, moins encore à l'honneur d'être regardé avec tant d'attention. Son exis-

tence devait être éphémère, amuser un moment les yeux, égayer sans grande prétention l'esprit, et puis aussitôt disparaître pour faire place à quelque production aussi légère.

Par quelle singulière fortune ces gravures, vers ce temps, ont-elles été se réfugier dans une imprimerie troyenne? C'est ce qui serait difficile de dire d'une façon bien précise; mais ce que nous fait apercevoir déjà un livre plusieurs fois réimprimé dans le xvne et le xvne siècle sous ce titre: Les Fables et la Vie d'Esope phrigien traduictes de grec en françois selon la version grecque avec le sens moral. A Troyes, chez Garnier, imprimeur. Ce sont bien là nos bois (80 environ), et non point leur copie (1), l'examen le plus attentif ne peut que confirmer cette allégation. A joutons que ce n'est pas seulement cette notable partie de nos gravures, mais leur presque totalité, qui, privées de leur éclat primitif, déchues de leur valeur artistique d'autrefois, sont venues à la fin servir d'ornement à quelques livres de la bibliothèque bleue. Nous en trou-

⁽¹⁾ Telle sut sans doute l'espèce de renommée populaire que donnèrent à ces gravures les premières éditions troyennes des sables, qu'il s'en sit des contresacons. Nous avons pu en constater une copie sort exacte pour le dessin, mais d'un burin lourd et grossier, dans une édition saite à Rouen en 1619: Æsopi Phrygis sabulæ elegantissimis iconibus, illustrata cum latiná versione græco textui adjunctá...... Rothomagi, apud Nicolaum Le Prevost, prope Collegium Societatis Jesu.

vons la preuve dans deux publications qui nous révélent, chose bien autrement singulière, que ces bois eux-mèmes existent encore à l'heure présente. Un amateur de Troyes, M. Varlot, ayant réuni dans deux volumes, sous le titre d'Illustration de l'ancienne imprimerie troyenne, 1850, et de Xilographie de l'imprimerie troyenne, 1859, les anciens bois qui avaient servi dans les livres populaires publiés dans sa ville, nous y avons retrouvé notre collection presque entière (1), mais ne laissant que trop voir le poids et la fatigue de si nombreuses années; tous sont émoussés, usés, brisés, frustes, presque méconnaissables!

Nous terminons ici ces notes, bien que les sachant incomplètes, inquiet déjà d'entendre blâmer leur étendue trop grande par rapport à ce qu'on serait en droit d'appeler un accessoire dans notre publication. Disons pour nous justifier, que nous avons trouvé dans ces recherches iconographiques un véritable intérêt et que nous avons espéré le faire partager à quelques-uns de nos lecteurs.

Un mot maintenant sur la manière dont nous avons compris et exécuté cette réimpression. Bien que n'ayant point le fanatisme du livre rare jusqu'à l'aimer pour ses fautes typographiques, il nous a ce-

⁽¹⁾ L'Illustration de l'imprimerie troyenne ne nous offre qu'une seule de nos gravures page 36, mais la Xilographie, dans les pages 43 et 60 à 68, possède notre série presque complète.

pendant paru convenable de ne rien changer ici au texte original. Nous n'avions à reproduire ni un manuscrit dont l'écriture pouvait avoir été altérée par un copiste négligent, ni un ouvrage ayant eu plusieurs éditions, parmi lesquelles nous avions à rétablir la meilleure version, nous possédions un seul texte et, on le sait, pour quelques pages même un seul exemplaire complet. Aussi telle cette partie des œuvres de Guillaume Haudent nous a été donnée par les frères Dugord; telle nous l'avons réimprimée page pour page, vers pour vers, nous dirions presque avec certitude lettre pour lettre, reproduisant toutes les coquilles et les bourdons, laissant vide la place des caractères tombés (1), élargissant seulement les marges du livre. Au milieu des fautes qui se laissent apercevoir dès le revers du titre, et qui se mêlent bientôt à un texte d'une orthographe indécise, à un français sentant si complètement son vieux terroir normand, il nous a paru qu'il y avait par rapport aux corrections une réserve utile,

(1) Le 7° avant-dernier vers de la fable d'un Lyon et d'une Souris est ainsi resté privé de son commencement, ce qui le fait assez peu facile à comprendre; c'est, dans tout le volume, l'exemple le plus notable de ce genre d'accident. Nous n'avons point, à cet endroit, rétabli le texte manquant pour rester fidèle à notre parti pris de reproduction fac-similaire, car autrement nous aurions très bien interpréter la pensée et l'expression de l'auteur en imprimant:

Que le cordail a peu syer.

indispensable même, à apporter. Ici et là, telle forme anormale pouvait venir d'une erreur d'impression, mais ailleurs et le plus souvent, cette locution singulièrement typographiée, ce mot qui nous étonne dans le bizarre arrangement de ses lettres, cet autre apparaissant avec deux, trois, quelquefois quatre variantes dans sa forme, les accents et la ponctuation manquant à cet endroit, inutiles à telle autre place, en général si peu réguliers dans leur emploi, toutes ces anomalies pouvaient avoir leur raison d'être. C'est beaucoup trop se hasarder qu'essayer de rétablir avec certitude dans de telles circonstances un texte aussi étendu; le temps, le lieu, l'usage, la prononciation, l'hésitation aussi de la langue soit parlée, soit écrite, sont autant d'écueils surgissant de tous les côtés. Ne valait-il pas mieux laisser à quelques places subsister l'erreur, que tenter de rectifier parfois une forme ancienne mal comprise, et risquer ainsi d'enlever une occasion précieuse pour les recherches philologiques. La faute bien avérée nous a, quand même, paru bonne à conserver au milieu de ces nécessités d'interprétation, comme une sorte d'avertissement utile pour se mésier, dans tel autre passage douteux, de l'exactitude typographique.

Si ces raisons brièvement et sincèrement exposées n'étaient pas agréées par tous les lecteurs, à ceux qui croiraient devoir reprocher ce texte trop servilement f

suivi, comme à ceux qui reprocheraient, peut-être avec plus de raison, une étude trop incomplète des Apologues de G. Haudent, l'éditeur protestant de son intention de satisfaire tout le monde, adressera volontiers en finissant l'humble requête de l'imprimeur Jehan Le Prest:

> Il vous supply tous ces cas luy remettre En promettant mieulx faire à l'advenir.

> > CH. LORMIER.

Trois centz

foixate & fix Apologues d'Eso pe, Tresexcellent Philosophe,

Premierement traduidz de Grec en Latin,
par pluseurs illustres Autheurs: comme Laurens valle, Erasme, &
autres. Et nouvellement
de Latin en Rithme
Françoyse,
Par maistre Guillaume haudent.

VIE APREZ MORT.

Auec priuilege, A Rouen.

Robert & Iehan du gord freres Libraires.

1547.

Andreni Leonensis ad suum Gulielmum haudent Tetrastychon.

Muribus arma dedit Smyrneus carmine vates,
Docus apes fecit condere iura maro.
Tu salibus gallis pendes Gulielme disertas:
Magna (nec id mirum) sensa sonare facit.

Horatius in arte Pætica.

Omne tulit punctu qui miscuit vtile dulci: Lectorem delectando pariterq; monendo.

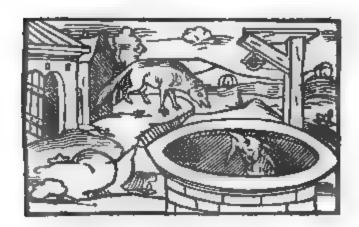
Huictain, a la louenge d'Esope.

Whorace did par escript authentique
Vn vray Poet estre celuy qui ioind
Moralite à fable Poeticque,
Car en cela il observe tout poind.
Enquoy Esop, entre tous ne fault point:
Quand en la lettre, il est fort deledable,
Dessoubz laquell est caché & conioind
Le sens moral, vtil & prossitable.

Le premier li-

ure des Apologues d'Esope.

Le premier Apologue est d'un regnard & d'un boucq.



N fin regnard & subtil par nature

Auec un boucq se trouva d'avanture
Au bord de l'eau, de quelq puis si hault
Qu'il en failloit y sir a double sault,
Ce que voyant le regnard sine beste.

Lors dia au Boucq, dresser convient ta teste Et l'estocquer encontre la paroy Par ce moyen ie failliray sur toy Et par aprez dessus le bord du puis, Facillement pourray saillir, & puis le te promeaz de t'en tirer dehors.

Le poure boucq creust ce regnard alors Parquoy s'est prins à estocquer de front Les piedz en hault & ce Regnard fort prompt Desfus le col luy sault du premier coup Et du second se iesta bien acoup Oultre le bord de ce puis ainsi hault, Par ce moyen le regnard fin & cault Eschappa lors saultant & goguetant Dessus le bord de ce puis, entretant Le poure boucq luy va crier d'enbas, A faulx regnard ie voy que tu t'esbas Lassus n'ayant aulcun soucy de moy En toy ny à promesse qui ait foy Quand ainst est que d'ayder a me mettre Hors de ce lieu tu m'as bien sceu promettre Mais maintenant ne t'en chault quand tu voys Estrø eschappé par tes sins ambigeois.

Aquoy respond le regnard, poure beste S'autant de sens tu auoys en la teste Comme de poil as soubz gorge pendu Pas en ce lieu ne susses descendu Sans aduifer premier ainst que sage Commé eschapper pouroys de ce passage.

Le moral.

Ceste fable nous peult apprendre Qu'un homme sage doibt preuoir Tousiours la fin que peult auoir La chose qu'il veult entreprendre.

Le second apologue d'un regnard & d'un Leopard.



A Infl qu'un iour estoit en voye

Vn Regnard & un Leopard

Asin de pourchasser leur proye

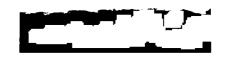
Sur les champs chascun pour sa part

Premier & auant leur depart
Eurent grosse noys & querelle
Pour sçauoir mon lequel appart
Pouoit auoir la peau plus belle.

Le leopart vient aproposer En disant, o fol regnardeau Commø as tu le vouloir d'oser Tenir que tu soyes le plus beau Quant ainsi est, que i'ay la peau, De couleur diuersq & insigne, Tu te monstrq vn vray corbeau Qui se veult preferer au cigne, Combien respondit le regnard Que tu soyes trop plus beau & fort Que ne suys, toutesfoys mon art, Mon sens aussi passe le fort De tout ton corporel effort Car force de corps peu profite Sel' n'a de l'esprit renfort Et n'est par prudence conduicte.

Le moral.

Ceste fable veult inferer
Qu'on doibt force dentendement
A celle du corps preferer
Scelon bon et vray iugement.



La troisiesme d'un ieune homme & d'une chatte.



Par telle facon & maniere
Sus vne chatte fon amour
Qu'a Venus, il a faid priere,
Aussi requeste singuliere
De la muer pour son playstr
En semme mignongne & gorriere,
Asin d'en sairé a son destr.
Ce que lors d'un vouloir bening
Venus a said, a sa requeste
Muant en vn corps seminin
Fort beau elégant & honneste,
A l'heure mesme ceste beste

Ne luy peuft ofter de la teste
Sa premier¢ inclusition.
Car pendant que c'est amoureux
Auec icelle pouoyt estre
En l'embrassant d'un cœur ioyeux
Venus vint a iecter & mettre
Vne souris par la fenestre
Que ceste dam¢ a poursuyuie
Aussy tost que la peust cognoistre
En my laire troter en vie.

Le moral.

Ceste fable nous monstre comme Pour changer de condition En riens ne mu¢ vn mauuais homme Ses mœurs ne son affection.

La quatriesme d'un pere & de ses enfans.



Ommo ainst fut qu'un pere de famille

Sage prudent & discret entre mille

Eust plusieurs sitz ayants contentions

Guerres, debatz, noy ses dissentions

L'un contre l'autre ainst qu'ont ennemys

Les destrant faire tous bons amys

Feist un fagot bien lié presenter

A chascum d'eulx pour experimenter

Si ce fagot itz pourroient bien enfraindre

Leu commandant que nul eust a ce faindre

Ce qu'ils ont faid mais nul d'eulx toutessoys

Peust onca froysser un seul baston du boys

De ce fagot tant estoit bien lyé.

Or par aprez des hars sut destyé,

Et sut baillé un baston seullement

Or par aprez des hars fut deslyé, Et fut baillé vn baston seullement A chascun d'eulx lequel facillement Ont peu froysser rompre aussi diviser Le perd adonce les voulut aduiser
Qu'impossible est les scauroit au ponoir
Exterminer ne vaincre leur ponoir
Par ce moyen, qu'ilz soyent toustours unis
Et d'amitié & concorde munis,
Qu'ilz soyent auss ensemble alliez
Ne plus ne moins que s'ilz estoient liez
Des hars d'amours concorde & d'amitié
Sans separer par quelque inimitié.

Le moral.

Le moral est que par concorde On voit petites choses croistre Et les grandes souuent decroistre Par maintenir noyse & discorde.

Lav. d'une veufve & de sa geline



Ne veufue fut laquello eust Vne geling en sa maison, Qu'icelle mesme tresbien sceust Nourrir pour aucune saison Sobrement & scelon raison Parquoy la poulle luy donnoit Vn œuf aussi gros que d'oyson Vn chascun iour quelle ponnoyt. Or aduint que la veufue creust Que ceste gelind en effaict, Pondroit deux œufz, mais quel' luy creust Sa portion, ce que de fai& Par ceste veufud à esté fai& Mais aprez quel' fut engressée N'a vn seul œuf ponnu ou fai& Tant estoit de gresse oppressée.

Le moral.

Par ceste fable on peult scauoir Que quad plusieurs sont plans de bies Il ne leur en chault plus en riens De mettre en effect leur scauoir.

Le fixiesme de deux ieunes compaignons.

Lors dia au Boucq, dresser convient ta teste Et l'estocquer encontre la paroy Par ce moyen ie failliray sur toy Et par aprez dessus le bord du puis, Facillement pourray saillir, & puis le te promeaz de t'en tirer dehors.

Le poure boucq creust ce regnard alors Parquoy s'est prins à estocquer de front Les piedz en hault & ce Regnard fort prompt Desfus le col luy sault du premier coup Et du second se ieda bien acoup Oultre le bord de ce puis ainsi hault, Par ce moyen le regnard fin & cault Eschappa lors saultant & goguetant Dessus le bord de ce puis, entretant Le poure boucq luy va crier d'enbas, A faulx regnard ie voy que tu t'esbas Lassus n'ayant auleun soucy de moy En toy ny à promesse qui ait foy Quand ainst est que d'ayder a me mettre Hors de ce lieu tu m'as bien sceu promettre Mais maintenant ne t'en chault quand tu voys Estrø eschappé par tes sins ambigeois.

Aquoy respond le regnard, poure beste S'autant de sens tu auoys en la teste Comme de poil as soubz gorge pendu Pas en ce lieu ne susses descendu Sans aduiser premier ainsi que sage Comme eschapper pouroys de ce passage.

Le moral.

Ceste fable nous peult apprendre Qu'un homme sage doibt preuoir Tousiours la fin que peult auoir La chose qu'il veult entreprendre.

Le second apologue d'un regnard & d'un Leopard.



A Institution four estoit en voye

Vn Regnard & un Leopard

Assin de pourchasser leur proye

Sur les champs chascun pour sa part

Premier & auant leur depart Eurent groffe noy so querelle Pour scauoir mon lequel appart Pouoit auoir la peau plus belle.

Le leopart vient aproposer En disant, o fol regnardeau Commø as tu le vouloir d'oser Tenir que tu soyes le plus beau Quant ainsi est, que i'ay la peau, De couleur diuersq & insigne, Tu te monstrq vn vray corbeau Qui se veult preferer au cigne, Combien respondit le regnard Que tu soyes trop plus beau & fort Que ne suys, toutesfoys mon art, Mon sens aussi passe le fort De tout ton corporel effort Car force de corps peu profite Sel' n'a de l'esprit renfort Et n'est par prudence conduice.

Le moral.

Ceste fable veult inferer
Qu'on doibt force dentendement
A celle du corps preferer
Scelon bon et vray iugement.



La troisiesme d'un-ieune homme & d'une chatte.



N iouvenceau meist quelque iour
Par telle sacon & maniere
Sus vne chatte son amour
Qu'a Venus, il a said priere,
Aussi requeste singuliere
De la muer pour son playstr
En semme mignongne & gorriere,
Asin d'en saire a son destr.
Ce que lors d'un vouloir bening
Venus a said, a sa requeste
Muant en un corps seminin
Fort beau elégant & honneste,
A l'heure mesme ceste beste

Ne luy peuft ofter de la teste
Sa premier¢ inclusition.
Car pendant que c'est amoureux
Auec icelle pouoyt estre
En l'embrassant d'un cœur ioyeux
Venus vint a ieæer & mettre
Vne souris par la fenestre
Que ceste dam¢ a poursuyuie
Aussy tost que la peust cognoistre
En my laire troter en vie.

Le moral.

Ceste fable nous monstre comme Pour changer de condition En riens ne mug vn mauuais homme Ses mœurs ne son affection.

La quatriesme d'un pere & de ses enfans.



Ommo ainst fut qu'un pere de famille Sage prudent & discret entre mille Eust plusieurs filz ayants contentions Guerres, debatz, noy ses diffentions L'un contre l'autre ainfi qu'ont ennemy s Les defirant faire tous bons amys Feist vn sagot bien lié presenter A chascun d'eulx pour experimenter Si ce fagot ilz pourroient bien enfraindre Leu commandant que nul euft a ce faindre Ce qu'ils ont faid mais nul d'eulx toutesfoys Peuft once froysfer un seul baston du boys De ce fagot tant estoit bien lyé. Or par aprez des hars fut deslyé. Et fut baillé yn baston seullement A chafcun d'eulx lequel facillement Ont peu froy ffer rompre aush diviser

Le perd adonce les voulut aduiser
Qu'impossible est les scauroit au pouoir
Exterminer ne vaincre leur pouoir
Par ce moyen, qu'ilz soyent toussours unis
Et d'amitié & concorde munis,
Qu'ilz soyent auss ensemble alliez
Ne plus ne moins que s'ilz estoient liez
Des hars d'amours concorde & d'amitié
Sans separer par quelque inimitié.

Le moral.

Le moral est que par concorde On voit petites choses croistre Et les grandes souuent decroistre Par maintenir noyse & discorde.





Ne veufue fut laquelly euft Vne geling en sa maison, Qu'icelle mesme tresbien sceust Nourrir pour aucune faifon Sobrement & feelow raifon Parquoy la poulle luy donnoit Vn œuf aufft gros que d'oy fon Vn chafcun iour quelle ponnoyt. Or advint que la veufue creuft Que ceste gelind en esfaia, Pondroit deux cenfz, mais quel' luy creust Sa portion, ce que de faid Par ceste veufud à esté faid Mais aprez quel' fut engressée N'a vn seul œuf ponnu ou faid Tant eftoit de greffd oppressée.

Le moral.

Par ceste fable on peult scauoir Que quad plusieurs sont plans de bies Il ne leur en chault plus en riens De mettre en effect leur scauoir.

Le fixiesme de deux ieunes compaignons.



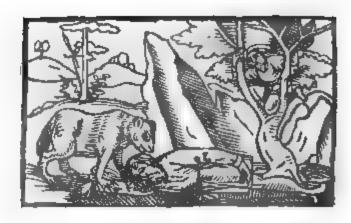
Eux compaignons expertz en menterie Vindrent vn iour en la rotisserie D'un cuisinier pour du rost marchander Or ainsi comme estoient pour demander Combien valloit vne longne de veau Ou de rosty quelqué aultre bon morceau Le rotisseur un peu s'est destourné Lors aussi tost qui l'eust le doz tourné L'ung des mignons un morceau de rost happe Que l'autre meist au plus tost soubs sa cappe, Le rotiffeur alors s'est retourné Et luy voyant fon rosty destourné Il à voulu enquerir & sçauoir Lequel des deux son rost pouoit auoir. Adoneq Celuy qui avoit prins ce rost Vient a iurer (voyre Dieu) au plustot Qui ne la point l'autre pareillement

Qui ne la prins ou happé nullement
Ausquelz respond adonc le rotisseur
Combien galantz que ie ne soye bien seur
Lequel de vous mon rost a peu surprendre
Neantmoins Dieu lequel auez peu prendre
Pour tesmoignage, est certain en esseu
Lequel de vous cestuy larcin a fai&
Car riens y a dessoubz ou sus les cieulx
Qui soit occulté, ou caché a ses yeulx.

Le moral.

Ceste fable nous montre en some Que riens n'est faict en aulcun lieu Qui ne soit manifeste a Dieu Combien qui soit latent a l'homme.

Le septiesme de deux autres compaignons.



infi comment deux autres telz galatz Estoiet sur chaps & par pays allatz Voicy un ours venir de loing cotre eulx Come voulant les devourer tous deux Dont eurent peur, & grand frayeur a l'heure, Tant que l'un deulx bien toft & fans demeure, Monte en un arbre ainst que bien agile, L'autre n'ayant le corps aussi habile Ne sceust que faire, alors sinon au lieu Faindré estre mort se commandant a Dieu Pourtant fur terre, il sest couche soubdain Tout estendu sans tirer pied ne main. Et voicy lours qui s'approche de luy Pour le menger, & voyant qu'iceluy Membre qu'il ayt aulcunement ne tire Le pensant mort lors de luy se retire Car d'un corps mort il n'a curq en effed.

Or par aprez que tout cela fut fai&
Le compaignon lequel nous auons di&
Auoir monté de l'arbre descendit
Et est venu a lautre fair enqueste
Que luy disoit ou faisoit ceste beste.
Ce temps pendant qu'ainsi prez le sentoit
L'autre sans rir a respondu, cestoit
Lours pour certain qui me donnoit conseil,
Que desormais en tel cas & pareil,
Qu'est aduenu d'euiter eusses soing
Celuy qui laisse vn autre au grand besoing.

Le moral.

Ceste fabl¢ enseignement donne Comm¢ en temps de necessité De besoing ou d'aduersité Vn faulx amy l'autr¢ abandonne.

La huictiesme d'un olivier & d'un roseau.



Adis advint qu'un olivier Gros puissant, ferme & immobile A quelque Roseau de viuier Reprocha qu'il estoit mobile Foybly inconstant & non stabile Et qu'a tous ventz obeissoit Ainst qu'une chose debite Et par tant s'en esbahyssoit. Or s'escheut qu'il print a venter Vn vent rudg & impetueux Qui peust l'olivier esuenter Tellement qu'il le meist en deux Mais le roseau sut vertueux Car audid vent peuft supplier Sans estre en riens presumptueux Comme vn lequel ne veult plyer,

Le moral.



Il fault entendre au fens moral Qu'en temps il conuient obeyr Car fouuent par defobeyr A plufieurs est aduenu mal.

Le neufiesme d'un ioueur de trompette.



Velque ioueur de trompette vne foys
En guerre fut surprins des ennemys
Lequel auant que passer le destrois
De mort, leur dict en essect mes amys
A mort par vous ie ne doibs estre mys
Veu que de battre ou de tuer personne
En quelque assault oncques ne m'entremys
Mais seullement de ma trompette y sonne





Le peré adonce les voulut aduifer
Qu'impossible est les scauroit au pouoir
Exterminer ne vaincre leur pouoir
Par ce moyen, qu'ilz soyent tousiours unis
Et d'amitié & concorde munis,
Qu'ilz soyent aussi tous ensemble alliez
Ne plus ne moins que s'ilz estoient liez
Des hars d'amours concorde & d'amitié
Sans separer par quelqué inimitié.

Le moral.

Le moral est que par concorde On voit petites choses croistre Et les grandes souuent decroistre Par maintenir noys & discorde.





Ne venfue fut laquelly enfl Vne gelind en fa maison, Qu'icelle mesme tresbien sceust Nourrir pour aucune faifon Sobrement & scelon raison Parquoy la poulle luy donnoit Vn œuf ausst gros que d'oy son Vn chafcun iour quelle ponnoyt. Or aduint que la veufue creuft Que ceste gelind en essaid, Pondroit deux ænfz, mais quel' luy creust Sa portion, ce que de fai& Par ceste veufus à esté faist Mais aprex quel' fut engressée N'a vn feul ceuf ponnu ou faid Tant estoit de gresse oppressée.

Le moral.

Par ceste sable on peult scauoir Que quad plusieurs sont plans de bies Il ne leur en chault plus en riens De mettre en effect leur scauoir.

Le fixiefme de deux ieunes compaignons.



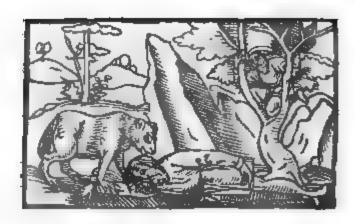
Eux compaignons expertz en menterie Vindrent vn iour en la rotisserie D'un cuisinier pour du rost marchander Or ainsi comme estoient pour demander Combien valloit vne longne de veau Ou de rosty quelque aultre bon morceau Le rotisseur un peu s'est destourné Lors ausi tost qui l'eust le doz tourné L'ung des mignons vn morceau de rost happe Que l'autre meist au plus tost soubr sa cappe, Le rotifieur alors s'est retourné Et luy voyant fon rosty destourné Il à voulu enquerir & sçauoir Lequel des deux fon rost pouoit auoir. Adonce Celuy qui auoit prins ce rost. Vient a iurer (voyre Dieu) au plustot Qui ne la point l'autre pareillement

Qui ne la prins ou happé nullement
Ausquelz respond adonc le rotisseur
Combien galantz que ie ne soye bien seur
Lequel de vous mon rost a peu surprendre
Neantmoins Dieu lequel auez peu prendre
Pour tesmoignage, est certain en esseu
Lequel de vous cestuy larcin a fai
Car riens y a dessoubz ou sus les cieulx
Qui soit occulté, ou caché a ses yeulx.

Le moral.

Ceste fable nous montre en some Que riens n'est faict en aulcun lieu Qui ne soit maniseste a Dieu Combien qui soit latent a l'homme.

Le septiesme de deux autres compaignons.



Insi comment deux autres teiz galātz Estoiet sur chaps & par pays allatz Voicy un ours venir de loing cotre eulx Come voulant les devourer tous deux Dont eurent peur, & grand frayeur a l'heure, Tant que l'un deulx bien tost & sans demeure, Monte en vn arbre ainst que bien agile, L'autre n'ayant le corps aussi habile Ne sceust que faire, alors sinon au lieu Faindre eftre mort se commandant a Dieu Pourtant fur terre, il fest couche soubdain Tout estendu sans tirer pied ne main. Et voicy lours qui s'approche de luy Pour le menger, & voyant qu'iceluy Membre qu'il ayt aulcunement ne tire Le pensant mort lors de luy se retire Car d'un corps mort il n'a cure en effect.

Or par aprez que tout cela fut fai&
Le compaignon lequel nous auons di&
Auoir monté de l'arbre descendit
Et est venu a lautre fair enqueste
Que luy disoit ou faisoit ceste beste.
Ce temps pendant qu'ainsi prez le sentoit
L'autre sans rir a respondu, cestoit
Lours pour certain qui me donnoit conseil,
Que desormais en tel cas & pareil,
Qu'est aduenu d'euiter eusses soing
Celuy qui laisse vn autre au grand besoing.

Le moral.

Ceste fable enseignement donne Comme en temps de necessité De besoing ou d'aduersité Vn faulx amy l'autre abandonne.

La huictiesme d'un olivier & d'un roseau.



w Adis advint qu'un olivier Gros puissant, ferme & immobile A quelque Roseau de viuier Reprocha qu'il estoit mobile Foyble inconstant & non stabile Et qu'a tous ventz obeissoit Ainst qu'une chose debite Et par tant s'en esbahyssoit. Or s'escheut qu'il print a venter Vn vent rud¢ & impetueux Qui peust l'oliuier esuenter Tellement qu'il le meist en deux Mais le roseau sut vertueux Car audid vent peuft supplier Sans eftre en riens presumptueux Commø vn lequel ne veult plyer,

Le moral.



Il fault entendre au fens moral Qu'en temps il conuient obeyr Car fouuent par defobeyr A plufieurs est aduenu mal.

Le neufiesme d'un ioueur de trompette.



Velque ioueur de trompette vne foys
En guerre fut furprins des ennemys
Lequel auant que passer le destrois
De mort, leur dict en esseu mes amys
A mort par vous ie ne doibs estre mys
Veu que de battre ou de tuer personne
En quelque assault oncques ne m'entremys
Mais seullement de ma trompette y sonne

Auquel adoncq fut respondu par eulx
D'autant plustost pour vray mort te compete
Veu que tu n'es en riens chevalereux
Ce nonobstant au son de la trompette
Faidz que chascun tuer l'un l'autre appete,
Quant a cela tu incites les cœurs
Ne plus ne moins que faid vne planette
Et pour autant a iustes droid tu mœurs.

Le moral.

Monstré nous est par ceste sable Que celuy qui aucun m'effaict Induict fair est aussi coulpable Ou plus que celuy qui la faict.

La dixiesme d'un chien & du boucher.





▼N gros mastin de boucherie Friand de chair & de tripailles, Entra vn iour en la turie D'un boucher ou estoient entrailles, Hors le corps d'aucunes ouailles Entre lesquelles il rauist Plustost qu'un vaultour ne faid cailles Vn cœur qu'oncques puis on ne veift, Quand le boucher eust apperceu Le tour que ce chien auoit faict, Il luy cria, tu m'as deceu, Mais pour l'aduenir en effect Me garderay de ton m'effed, Car pour yn cœur que tu as prins Songneux feray st que deffaid Plus de toy ne seray surprins.

Le moral.

ŧ

Par ceste fabl¢ on peut cognoistre Que pour perdr¢ un peu de son bien Vn homme doibt plus songneux estre Du reste pour le garder bien.

Le unziesme d'un medecin & d'un patient.



N medecin quelque sour visitant
Son patient, luy demanda s'autant
De mal sentoit en son corps qu'il souloit.
Le patient qui tressort se douloit
Luy respondi, vne ardeur vehemente

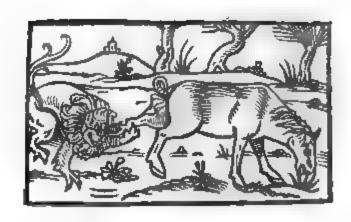
Me tient au corps qui me vex¢ & tourmente Tant & si fort qu'en eau me fai& tout fondre. Le medecin adonc luy va respondre C'est tresbon signé en effect se me semble. Or par apres auoir esté ensemble Et diuise quelque temps en vn lieu Le medecin la commandé à Dieu, Luy promettant par toucher en la main De retourner encore l'endemain Ce qu'il a fai& incontinent aprez Qu'en la maison fut venu tout exprez A derechef le patient inquiz De sa santé lequel sur ce requiz A respondu certainement i'en dure Pour le present vne telle froydure Qu'il m'est aduis que i'en doibs prendre sin. Loué soit Dieu (a dict ce medecin) Car pour certain c'est grand signe & presage De guarison pourtant prenez courage Priant a dieu bonne santé vous rendre, Sur ce propos il voulut congé prendre Du patient iusqu'au iour ensuyuant Auquel il est reuenu, & suyuant Ce qu'il auoit accoustumé il feist C'est assauoir qu'a ce malade inquist En quel estat il estoit de son corps Et le pour d'homm d'a respondu qu'alors

Vn flux de ventre il auoit si tresgrief Qu'il estimoit en mourir de bien bref. Or aussi tost qu'eust acheué son dire Le medecin encor luy va redire Tout de rechef que c'est vn tresbon signe, Ce neantmoins ce propos il diuine En luy donnant toufiours telle responce Pour & affin qu'a chascun coup il fonce Car ce pendant qu'entre eulx pouoient tenir Iceulx propos voicy adonc venir Vn des amys familiers du pourd homme Gesant au lia, qui luy demanda comme Il se portoit, & le poure malade Ayant le cueur assez debile & fade Respond (scelon le medecin) tresbien, Mais toutesfoys sans qu'il s'en faille rien Me voy la mort, ie n'attends plus que l'heure Ou il fauldra que ie definé & mœure.

Le moral.

Par ceste sable est monstré comme Les medecins par menterie Par mensonge aussi flaterie Abusent souuent vn poure homme.

de La xii. d'un asne & d'un leo.



Insi qu'un asne quelque soys Alloit fus champs, a fon pied dextre, Se meist ung gros estoc de boys Qui le feist en grand douleur estre, Or pendant qu'estoit en tel estre Suruint vn Leon d'auanture Auquel il pria de le mettre Hors d'icelle griefue torture, Mais auant qu'autre chose faire, C'est asne luy dist doulcement, Tu soys le bien venu mon frere De moy faid ton commandement Mais tire moy premierement Du pied yn estocq que i'y ay, Et puis aprez entierement A toy me donne pour tout vray. Ce leon vient pour arracher

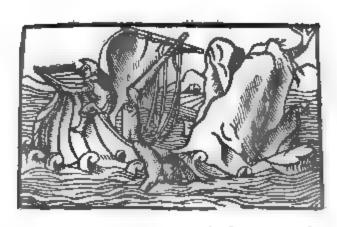
Ce gros estocq a sa requeste
Et l'asne luy vint attacher
Vn si grand coup dessus la teste
Qu'el rua sus la poure beste,
Parquoy il sut plus estonné
Quand il eut receu telle appresse
Que s'il eust sus son corps tonne.
Luy reuenu de pamaison
A commencé à s'accuser
Disant le soussre par raison
Veu que s'ay voulu m'aduiser
Ainst qu'un vray sol a vser
D'un art contraire a ma nature
Dequoy me doibuoye recuser
Et deporter scelon droidure.

Le moral.

Ceste sable nous veult apprendre Que pour laisser l'art ou l'office Que l'on cognoit pour aultrui predre Souuent en aduient malesice.

Le treiziesme d'un pasteur & de la mer.





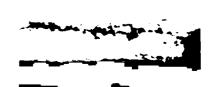
▼N pasteur sut qui menoit ses tropeaulx Tat de brebis de chieures q d'aigneaulx De iour en iour en certains pasturages Lesquelz estoient cotiguz aux riuages D'une grand mer qu'il veift doulce & tranquille Parquoy conclud qu'il trouveroit le stille De son bercail vendre totallement Et puis aprez que liberallement Excerceroit le train de marchandise Sur ceste mer aynst douled & rassife, Ce qu'il a faict car palmes acheta Dont vn nauir au plustost il freta Puis sur mer print a faire nauiguage Mais pas long temps ny fut que par orage Et par rigueur de temps & vent contraire Ne luy conuint hors de la nef retraire Sa marchandisq & iecter en la mer

Auquel adoncq fut respondu par eulx
D'autant plustost pour vray mort te compete
Veu que tu n'es en riens cheualereux
Ce nonobstant au son de la trompette
Faidz que chascun tuer l'un l'autré appete,
Quant a cela tu incites les cœurs
Ne plus ne moins que said vne planette
Et pour autant a iustes droid tu mœurs.

Le moral.

Monstré nous est par ceste fable Que celuy qui aucun m'effaict Induict fair¢ est aussi coulpable Ou plus que celuy qui la faict.

La dixiesme d'un chien & du boucher.





N gros mastin de boucherie Friand de chair & de tripailles, Entra yn iour en la turie D'un boucher ou estoient entrailles, Hors le corps d'aucunes quailles Entre lesquelles il ravist Plustost qu'vn vaultour ne faidt cailles Vn cœur qu'oncques puis on ne veist, Quand le boucher euft apperceu Le tour que ce chien auoit faiel, Il luy cria, tu m'as deceu, Mais pour l'aduenir en effect Me garderay de ton m'effett, Car pour un cœur que tu as prins Songneux seray st que deffaill Plus de toy ne seray surprins.

Le moral.

4

Par ceste fabl¢ on peut cognoistre Que pour perdr¢ un peu de son bien Vn homme doibt plus songneux estre Du reste pour le garder bien.

Le unziesme d'un medecin & d'un patient.



N medecin quelque iour visitant
Son patient, luy demanda s'autant
De mal sentoit en son corps qu'il souloit.
Le patient qui tressort se douloit
Luy respondi, vne ardeur vehemente



Me tient au corps qui me vex¢ & tourmente Tant & si fort qu'en eau me fai& tout fondre. Le medecin adonc luy va respondre C'est tresbon sign¢ en effe& se me semble.

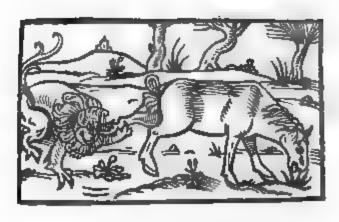
Or par apres auoir esté ensemble Et diuise quelque temps en vn lieu Le medecin la commandé à Dieu, Luy promettant par toucher en la main De retourner encore l'endemain Ce qu'il a fai& incontinent aprez Qu'en la maison fut venu tout exprez A derechef le patient inquiz De sa santé lequel sur ce requiz A respondu certainement i'en dure Pour le present vne telle froydure Qu'il m'est aduis que i'en doibs prendre sin. Loué soit Dieu (a dict ce medecin) Car pour certain c'est grand signe & presage De guarison pourtant prenez courage Priant a dieu bonne santé vous rendre, Sur ce propos il voulut congé prendre Du patient iusqu'au iour ensuyuant Auquel il est reuenu, & suyuant Ce qu'il auoit accoustumé il feist C'est assauoir qu'a ce malade inquist En quel estat il estoit de son corps Et le pour d'homm d'a respondu qu'alors

Vn flux de ventre il auoit si tresgrief Qu'il estimoit en mourir de bien bref. Or aussi tost qu'eust acheué son dire Le medecin encor luy va redire Tout de rechef que c'est vn tresbon signe, Ce neantmoins ce propos il diuine En luy donnant toufiours telle responce Pour & affin qu'a chascun coup il fonce Car ce pendant qu'entrq eulx pouoient tenir Iceulx propos voicy adonc venir Vn des amys familiers du pourq homme Gesant au lict, qui luy demanda comme Il se portoit, & le poure malade Ayant le cueur assez debile & fade Respond (scelon le medecin) tresbien, Mais toutesfoys sans qu'il s'en faille rien Me voy la mort, ie n'attends plus que l'heure Ou il fauldra que ie definé & mœure.

Le moral.

Par ceste fable est monstré comme Les medecins par menterie Par mensonge aussi flaterie Abusent souuent vn poure homme.

La xii. d'un asne & d'un leō.



Insi qu'un asne quelque soys Alloit sus champs, a son pied dextre, Se meist vng gros estoc de boys Qui le feist en grand douleur estre, Or pendant qu'estoit en tel estre Suruint vn Leon d'auanture Auquel il pria de le mettre Hors d'icelle griefue torture, Mais auant qu'autre chose faire, C'est asne luy dia doulcement, Tu foys le bien venu mon frere De moy faid ton commandement Mais tire may premierement Du pied yn eftocq que i'y ay, Et puis aprez entierement A toy me donne pour tout vray. Ce leon vient pour arracher

Ce gros estocq a sa requeste
Et l'asne luy vint attacher
Vn si grand coup dessus la teste
Qu'el rua ius la poure beste,
Parquoy il sut plus estonné
Quand il eut receu tellé appreste
Que s'il eust sus son corps tonne.
Luy reuenu de pamaison
A commencé à s'accuser
Disant ie soussre par raison
Veu que i'ay voulu m'aduiser
Ainsi qu'un vray sol a vser
D'un art contraire a ma nature

Dequoy me doibuoye recuser

Et deporter sçelon droiAure.

Le moral.

Ceste fable nous veult apprendre Que pour laisser l'art ou l'office Que l'on cognoit pour aultrui predre Souuent en aduient malesice.

Le treiziesme d'un pasteur & de la mer.





N pasteur fut qui menoit ses tropeaulx Tat de brebis de chieures q d'aigneaulx De iour en tour en certains pasturages Lefquelz eftoient cotiguz aux riuages D'une grand mer qu'il veist doules & tranquille Parquoy conclud qu'il trouueroit le stille De fon bercail vendre totallement Et puis aprez que liberallement Excerceroit le train de marchandise Sur ceste mer aynst douled & rassie, Ce qu'il a faict car palmes acheta Dont vn nauire au plustost il freta Puis sur mer print a faire nauiguage Mais pas long temps ny fut que par orage Et par rigueur de temps & vent contraire Ne luy convint hors de la nef retraire Sa marchandisq & ieder en la mer

Craignant encor comm¢ un coust plus amer D'estre noyé voyant son bien perdu, A commencé (voyre tout esperdu)

A prier Dieu, & requerir allors

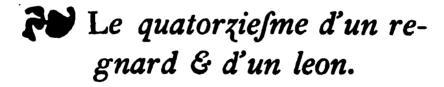
De luy sauuer tant seullement son corps

Ce qu'en la fin est ainsi aduenu.

Or peu aprez que sus terre est venu Et descendu, la mer revient a estre Doulce & paisible, & en son premier estre, Cestuy pasteur adoncques la regarde En luy disant faulse mer tu n'as garde Que desormais de palmes plus te porte Veu que tu es toute de telle sorte Qu'estois alors quand voulus entreprendre Te naviguer dont m'en a peu mal prendre.

Le moral.

Par ceste fabl¢ il est apprins Qu'vn homm¢ euite de reches Venir au peril & mesches Ou autressoys a esté prins.





Inst qu'vn ieune regnardeau
S'ailloit esbatre sus vn port
Il apperceut au bord de leau
Vn leon puissant gros & fort,
Lequel l'espouenta si fort
Que sil n'eust prins par bien courir
Aulcun espoir ou reconfort
C'estoit pour le faire mourir.

Aduint qu'apres vn jour ou deux Le regnard ce leon reueist, Adonc il n'en sut si paoureux Que quand premierement le veist, Ce neantmoins encor se m'eist A suyre ainsi que par contrainte Mais vn autre iour s'entremeist De parler a luy & sans crainte.

Le moral.

Par ceste fable on doibt entendre Qu'il n'est chose tant difficile Qu'en la fin on ne puisse rendre A la hanter assez facille.

La quinziesme d'une perdrix & des coqz.



N quidam fut qui en toute saison
Poulles & coqz auoit en sa maison
Auec lesquelz il meist pour son plaistr
Vne perdrix dequoy grand desplaistr
Eurent ces coqz pourtant l'ont irritée



Et de leur becq & ergotz agitée

Tant & si fort qu'elle s'en tourmentoit

Et apart soy aigrement lamentoit

En estimant qu'ilz luy menoyent la guerre

Par ce qu'el' n'est de leur nature & gerre,

Mais aprez el' veist qu'ilz se bastoient

Et becq a becq l'un l'autre combatoient

Pourtant alors elle print reconsort

Disant en soy ie ne me doibs si fort

Marrir en coeur ne me plaindre en esse all

Quand i'apperçoys reaulment & de faid

Que tous ces coqz que voyci lesquelz sont

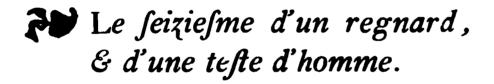
D'un mesme gerre & nature encor ont

Noyses, debatz & querelles ensemble

Tant qu'ilz vouldroient s'entre menger se semble.

Le moral.

Ceste fabl¢ estrangiers aduise De prendr¢ en gré silz sont hays Quand discorde souuent diuise Ceulx qui sont d'un mesme pays.





Infi qu'vn regnard ancien
Entroit pour fair vne leuée
Au logis d'un musicien
Vne teste d'homm a trouuée,
Laquell il à fort approuuée
La voyant de façon moult belle,
Mais par aprez la reprouuée
Quand aulcun sens n'a veu en elle.

Le moral.

Ceste fable icy nous demonstre Que beaulté sans entendement Ne sert seullement que de monstre Ou d'inutile fardement.

La dixseptiesme d'un charbonnier & d'un foullon.



N charbonnier affez fouillon
Demanda lors à vn foullon
S'habiter vouloit auec luy,
Auquel respondit iceluy,
Ton estat ne convient en rien
Ne ton mestier auec le mien
Car tu noircirois en esset
Bien tost ce que blanc aurois saict,
Pourtant ie concludz par raison
Que ne m'est propre ta maison.

Le moral.

Par ceste fable au sens moral



Est monstre qu'vn homme de bien Ne doibt pour vray hanter en rien Ceulx qui sont addonnez en mal.

Le dixhuictiesme d'un homme vanteur.



Infl que quelque glorieux
Deuant aucuns autres contoit
Qu'auoit este en plusieurs lieux
Et qu'en iceux tous surmontoit
Par ces beaulx saidz qu'il racomptoit
Entre lesquelz did pour le moins
Que tous Rhodiens il domptoit
Les appellant tous pour tesmoings.
Quant il eut acheue son compte

Aucun luy a dia promptement.
le m'esbahys que tu n'as honte
De t'alloser si sottement
Si deuant tous appertement,
Tu as ce said qu'est il besoing
De t'en vanter presentement
Ne d'appeller autre en tesmoing.

Le moral.

Par ceste fable il est notoire Qu'homme pour ses faictz approuuer Ne les doibt par tesmoingtz prouuer Pour en appeter quelque gloire.

Le dixneufiefme d'un calum niateur & du Dieu Phebus.



N homme fut plain de traffique
Lequel oza lors attenter,
De venir au temple delphique
Pour le dieu Apolo tenter
Luy difant pour me contenter,
Dy moy si ce que puis auoir
Sans bourde ou mensonge inventer
Est mort ou vis, ains que le voir.
Or auoit ce trompeur alors
Vna moynneau souht son vestement

Or auoit ce trompeur alors
Vng moynneau soubz son vestement
Duquel debuoit presser le corps,
Pour lestaindre secretement
Au cas que Phebus instement
Le diroit vif, puis au contraire
Ou il le diroit aultrement
En vie proposoit lextraire.

Phebus entendant la fallace
De cestuy calumniateur
Luy respondit de primesace,
Tu peulz estré, ô faulx tentateur
Tant d'un que d'aultré operateur
Parquoy esly si tu veulx estre,
De sa vie conseruateur
Ou s'il te plaist a mort le mettre.

Le moral.
Vn chascun peult appercepuoir
Par le moral de ceste fable

Qu'on ne peult iamais decepuoir De Dieu, la science inessable.

La. xx. d'un pescheur & d'u petit poisson.



Velque pescheur cuydant poisson attraire
leda sa Rez, mais quad vint a la traire
Hors de son eau il ne trouua en elle
Fors seullement vne petits ouelle,
Qui luy pria quant el' se veist surprinse
De la remettra en l'eau ou l'auoit prinse
lusqu'a tant que d'ouelle menue,
Parsaidement sut bresne deuenue
Et par ainsi d'elle pourroit venir
Plus grand proussit a luy pour l'aduenir.
Quand eust ce did le pescheur en essed

A respondu ie seroye fol parfaid Si esperant pour l'aduenir happer Plus grand proffit te laissoy eschapper Puis qu'en mes mais presentement te tiens Croy pour certain que ie n'en feray riens.

Le moral.

Par ceste fable on peult scauoir Que le bien que pouons auoir Ce neantmoins qu'il soit petit Prendre ne nous doibt appetit De le laisser aller soubz l'umbre D'en auoir daultre en plus grad nobre Car communêment il est sceu Que maint en a este deceu.

Le vingt & 'uniesme d'un cheual & d'un Asne.



N voy Aurier ay ant plusteurs cheuaulx
Entre lesquelz une pourd asnd estoit
Qu'il demenoit tat p montz q p vaulx
Et de durs saidz & charges molestoit
Dont grand regretz a par elle iedoit,
Depriant l'un des cheuaulx de son maistre
La soullager du saix qu'elle portoit
Ou de bien bres morte ou la voy roit estre.

Ce neantmoins ce cheual organilleux
Ne voulut once cest Afne secourir
Ayant en soy un desdaing merusilleux
Dont la permist dessoubz le saiz mourrir
Mais tost aprez mal suy penst encourir
Car en essect sur son doz on suy charge
Pour le garder de saulter & courir
De la pourd asne adonc toute la charge,
Oultre ce saiz encor sur son doz mesme

On luy chargea de ceste asne la peau, Dont en son coeur conceut deuil st extresme Qu'il eust voulu estre au sons d'un ruisseau Ou par aulcun mis a mort d'un cousteau Disant en luy, le suis bien miserable Pour resuser vne part d'u fardeau le porte vn fais qui m'est intolerable.

Le moral.

Ceste fable veult inferer Qu'un fort doibt ayder au debile Et le scauant a l'inhabile S'eulx mesmes veulent prosperer.







N homme fut qui pria quelquefoys
Trefinstamment vn satyre du boys
De venir boyrg & menger auec luy
Pour attirer en amour iceluy
Ce qu'il a faid, mais comg estoient eulx deux
Assis en tablg, vn froid si merueilleux
Est suruenu dont l'hommg eust telle touche
Qu'il sust cotraint mettre au prez de sa bouche:
Lors tous ses doigts, assin que la chaleur
De son alaing en meist hors la douleur,
Ce que voyant ce satyrg en essed,
L'hommg a inquis pour quel' causg a ce faid
Il luy respond, que cestoit pour ses doigtz
Resociller, lesquelz auoit tressrois.

Or peu aprez qu'eust fai& ceste demande
Fut apporté vn morceau de viande
Laquellé estoit, encore toute chaulde.
Tant que c'est hommé a lheure s'en eschaulde
Dont pour ses doigtz vn pou resrigerer
De son alainé il se peut ingerer
A les sousser, dont le satyre aprez
Luy demanda dereches tout exprez
Pourquoy ses doigtz il sousseyt en ce poin&
Et lautré adonc luy di& sans mentir point
C'est pour assin d'en oster la chaleur
Qui a mes doigtz causé vne grand douleur.
Quand ce satiré eust ce fai& entendu



En doubte fut, & tout perplex rendu

Tant qu'il luy dict, ie ne veulx auecq toy

Plus converser ne me croyrd en ta foy

Quand de iecter ie voy qu'est en ton esme

Tant froid que chauld tout de ta bouche mesme.

Le moral.

Ceste fable nous monstre a fuyre Ceulx qui sont doubles en parolle Car ilz peuent souuent plus nuyre Qu'vn mal de la grosse verolle.

La vingt troisiesme d'un laboureur & de ses chiens.



N laboureur ayant en sa maison
Plusteurs subiedz, eust pour quelque saison
Necessité, & soussirette si grande,



C'est assauoir de chair & de viande
Qu'il sut contraind de tuer tous ses veaulx
Brebis, pourceaulx, moutos, bœus & aigneaulx
Ce que voyant les chiens ont did a lheure
Fuyons nous en sans saire y ci demeure
Car s'ainsi est que nostre maistre tue
Ses propres boeus, qui menent sa charue
Il pourra bien a la mort nous liurer,
Parquoy suyons pour nous en deliurer.

Le moral.

Ceste sable nous peult induire Qu'a suyr soyons diligentz, Ceulx qui sont cruelz a leurs gentz Et a leurs amys tendent nuyre.

La xxiiii. d'u quida mors d'u chie.



Velque iour vn homme fut mors
Iufqu'au fang d'un chien furieux,
Parquoy pour guarir cestuy mors
C'est transporte en plusieurs lieux,
Depriant tant ieunes que vieux
De luy donner quelque allegeance
Contre ce corps pernicieux,
Qui luy causoit dure greuance.

L'un diceulx respondit alors
Vn morceau de pain te fault prendre
Couuert de ton sang par dehors,
Et au chien qui ta mors le tendre,
Et si le chien on voit pretendre
A menger ce morceau de pain
Tu doibs facillement entendre
Que tu en guariras tout sain.

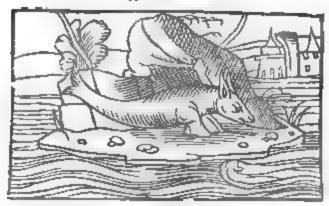
Il n'eust pas si tost expliqué
Ce propos que le patient
N'ayt plustot di & replicqué
De louyr, comme impatient
Qu'au vray ne seroit pas scient
De ce faire, ains digne seroit
Destre mords a bon escient
D'un chascun chien qu'il trouveroit.

Le moral. Ceste fabl¢ icy nous veult dire



Et par son moral monstrer comme Leplus souuent vn mauuais homme Par luy bien saire deuient pire.

La. xxv. d'un Daulphin, & d'un Poisson dict Thin.



Ommø vn daulphin pourchassoit apuissace
A transgloutir assin d'emplir sa pance
Aucun poisson did Thynus, en latin,
Ledid poisson voyant estre en sa sin
Et n'ayant plus de vie aulcun espoir
S'en est venu par vn grand desespoir
Si rudement frapper dedens vn gort
Que tost aprez en a receu la mort,
Puis ce daulphin poursuyuant par nager
Cestuy poisson s'est venu oultrager

A respondu ie seroye fol parsaid Si esperant pour l'aduenir happer Plus grand prossit te laissoy eschapper Puis qu'en mes mais presentement te tiens Croy pour certain que ie n'en feray riens.

Le moral.

Par ceste fable on peult scauoir Que le bien que pouons auoir Ce neantmoins qu'il soit petit Prendre ne nous doibt appetit De le laisser aller soubz l'umbre D'en auoir daultre en plus grad nobre Car communêment il est sceu Que maint en a este deceu.

Le vingt & uniesme d'un cheual & d'un Asne.



N voy Aurier ay ant plusieurs cheuauix
Entre lesquelz vne pourd asnd estoit
Qu'il demenoit tât p montz q p vauix
Et de durs saidz & charges molestoit
Dont grandz regretz a par elle iedoit,
Depriant l'un des cheuaulx de son maistre
La soullager du saix qu'elle portoit
Ou de bien bres mortd ou la voy roit estre.

Ce neantmoins ce cheual orgueilleux
Ne voulut oneq cefté Afne fecourir
Ayant en foy vn desdaing merusilleux
Dont la permist dessoubz le saiz mourrir
Mais tost aprez mal huy peust encourir
Car en esseu sur son doz on luy charge
Pour le garder de saulter & courir
De la pouré asne adonc toute la charge,
Oultre ce saiz encor sur son doz mesme

On luy chargea de cest as as as as as as as a peau,
Dont en son coeur conceut deuil si extresme
Qu'il eust voulu estre au sons d'un ruisseau
Ou par aulcun mis a mort d'un cousteau
Disant en luy, ie suis bien miserable
Pour resuser vne part d'u sardeau
le porte vn fais qui m'est intolerable.

Le moral.

Ceste sable veult inferer
Qu'un fort doibt ayder au debile
Et le scauant a l'inhabile
S'eulx mesmes veulent prosperer.

Le. xxii. d'un fatire & d'un homme.



Nhomme fut qui pria quelquefoys
Trefinstamment vn satyre du boys
De venir boyrd & menger auec luy
Pour attirer en amour iceluy
Ce qu'il a faid, mais comé estoient eulx deux
Assis en tablé, vn froid si merueilleux
Est suruenu dont l'hommé eust telle touche
Qu'il sust cotraint mettré au prez de sa bouche:
Lors tous ses doigts, assin que la chaleur
De son alaine en meist hors la douleur,
Ce que voyant ce satyré en essed,
L'hommé a inquis pour quel' causé a ce faid
Il luy respond, que cestoit pour ses doigtz
Resociller, lesquelz auoit tressrois.

Or peu aprez qu'eust faict ceste demande
Fut apporté vn morceau de viande
Laquellé estoit, encore toute chaulde.
Tant que c'est hommé a lheure s'en eschaulde
Dont pour ses doigtz vn pou resrigerer
De son alainé il se peut ingerer
A les soussier, dont le satyre aprez
Luy demanda dereches tout exprez
Pourquoy ses doigtz il soussioyt en ce poinct
Et lautré adonc luy dict sans mentir point
C'est pour assin d'en oster la chaleur
Qui a mes doigtz causé vne grand douleur.
Quand ce satiré eust ce faict entendu

En doubte fut, & tout perplex rendu

Tant qu'il luy did, ie ne veulx auecq toy

Plus converser ne me croyrd en ta foy

Quand de iecter ie voy qu'est en ton esme

Tant froid que chauld tout de ta bouche mesme.

Le moral.

Ceste fable nous monstre a fuyre Ceulx qui sont doubles en parolle Car ilz peuent souuent plus nuyre Qu'vn mal de la grosse verolle.

La vingt troisiesme d'un laboureur & de ses chiens.



N laboureur ayant en sa maison
Plusieurs subiect, eust pour quelque saison
Necessité, & soussirette si grande,

C'est affauoir de chair & de viande
Qu'il sut contrains de tuer tous ses veaulx
Brebis, pourceaulx, moutos, bœus & aigneaulx
Ce que voyant les chiens ont dist a lheure
Fuyons nous en sans faire y ci demeure
Car s'ainsi est que nostre maistre tue
Ses propres boeus, qui menent sa charue
Il pourra bien a la mort nous liurer,
Parquoy suyons pour nous en deliurer.

Le moral.

Ceste sable nous peult induire Qu'a suyr soyons diligentz, Ceulx qui sont cruelz a leurs gentz Et a leurs amys tendent nuyre.

La xxiiii. d'u quida mors d'u chie.



Velque iour vn homme fut mors
Iusqu'au sang d'un chien furieux,
Parquoy pour guarir cestuy mors
C'est transporte en plusieurs lieux,
Depriant tant ieunes que vieux
De luy donner quelque allegeance
Contre ce corps pernicieux,
Qui luy causoit dure greuance.

L'un diceulx respondit alors
Vn morceau de pain te fault prendre
Couuert de ton sang par dehors,
Et au chien qui ta mors le tendre,
Et si le chien on voit pretendre
A menger ce morceau de pain
Tu doibs facillement entendre
Que tu en guariras tout sain.

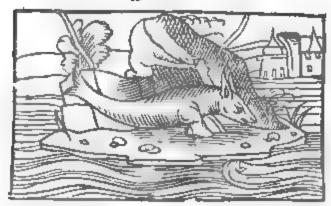
Il n'eust pas si tost expliqué
Ce propos que le patient
N'ayt plustot dict & replicqué
De louyr, comme impatient
Qu'au vray ne seroit pas scient
De ce faire, ains digne seroit
Destre mords a bon escient
D'un chascun chien qu'il trouveroit.

Le moral. Ceste fabl¢ icy nous veult dire



Et par son moral monstrer comme Leplus souuent vn mauuais homme Par luy bien saire deuient pire.

La. xxv. d'un Daulphin, & d'un Poisson dict Thin.



Ommø vn daulphin pourchassort apuissace
A transgloutir assin d'emplir sa pance
Aucun poisson did Thynus, en latin,
Ledid poisson voyant estre en sa sin
Et n'ayant plus de vie aulcun espoir
S'en est venu par vn grand desespoir
Si rudement frapper dedens vn gort
Que tost aprez en a receu la mort,
Puis ce daulphin poursuyuant par nager
Cestuy poisson s'est venu oultrager

Semblablement en l'encontre d'un roch,
Auquel il s'est baillé si rude choch
Que de ce coup vint en la sin tirer,
Et puis aprez a bien tost expirer,
Ce que voyant ce poysson dessudit,
A lheure mesmé & apart luy a dit.
Or maintenant dure mort encourir
Ne m'est facheux, puis que ie voy mourrir
Deuant mes yeulx cestuy mesme Daulphin,
Par qui ie meurs, & ma vie prend sin.

Le moral.

Monstré nous est au sens moral Que souffrons plus patiamment, Quand nous voyons ceulx notammet Qui en sont cause endurer mal.

La. vingt sixiesme d'un oy seleur & d'un ramier.





Ommq un oy seleur pretendoit
Vn ramier hault iuche surprendre,
Et au pied d'un arbrg il tendoit
Ses rethz & filletz pour le prendre:
Il luy peust tant alors mesprendre
Qu'vne couleuurg il irrita
Par son pied dessus elle estendre
Qu'a la picquer il lincita.

Quant il se veist mors & picqué
Son corps aussi (qui est le pire)
De venin estre intoxiqué,
Commença a crier & dire
Certes ie me doibs bien mauldire
Car pour cuy der circunuenir
Aultruy, pour le perdré & occire
Tresmal il m'en a peu venir.

Le moral.

La fable certains nous peult faire Que celuy qui pretend & esme Nuyr¢ a aultruy ou luy messaire Souuent mal en recoit luy mesme.

La. xxvii. d'un castor & des veneurs.

E castor naturellement
Entend la cause pour laquelle
Veneurs continuellement
Luy sont vne chasse mortelle,
Pourtant par prudente cautelle
Couppe, ce dequoy on à enuye
Et puis leurs ieds en saçon telle
Il eschapps & saulue sa vie.
Car aprez que les veneurs ont
Les genitoires de la beste

Les genitoires de la beste

Lors contentz pour certain ilz sont,

Sans que plus leur chaille du reste,

Comme du corps ou de la teste,

Pour autant qu'iceulx genitoires

Vtiles sont ainsi qu'atteste

Pling en son liure des histoires.

Le moral.
La fabl¢ enseign¢ au sens moral
A laisser & abandonner

La chose qui pourroit donner Occasion de plus grand mal.

La. xxviii. d'un deuin. Ommø vn deuin estoit seis pour predire En plain marché les choses aduenir Et qu'un chascun adoc l'escoutoit dire Voyci de loing vn messager venir, Lequel luy dist qu'il eust a reuenir En sa maison & qu'on lauoit robbe, Dont il cuyda hors du sens deuenir Quand eust ouy qu'il estoit desrobbe. Or pour scauoir s'il auoit encouru Cest infortune, il est soubdainement, De ce marché en sa maison couru Et en courant vn luy dist plainement, Comme puis tu deuiner sainnement Les faidz d'aultruy, quand on voit par raison Que tu n'as peu scauoir certainement, Ce qu'on a fai& en ta propre maison.

Le moral.

Par ceste fabl¢ est euident Que celuy lequel perd a faire Son cas pour penser a l'affaire D'aultruy est fol & imprudent.

De vingtneusiesme d'un pipeur & d'un Merle.



N Oy seleur quelque tour pretendant
A prendré oy seaulx sut ses silets tedas
Sus un pastis convenablé en l'assaire,
Ce que de loing voyant un merle faire
A demande a l'oy seleur quel' chose
Il batissoit i' edisté & compose
(Dist l'oy seleur) sur ce pre une ville:
Quant eust ce dit, il sut sin & habile
De se cacher un peu derriere un val,
Le merle adonc ne pensant a nul mal
De ceste rez s'approcha par trop prez
Car l'oy seleur la caché tout exprez
L'en est venu a couurir promptement

Quand c'est oy seau s'est veu estroidement Prins en la Rez a commencé a dire. O faulx pipeur Dieu te puisse maudire Si tu bastiz gueres de telle ville Croy pour certain que tu n'auras de mille Vn cytoyen qui vueille resider Pendant le temps qu'y pourras presider.

Le moral.

Ceste sable nous peult induire.
D'estre songneux & diligentz
En tout temps d'euiter & suyre
Ceux qui sont cruelz a leurs gens.

La trenteiesme d'un viateur & de lupiter.



N viateur tracassat par maintz lieux
Fist sur chemin veu & promesse aux dieux
De leur offrir sans qu'il faulsist rie
Vne moytié pour part de tout le bien
Qu'il trouueroit en son chemin & voye
Voyre fut d'or ou d'argent vn montioye.

Or peu aprez qu'eust ce veu faid, trouua
Aulcun vaisseau que moult fort approuua,
Car estoit plain de dathes & d'amandes
Qu'il mengea lors tant luy sembloient friandes,
Mais les noyaux & parences d'icelles
Il reserva disant par grands cautelles
De ces noiaux & parences feray
Present aux dieux, par ce moyen seray
Quide & absoulz du veu que leur ay faid,
Car ilz auront la moytié en esset,
De ce que iay en mon chemin trouvé
Par ce moyen, lequel iay controuvé.

Le moral.

Par ceste fable on peult voir come Plusieurs par frauldes concepuoir Pensent dieu pour vray decepuoir Ce qui n'est licite a vn homme Le xxxi. d'un enfant & de sa mere.



N enfant de cinq a flx ans Vn iour vint a rober & prendre En l'escolq vn Alphabeth, sans A lheure mesme le reprendre, Dont aprez luy peust tant mesprendre Que par ses larcins augmenter Au gibet on le mena pendre Pour la mort experimenter. Mais ains qu'endurer le supplice, De la mort requist instamment. Aux officiers de la iustice Dird a fa mere notamment Vn mot, ce qu'a doncq reaulment Luy fut permis, mais quand peuft eftre Auprez d'elle, affez meschamment Luy arracha laureile dextre.

Le peuple lors luy vint a dire Voyant l'excez qu'il auoit faid, Tu es bien cruel & plein dire D'auoir commis st meschant faid, A quoy respondit en essed, Se i'euste este corrigé d'elle Au premier & second messaid lamais mort n'eusse encouru telle.

Le moral.
Ceste fable peult icy apprendre
A per¢ & mer¢ auoir lusaige
De corriger & de reprendre
Enfantzquandilzsontenieun¢aage.







Iadis songea qu'vn leon furieux
Deuant ses yeulx pour vray transgloutissoit
Vn sien enfant que moult fort cherissoit,
Dont de ce song il fut esmerueillé
Et tout parplex parquoy luy esueillé
Lors ayant paour que ce song en effect
N'eust a tenir & a sortir effect
Il feist bastir vn logis triumphant
Pour y enclore & garder son enfant.

Or pour autant que ce filz s'adonnoit En veneria, & son cœur y donnoit Le perd adonc par tresgrand ornature Feist audict lieu tair en platte paincture Toute maniero & espece de beste, Affin de luy ofter hors de la teste L'affection d'aller au boys chaffer, Ce neantmoins ne la peut dechasser, Pourtant par deuil d'estre en ce lieu enclos Il est venu a frapper du poing cloz Sus vn leon pain& contre la paroy En luy difant, ô faulx leon, par toy Ie suys tenu ycy commo en prison Sans auoir faid aulcune mesprison: En ce disant comme est dia par grand deuil Vint a frapper cestuy leon par l'oeuil, En le frappant il trouua d'auanture

Vn clou caché dedens ceste paincture,
Qui luy percha la main si gresuement,
Que pour le dird, & narrer bresuement
Aulcund vicerd incurable & insaice
Dedans sa main s'est procred & saice
Dont par douleur excessiud il mourut.
Or de sa mort cestuy perd encourut,
Tel desplaistr ennuy & desconsort,
Que tost aprez en a receu la mort.

Le moral.

Par la fabl¢ est determiné Que quoy que l'hōm¢ en soy propose Il ne peult euiter la chose Enquoy il est predestiné.

La. xxxiii. d'ū homme chaulue.

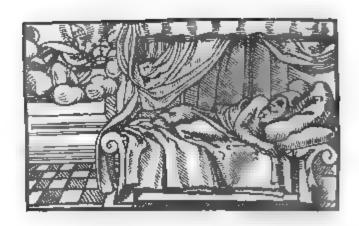


N homme chaulue par nature Vsoit d'une perruche fain de, Laquelle de coup d'auanture Fust du vent quelque iour attainde, Tant & si fort que par contrainde Hors de sa teste il vous la rue, Dont rit alors personne mainte La voyant tomber en la rue, Quand il veist les gens ainsi rire D'iceulx cheueulx, qui n'estoient siens Luy mesme se print a soubzrire Disant de ce ne fault en riens S'esmerueiller, veu que les miens Et ceulx que iauoye proprement Encore pas ie ne retiens, Dont vous riez improprement.

Le moral.

Par ceste fabl¢ est euident Que ne debuons auoir tristesse De perdre mondaine richesse, Veu quel' nous vient par accident.

La xxxiiii. d'un patient.



N patient bien voyant qu'il estoit
En tel' langueur qu'au vray ne luy
restoit

Plus q la mort aux dieux voulut prometSi leur plaifoit en fante les remettre /tre
Et le guarir, de leur donner cent bœufz:
Or n'auoit il a luy vaillant cent bœufz,
Parquoy fa femme adoncques l'oyant faire
Telle promessé & veu sur c'est affaire
Luy dist, comment aux dieux pourroiz vous bien
Donner cent boeufz quand n'auez aulcun bien,
A quoy replique & respond le mary
Estimes tu doncques me voyr guarir
Ou recouurer fante veu que suys mort
Ou aultant vault ou ie suis mis au fort
Quand cestuy cas, deviendroid neantmoins
On pourroit les contenter de moins



On ne perd rien pour auoir sa demande A saire veu & promesse assez grande.

Le moral.

Par la fabl¢ il fault retenir Que quand plusieurs sot hors d'espoir Promettent ce qu'ils n'ont pouoir Dexecuter ny de tenir.

La trentecinquesme de deux grenouilles.



Vrant l'este que le soleil espart

Ses gradz chaleurs & i tout brusse & art
Furet sechez plusseurs marhez & soueilles
A l'un desquelz se tindrent deux grenoilles
Pour quelque temps, mais aprez quilz ont veu

H

Que d'eaud estoit totalement ebeu
L'ont delaissé & puis tant de chemin
Ensemble ont faist qu'ont trouné en la sin
Vn puis fort hault, adonce l'une des deux
A l'autre dist descendons cy au creux
De cessuy puys ou l'eau sourt & ruisselle
Certainement a respondu icelle
Il nous pourroit estre vendu bien cher,
Se d'auanture il venoit a secher
Car impossible a nous seroit alors
De nous en metre ou retirer dehors
Pour sa haulteur parquoy malgré noz dentz
Finer noz iours conuiendroit la dedens.

1

Le moral.

Par la fablg il doibt fouuenir Qu'il ne conuient, ou fault pretendre Fairg vne chose sans entendre La fin qui en peult aduenir.

La. xxxvi. d'un coq d'un chie & d'vn regnard.



y N coq & vn chien s'entremifrent D'aller en vn pelerinage Et foy l'ung a lautre promifrent Commo on faid par commun vfaige, Or pendant qu'estoient au voyage La nuice les est venu surprendre Parquoy affex prez d'un villaige Convint a tous deux logis prendre Sus vn arbrý adonc s'est iuché Le coq, pour y paffer la nuit Et le chien au pied s'est couché Puis quand ce vint sus la minuich Le coq a chanter fut induica Pourtant efueilla vn regnard, Qui accourut, sans faire bruit Pour ce coq auoir par son art Or pour tant qu'estoit ce coq hault

Le peuple lors luy vint a dire Voyant l'excez qu'il auoit faid, Tu es bien cruel & plein dire D'auoir commis st meschant faid, A quoy respondit en esset, Se l'euste este corrigé d'elle Au premier & second messaux lamais mort n'eusse encouru telle.

Le moral.
Ceste sable peult icy apprendre
A per¢ & mer¢ auoir lusaige
De corriger & de reprendre
Enfantzquandilzsonten ieun¢aage.

La trentedeuxiesme d'un pere & de son enfant.





N gentil hommé estant sur ses ans vieux
Iadis songea qu'vn leon furieux
Deuant ses yeulx pour vray transgloutissoit
Vn sien enfant que moult fort cherissoit,
Dont de ce songé il sut esmerueillé
Et tout parplex parquoy luy esueillé
Lors ayant paour que ce songé en esseu
N'eust a tenir & a sortir esseu
Il feist bastir vn logis triumphant
Pour y enclorré & garder son enfant.

Or pour autant que ce filz s'adonnoit En veneriq, & son cœur y donnoit Le perd adonc par tresgrand ornature Feist audict lieu tair en platte paincture Toute maniera & espece de beste, Affin de luy ofter hors de la teste L'affection d'aller au boys chaffer, Ce neantmoins ne la peut dechasser, Pourtant par deuil d'estre en ce lieu enclos Il est venu a frapper du poing cloz Sus vn leon pain& contre la paroy En luy difant, ô faulx leon, par toy Ie suys tenu ycy commo en prison Sans auoir fai& aulcune mesprison: En ce disant commé est dist par grand deuil Vint a frapper cestuy leon par l'oeuil, En le frappant il trouua d'auanture

Vn clou caché dedens ceste paincture,
Qui luy percha la main si gresuement,
Que pour le dird, & narrer bresuement
Aulcund vicerd incurable & insaide
Dedans sa main s'est procred & saide
Dont par douleur excessiud il mournt.
Or de sa mort cestuy perd encournt,
Tel desplaistr ennuy & desconsort,
Que tost aprez en a receu la mort.

Le moral.

Par la fable est determiné Que quoy que l'hôme en soy propose Il ne peult euiter la chose Enquoy il est predestiné.

La. xxxiii. d'ū homme chaulue.



N homme chaulue par nature Vsoit d'une perruche fainde, Laquelle de coup d'auanture Fust du vent quelque iour attainde, Tant & si fort que par contrainde Hors de sa teste il vous la rue, Dont rit alors personne mainte La voyant tomber en la rue, Quand il veist les gens ainst rire D'iceulx cheueulx, qui n'estoient siens Luy mesme se print a soubzrire Disant de ce ne fault en riens S'esmerueiller, veu que les miens Et ceulx que iauoye proprement Encore pas ie ne retiens, Dont vous riez improprement.

Le moral.

Par ceste fabl¢ est euident Que ne debuons auoir tristesse De perdre mondaine richesse, Veu quel' nous vient par accident.

de La xxxiiii. d'un patient.



N patient bien voyant qu'il estoit
En tel' langueur qu'au vray ne luy restoit

Plus q la mort aux dieux voulut prometSi leur plaifoit en fante les remettre /tre
Et le guarir, de leur donner cent bœufz:
Or n'auoit il a luy vaillant cent boeufz,
Parquoy sa femme adoncques l'oyant faire
Telle promesse & veu sur c'est affaire
Luy dist, comment aux dieux pourroiz vous bien
Donner cent boeufz quand n'auez aulcum bien,
A quoy replique & respond le mary
Estimes tu doncques me voyr guarir
Ou recouurer sante veu que suys mort
Ou aultant vault ou ie suis mis au fort
Quand cestuy cas, deviendroid neantmoins
On pourroit les contenter de moins

On ne perd rien pour auoir fa demande A faire veu & promesse assez grande.

Le moral.

Par la fable il fault retenir Que quand plusieurs sot hors d'espoir Promettent ce qu'ils n'ont pouoir Dexecuter ny de tenir.

La trentecinqiesme de deux grenouilles.



Vrant l'este que le soleil espart

Ses gradz chaleurs & \$\bar{q}\$ tout brusts & art

Furet sechez plusteurs markez & soueilles

A l'un desquelz se tindrent deux grenoilles

Pour quelque temps, mais aprez quitz ont veu

H

Que d'eaud estoit totalement ebeu
L'ont delassée & puis tant de chemin
Ensemble ont faid qu'ont trouvé en la sin
Vn puis fort hault, adonce l'une des deux
A l'autre dist descendons cy au creux
De cestur puys ou l'eau sourt & ruisselle
Certainement a respondu icelle
Il nous pourroit estre vendu bien cher,
Se d'auanture il venoit a secher
Car impossible a nous seroit alors
De nous en metre ou retirer dehors
Pour sa haulteur parquoy malgré nox dentz
Finer nox iours conviendroit la dedens.

Le moral.

Par la fablg il doibt fouuenir Qu'il ne conuient, ou fault pretendre Fairg vne chose sans entendre La fin qui en peult aduenir.

La. xxxvi. d'un coq d'un chie & d'vn regnard.



7 N coq & vn chien s'entremifrent D'aller en vn pelerinage Et foy l'ung a lautre promifrent Comme on faid par commun vfaige, Or pendant qu'estoient au voyage La mid les est venu surprendre Parquoy affez prez d'un villaige Conuint a tous deux logis prendre Sus vn arbrd adonc s'est iuché Le coq, pour y paffer la nuit Et le chien au pied s'est couché Puis quand ce vint sus la minuid Le coq a chanter fut induid Pourtant efueilla vn regnard, Qui accourut, fans faire bruit Pour ce coq auoir par fon art Or pour tant qu'estoit ce coq hault

Bonement ne pouoit saistr
Son corps, ce regnard sin & cault,
Parquoy luy did par grand desir
De t'embrasser a mon plaistr
Et d'ouyr encord vne soys,
Cy bas sans quelque desplaistr
Ta douled & resonante voix.

Le coq entendant bien l'affaire
De ce regnard fin a merueille
Respond, ie ne le pourroye faire
Se premier le portier nesueilles
Luy disant pres de ses aureilles
Qu'il me vienne la porte ouurir
Et que pour vray tu t'appareilles
Auleun secret me descouurir

Ce regnard ne penfant a rien
Qui luy a peu porter nuy fance
Est venu esueiller ce chien.
Lequel vous le prend par la pance
En le poursuyuant par oultrance
Et le mordant tant & si fort
Que bien tost aprez sans doubtance
Le poure regnard en est mort.

Le moral.
Par ceste fable il est apprins
Que celluy qui cuide aultruy prendre

Decepuoir tromper & furprendre Souuentesfois se trouue prins.

Lyon, & d'un Dain.



Ommø vn lion & vn ours fe me femble
Alloiet aux chāps & cheminoiet enfeble,
Est aduenu qu'ont trauue en leur voye
Vn dain fort gras, dont ilz eurent grant ioye,
Premierement, & puis aprez grant deuil
Car le lyon did qui l'auroit tout seul
Ce qu'est venu leurs adonc contredire
Parquoy iceulx forcenez & plains d'ire
L'un contre l'autre ont eu mortelle guerre,
Par tel saçon que tous deux sur la terre
Viennent a cheoir ainst qu'a demis mortz

Ce que voyant un fin regnard alors Vient a rauir & happer cestuy Dain Qu'il emporta enfuyant treffoubdain Dont ce lyon & c'est ours ont conceu Trefgrand couroux, quand il; ont apperceu Cestuy regnard emporter ce pourquoy Ilz s'estoient mis en si piteux arroy Tant qu'il ont dia a lheurq a tout par eulx Nous fommes been meschant; & malheureux Quand nous voyons que ce regnard emporte, Ce dain, pourquoy not s fommes en tel' forte Attennuez de force & de puissance Voire par nous & par nostre meschance Quand luy tout seul a ozé entreprendre Denant noz yeulx ofter rauir & prendre Le dam, qu'autons par nostre somg & cure Peu conquester pour nostre nourriture.

Le moral.

Ceste fable nous monstre bien Que plusieurs pourchassent la proye Et veillent pour gaigner le bien De quoy les aultres ont la ioye.

La xxxviii. d'u buisso & d'u pliget & d'vne chauue fouris.



A Duint vn sour qu'un buy fon plain d'ef
pines
Voulut aller sus les vndes marines
Pour mener train & said de marchandise,

Parquoy selon son plaisir & deuise
A faid charger une nes toute plaine
De vestementz tissus de sil de laine,
Ce que voyantz deux oy seaux desquelz l'un
Est appellé en langaige commun
Chaulue Souris, & lautré est dist Plinget
Sont venus faire auece luy compté & gest
C'est affauoir de beaucoup de deniers,
Pour & affin d'estre ses personniers
Duquel argent ilz s'estoient faistz debteurs

Par l'emprunter a d'aucuns crediteurs, Or cela faict fur la mer se sont mis Eulx troys enfemble ainsi que bons amys Mais pas long temps ny furent que la fouldre D'un vent contraire en la mer ne vinst sourdre Par tel' facon qu'il leur connient alors leder en leau tout pour fauluer le corps Qui est la cause & la raison pourquoy, On voit encor le pliget a par foy-Deffus les eaux voler & s'adieder Affin de voir s'elle pourroit iester Le sten argent pourquoy pareillement La fouris chauluq entreprend feullement Voler de nuit en n'ofant se monstrer Durant le iour de paour de rencontrer Ses crediteurs & pourquoy le buyffon Communément habit robbe ou plisson Attird a foy pour cuyder & penfer Qu'ilz foyent a luy pour se recompenser. Le moral.

Par la fablg euident peult estre Qu'on tient & suit insques a la fin La chose enquoy il est inclin, Iouxte & scelon naturel estre.

La trenteneusiesme d'une



Chouette & des aultres Oyfeaulx.



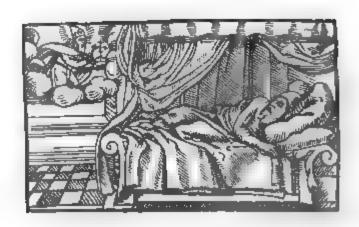
Institute les oyséaulx estoient
Affemblez pour creer en Roy
Et que le Paon ilz appetoient
Pour sa beauté, & noble arroy,
La Chouette dist, quant a moy
le m'oppose sur ceste affaire,
Veu le dommage & des'arroy,
Que laigle nous en pourroit faire.

Le moral.

Ceste fable nous fait recordz Deslyre roys prelatz seigneurs Commøilz sont en vertu greigneurs

64





N patient bien voyant qu'il estoit
En tel' langueur qu'au vray ne luy
restoit

Plus q la mort aux dieux voulut prometSi leur plaifoit en fante les remettre (tre
Et le guarir, de leur donner cent bœufz:
Or n'auoit il a luy vaillant cent bœufz,
Parquoy fa femme adoncques l'oyant faire
Telle promessé veu sur c'est affaire
Luy dist, comment aux dieux pourroiz vous bien
Donner cent boeufz quand n'auez aulcun bien,
A quoy replique & respond le mary
Estimes tu doncques me voyr guarir
Ou recouurer fante veu que suys mort
Ou aultant vault ou ie suis mis au fort
Quand cestuy cas, deviendroi& neantmoins
On pourroit les contenter de moins

On ne perd rien pour auoir sa demande A saire veu & promesse assez grande.

Le moral.

Par la fabl¢ il fault retenir Que quand plusieurs sot hors d'espoir Promettent ce qu'ils n'ont pouoir Dexecuter ny de tenir.

La trentecinqiesme de deux grenouilles.



Vrant l'este que le soleil espart

Ses gradz chaleurs & z tout bruss & art

Furêt sechez plusieurs marhez & soueilles

A l'un desquelz se tindrent deux grenoilles

Pour quelque temps, mais aprez quilz ont veu

H

Que d'eauq estoit totalement ebeu
L'ont delaissé & puis tant de chemin
Ensemble ont said qu'ont trouvé en la sin
Vn puis fort hault, adonce l'une des deux
A l'autre dist descendons cy au creux
De cessuy puys ou l'eau sourt & ruisselle
Certainement a respondu icelle
Il nous pourroit estre vendu bien cher,
Se d'auanture il venoit a secher
Car impossible a nous seroit alors
De nous en metre ou retirer dehors
Pour sa haulteur parquoy malgré nox dent;
Finer nox iours conviendroit la dedens.

1

Le moral.

Par la fable il doibt fouuenir Qu'il ne conuient, ou fault pretendre Faire vne chose sans entendre La fin qui en peult aduenir.

La. xxxvi. d'un coq d'un chie & d'vn regnard.





N coq & vn chien s'entremifrent D'aller en vn pelerinage Et foy l'ung a lautre promifrent Commo on faid par commun vfaige, Or pendant qu'estoient au voyage La nuice les est venu surprendre Parquoy affez prez d'un villaige Conuint a tous deux logis prendre Sus vn arbre adonc s'est iuché Le coq, pour y paffer la nuit Et le chien au pied s'est couché Puis quand ce vint sus la minuia Le coq a chanter fut induia Pourtant efueilla vn regnard, Qui accourut, fans faire bruit Pour ce coq auoir par fon art Or pour tant qu'estoit ce coq hault

Bonement ne pouoit saistr
Son corps, ce regnard sin & cault,
Parquoy luy did par grand desir
De t'embrasser a mon plaistr
Et d'ouyr encorq vne soys,
Cy bas sans quelque desplaistr
Ta doulce & resonante voix.

Le coq entendant bien l'affaire
De ce regnard fin a merueille
Respond, ie ne le pourroxe faire
Se premier le portier nesueilles
Luy disant pres de ses aureilles
Qu'il me vienne la porte ouurir
Et que pour vray tu t'appareilles
Auleun secret me descouurir

Ce regnard ne penfant a rien
Qui luy a peu porter nuy fance
Est venu esueiller ce chien.
Lequel vous le prend par la pance
En le poursuyuant par oultrance
Et le mordant tant & si fort
Que bien tost aprez sans doubtance
Le poure regnard en est mort.

Le moral.
Par ceste fable il est apprins
Que celluy qui cuide aultruy prendre

Decepuoir tromper & surprendre Souuentessois se trouue prins.

Lyon, & d'un Dain.



Omme vn lion & vn ours fe me femble
Alloiet aux chaps & cheminoiet enfeble,
Est aduenu qu'ont trouvé en leur voye
Vn dain fort gras, dont ilz eurent grant ioye,
Premierement, & puis aprez grant deuil
Car le lyon dist qui l'auroit tout seul
Ce qu'est venu leurs adonc contredire
Parquoy iceulx forcenez & plains d'ire
L'un contre l'autre ont eu mortelle guerre,
Par tel saçon que tous deux sur la terre
Viennent a cheoir ainst qu'a demis mortz

Ce que voyant vn fin regnard alors Vient a rauir & happer ceftuy Dain Qu'il emporta enfuyant treffoubdain Dont ce lyon & c'est ours ont conceu Trefgrand couroux, quand il; ont apperceu Cestur regnard emporter ce pourquoy Ilz s'estorent mis en si piteux arroy Tant qu'il ont did a lheurg a tout par eulx Nous sommes been meschant; & malheureux Quand nous voyons que ce regnard emporte, Ce dain, pourquoy nous fommes en tel' forte Attennuez de force & de puissance Voire par nous & par nostre meschance Quand luy tout feul a ozé entreprendre Deuant nog yeulx ofter raun & prendre Le dam, qu'auions par nosire soing & cure Peu conquester pour nostre nourriture.

Le moral.

Ceste fable nous monstre bien Que plusieurs pourchassent la proye Et veillent pour gaigner le bien De quoy les aultres ont la ioye.

La xxxviii. d'u buisso & d'u pliget & d'vne chauue souris.



A Duint vn iour qu'un buy fon plain d'ef
pines
Voulut aller sus les vndes marines
Pour mener train & fai& de marchandise,

Parquoy selon son plaisir & deuise
A faid charger vne nef toute plaine
De vestementz tissus de fil de laine,
Ce que voyantz deux oy seaux desquelz l'un
Est appellé en languige commun
Chaulue Souris, & lautre est did Plinget
Sont venus faira aueca luy compte & ged
C'est assaucir de beaucoup de deniers,
Pour & assin d'estre ses personniers
Duquel argent ilz s'estoient saidz debteurs

Par l'emprunter a d'aucuns crediteurs, Or cela faid fur la mer fe font mis Eulx troys enfemble ainfi que bons amys Mais pas long temps ny furent que la fouldre D'un vent contraîrq en la mer ne vinst sourdre Par tel' facon qu'il leur conuient alors Ieder en leau tout pour fauluer le corps Que est la cause & la raison pourquoy, On voit encor le pliget a par foy-Deffus les eaux voler & s'adieder Affin de voir s'elle pourroit ieder Le sien argent pourquoy pareillement La fouris chaulug entreprend feullement Voler de nuit en n'ofant se monstrer Durant le sour de paour de rencontrer Ses crediteurs & pourquoy le buyfon Communément habit robby ou plisson Attird a foy pour cuyder & penfer Qu'ilz foyent a luy pour se recompenser. Le moral.

Par-la fable euident peult estre Qu'on tient & suit iusques a la fin La chose enquoy il est inclin, Iouxte & scelon naturel estre.





Chouette & des aultres Oyfeaulx.



Assemblez pour creer vn Roy
Et que le Paon ilz appetoient
Pour sa beauté, & noble arroy,
La Chouette dist, quant a moy
le m'oppose sur ceste affaire,
Veu le dommage & des'arroy,
Que laigle nous en pourroit faire.

Le moral.

Ceste fable nous fait recordz Deslyre roys prelatz seigneurs Comm¢ ilz sont en vertu greigneurs

44.

Et non a la beaulté du corps.

Le. xl. d'un Regnard & d'un fenglier.



N regnard allant quelquefoys,
Pourchasser sa proyd & pasture
Vn senglier veist en vn boys
Lequel aguy soit d'auanture,
Ses crocqz contrd vne boyse dure,
Ce que voyant le Regnard saire
Luy cria de loing (hau) mon frere,
Pourquoy veu qu'a ceste heurd icy
N'as aulcun besoing ou assaire
Aguises tu t'es crocqz ainsi.
L'autre luy respond tout exprez
De les aguyser ay prins soing



Au moins s'estoye hasté de prez Et me trouvoy a ce besoing Qu'il me convint iouer du groing Prest ie seroye a me dessendre, Et à tout deschirer & sendre, Car possible est que n'aurois pas, Bien le loisir pour y entendre Quand venu seroy en tel cas.

Le moral.

Par la fabl¢ il est declaré, Qu'au peril qu'on peult encourir Il fault pour bien soy secourir Auoir son cas tout preparé.

Le. xli, d'une Allouette & d'un pipeur.



Et non a la beaulté du corps.

Le. xl. d'un Regnard & d'un fenglier.



Pourchasser sa proy & pasture
Vn senglier veist en vn boys
Lequel aguy soit d'auanture,
Ses crocqu contrd vne boy se dure,
Ce que voyant le Regnard saire
Luy cria de loing (hau) mon frere,
Pourquoy veu qu'a ceste heurd icy
N'as aulcun besoing ou affaire
Aguises tu t'es crocqu ainsi.
L'autre luy respond tout exprez
De les aguyser ay prins soing

Au moins s'estoye hasté de prez Et me trouvoy a ce besoing Qu'il me convint iouer du groing Prest ie seroye a me dessendre, Et à tout deschirer & sendre, Car possible est que n'aurois pas, Bien le loisir pour y entendre Quand venu seroy en tel cas.

Le moral.

Par la fabl¢ il est declaré, Qu'au peril qu'on peult encourir Il fault pour bien soy secourir Auoir son cas tout preparé.

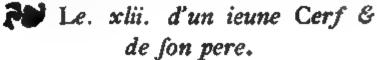
Le. xli, d'une Allouette & d'un pipeur.



Ommø vnø allouette cuydoit,
Prendrø vn grain de Blé, fut surprinse
D'un pipeur, lequel la guydoit
Parquoy voyant quellø estoit prinse
A detesté son entreprinse,
Disant, ce m'est cy mauuais sort,
Quand d'or ou d'argent n'ay faict prinse
Neantmoins en soussiriay mort.

Le moral.

Par la fable fommes apprins Que maintz ont este pour vn rien Aussi tost punis & reprins Qu'aultres pour desrober grand bien.





N ieune cerf a fon pere dist lors,
Pourquoy les chies crains tu plus q tepeste?
Veu que tu es, plus agule du corps
Plus grand aussi, & qu'en forme de creste
Deux cornes as, & porte sur ta teste.
Vray est que iay (dit le Pere) iceux biens,
Mais pour certain ie ne scay quand au reste
D'ou vient cela qu'ainst ie crains les chiens.

Le moral.

La fable nous peult aduertir Que plusieurs en vain ont enhorte Veu qu'ont nature de tel sorte Qu'impossible est la diuertir.

Le. xhii. d'un Auaricieux.



N quidam fut tant addonné au vice
De couvoitifé & d'ardanté auarice,
Qu'il vendist tout son bien & so auoir
Affin qu'il peust d'or vne masse auoir,
Laquellé adonc il voulut ensouyr
En quelque lieu, ou pour se resiouyr
Deux ou trois soys venoit iournellement,
Se contentant a la veoir seullement
Sans de son or prendre aucun austre vsage.

Or peu aprez par vn fatal prefage

Est aduenu que c'est or ensouy

Fut par vn aultre hors du lieu desouy

Et transporte, dont l'auaricieux

Cuyda de deuil s'arracher les deux yeulx,

Se deteurdant comme vn homme esperdu

D'auoir ainst son monceau d'or perdu,

Ce que voyant vn aultre luy va dire

Pourquoy es tu si marry & plain d'ire, Veu que ton or ne te servoit en terre Ne plus ne moins que feroit vne pierre, Car il n'estoit possible a ton courage, Avoir pouoir de le mettre en vsage.

Le moral.

Ceste fable nous monstre bien Que celuy qui est prins du vice De couuoitisé est en seruice Et n'est point maistre de son bien.

Le. xliii. des grues & des oysons & des veneurs.

Insi qu'oy sons auec grues peissoient

Tousenvn pré, vindrent pour les surprendre
Aulcuns veneurs, qui par ce lieu passoient,
Mais on veist tost les grues le vol prendre,
Ce que n'ont peu les oy sons entreprendre
Pour & aultant que trop gras pouoient estre
Dont leur conuint a lheure tous se rendre
Et au vouloir des veneurs eulx submettre.

Le moral.
Ceste fable declare comme

A la prinse d'aulcune ville D'eschapper le pour est habile, Mais les biens tiennent le riche home.

Le. xlv. d'un limacon & d'un aigle.

Pria fort vn aiglé en effect,
De luy enseigner la façon
Et art de voler, mais de faict
Laygle luy dist, quand a ce faict
Tu es par naturé inhabile,
De venir donc a tel effect
Iamais tu ne seras habile.
Ce neantmoins encoré insiste

Le Lymaçon pour ce comprendre, Et laigle voyant qu'il persiste Et que riens ne sert le reprendre Entre ses piedz il le va prendre, Puis quand il eust porte fort hault Le laissa cheoir dont se peust fendre Et briser tout de cestuy sault.

Le moral.
Par ceste fabl¢ on peult extraire
Que desirer il ne conuient



Effect a nature contraire
Car a plusieurs mal en aduient,
La mesme fable encor nous vient
A remonstrer, que par vsaige
Discret & prudent on deuient
Par escouter les dictz d'un sage.





Par un traid d'arc ou raillon d'arbalestre
ladis perdit une Biche loeil dextre,
Parquoy doubtant d'estre circunuenue
De ce costé, elle s'en est venue
Prez de la mer y chercher nourriture
Disant en soy ainst que coniedure,
You pourray asseuréement repaistre
Veu que la mer est de ce costé dextre

Dont i'ay la veuq entierement estainae, Pourtant ne doibz auoir aulcune crainte De ce costé qu'on me peust faire mal, Mais bien me fault (car c'est le principal) Auoir toufiours mon oeil deuers la terre, D'ont les veneurs me pourroient mener guerre, Et me surprendrø, Or comme deuisoit Et ces propos a par elle disoit Aulcuns estantz lors sur mer de nauire La sont venus a naurer d'unq vire, Elle sentant ce mortifere coup, Acommencé a dire bien a coup, Las ie pensoye estre fort seurement De ce costé mais malheureusement Naurêd on ma voire iusqu'a ce point Que ie mourray d'ou ne me guettoye point.

Le moral.

Par la fabl¢ il est entendu Qui la veult prendr¢ au sens moral Que d'un lieu souuent aduient mal D'ou nullement est pretendu.

Le. xlvii. d'une aultre biche & d'un lyon.

No aultre Bicha estant fort poursuyuse
D'aulcus veneurs cuidat sauluer sa vie
En vne foss ou terrier se vint mettre,
En estimant illec seurement estre
Mais dauanture y trouua la dedans
Vn sier lyon, qui luy monstra ses dents,
Dont de grand paour cheust lors tout esperdue,
Disant helas me vela bien perdue
Pour me cuider des veneurs deliurer
A ce lyon ie me suis peu liurer.

Le moral.

La fable au sens moral veult dire Que plusieurs cuidantz s'estranger De quelque peril ou dangier Sont tombez souuent en vn pire.

Le. xlviii. d'une aultre biche & des veneurs.



Value of the Buche encore fut

Qui tel dangier peuft encourir

Que le premier, mais luy efcheut

Quelle gaigna par bien courir,

Car quand aprez elle accourer

Veift les veneurs, el' fe faulua,

Pour fa vie & corps fecourir

En vne vigne qu'el trouva.

Ellq estant dedens ceste vigne
Secretement s'est peu cacher
Sans fairq ou monstrer aucun signe
Ou estoit son corps ou sa chair
Ce que feist veneurs relacher
Leur entreprins ainst qu'en riens
Certains ou ilz pourroient lacher,
Pour icelle prendre, leurs chiens.
Mais aprez quelle sut dedens
Ceste vigne closs & couverte,



Ellé a broufte a bonnes dentz

Les feuilles qui lauoyent counerte,

Dont aux veneurs fut descounerte,

Qui sont retournez la poursuiure

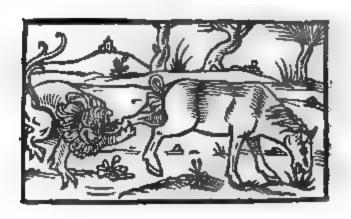
Tant qu'en la fin l'ont recounerte

Et puis luy ont fai& mort ensuyure

Le moral.

Ceste sable icy nous apprent Que pour mesdire ou mal penser Ou ses biensaicteurs offenser, Souuent a plusieurs il mesprend.

Le. xlix. d'un afne & d'un lyon.





N quidam fut tant addonné au vice
De councitifé & d'ardanté auarice,
Qu'il vendift tout son bien & so auoir
Affin qu'il peust d'or vne masse auoir,
Laquellé adonc il voulut ensouyr
En quelque lieu, ou pour se restouyr
Deux ou trois soys venoit iournellement,
Se contentant a la veoir seullement
Sans de son or prendre aucun austre vsage.

Or peu aprez par vn fatal prefage

Est aduenu que c'est or ensouy

Fut par vn aultre hors du lieu desouy

Et transporte, dont l'auaricieux

Cuyda de deuil s'arracher les deux yeulx,

Se deteurdant comme vn homme esperdu

D'auoir ainst son monceau d'or perdu,

Ce que voyant vn aultre luy va dire



Pourquoy es tu si marry & plain d'ire, Veu que ton or ne te servoit en terre Ne plus ne moins que feroit vne pierre, Car il n'estoit possible a ton courage, Avoir pouoir de le mettre en vsage.

Le moral.

Ceste fable nous monstre bien Que celuy qui est prins du vice De couvoitise est en service Et n'est point maistre de son bien.

Le. xliii. des grues & des oysons & des veneurs.

Insi qu'oy sons auec grues peissoient

Tous en vn pré, vindrent pour les surprendre
Aulcuns veneurs, qui par ce lieu passoient,
Mais on veist tost les grues le vol prendre,
Ce que n'ont peu les oy sons entreprendre
Pour & aultant que trop gras pouoient estre
Dont leur conuint a lheure tous se rendre
Et au vouloir des veneurs eulx submettre.

Le moral.
Ceste fable declare comme

A la prinse d'aulcune ville D'eschapper le pour est habile, Mais les biens tiennent le riche home.

Le. xlv. d'un limacon & d'un aigle.

N iour passé le lymaçon
Pria fort vn aiglé en effect,
De luy enseigner la façon
Et art de voler, mais de faict
Laygle luy dist, quand a ce faict
Tu es par naturé inhabile,
De venir donc a tel effect
Iamais tu ne seras habile.
Ce neantmoins encoré insiste

Ce neantmoins encord infisse

Le Lymaçon pour ce comprendre,

Et laigle voyant qu'il persiste

Et que riens ne sert le reprendre

Entre ses piedz il le va prendre,

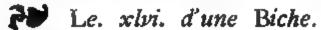
Puis quand il eust porte fort hault

Le laissa cheoir dont se peust fendre

Et briser tout de cestuy sault.

Le moral.
Par ceste fabl¢ on peult extraire
Que desirer il ne conuient

Effect a nature contraire
Car a plufieurs mal en aduient,
La mefme fabl¢ encor nous vient
A remonstrer, que par vsaige
Discret & prudent on deuient
Par escouter les dictz d'un sage.



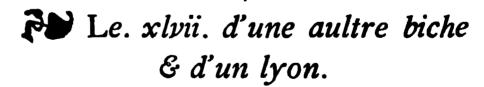


Par vn traist d'arc ou raillon d'arbalestre
ladis perdit vne Biche loeil dextre,
Parquoy doubtant d'estre circunuenue
De ce costé, elle s'en est venue
Prez de la mer y chercher nourriture
Disant en soy ainst que coniesture,
Yci pourray asseuréement repaistre
Veu que la mer est de ce costé dextre

Dont i'ay la veug entierement estainae, Pourtant ne doibz auoir aulcune crainte De ce costé qu'on me peust faire mal, Mais bien me fault (car c'est le principal) Auoir toufiours mon oeil deuers la terre, D'ont les veneurs me pourroient mener guerre, Et me surprendrø, Or comme deuisoit Et ces propos a par elle disoit Aulcuns estantz lors sur mer de nauire La sont venus a naurer d'und vire, Elle sentant ce mortifere coup, Acommencé a dire bien a coup, Las ie pensoye estre fort seurement De ce costé mais malheureusement Naurêd on ma voire iusqu'a ce point Que ie mourray d'ou ne me guettoye point.

Le moral.

Par la fabl¢ il est entendu Qui la veult prendr¢ au sens moral Que d'un lieu souuent aduient mal D'ou nullement est pretendu.



No aultre Bicho estant fort poursuyuse
D'aulcus veneurs cuidat sauluer sa vie
En vne sosso ou terrier se vint mettre,
En estimant illec seurement estre
Mais dauanture y trouua la dedans
Vn sier lyon, qui luy monstra ses dentz,
Dont de grand paour cheust lors tout esperdue,
Disant helas me vela bien perdue
Pour me cuider des veneurs deliurer
A ce lyon ie me suis peu liurer.

Le moral.

La fable au sens moral veult dire Que plusieurs cuidantz s'estranger De quelque peril ou dangier Sont tombez souuent en vn pire.

Le. xlviii. d'une aultre biche & des veneurs.



No aultre Bichq encore fut

Qui tel dangier peuft encourir

Que le premier, mais luy efcheut

Quelle gaigna par bien courir,

Car quand aprez ello accourir

Veift les veneurs, el' fe faulua,

Pour fa vid & corps fecourir

En une vigne qu'el trouva.

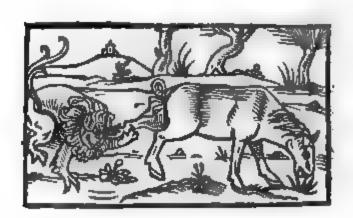
Elly estant dedens ceste vigne
Secretement s'est peu cacher
Sans saird ou monstrer aucun signe
Ou estoit son corps ou sa chair
Ce que seist veneurs relacher
Leur entreprinses, ainst qu'en riens
Certains ou ilz pourroient lacher,
Pour icelle prendre, leurs chiens.

Mais aprez quelle fut dedens Cefte vigne closs & couverte, Ellé a broufte a bonnes dentz
Les feuilles qui lauoyent couverte,
Dont aux veneurs fut descouverte,
Qui sont retournez la poursuiure
Tant qu'en la fin l'ont recouverte
Et puis luy ont faict mort ensuyure

Le moral.

Ceste fable icy nous apprent Que pour mesdire ou mal penser Ou ses bienfaicteurs offenser, Souuent a plusieurs il mesprend.

Le. xlix. d'un afne & d'un lyon.





No aultre Biche encore fut

Qui tel dangier peuft encourir

Que le premier, mais luy escheut

Quelle gaigna par bien courir,

Car quand aprez elle accourir

Veist les veneurs, el se saulua,

Pour sa vie & corps secourir

En vne vigne qu'el trouua.

Elly estant dedens ceste vigne
Secretement s'est peu cacher
Sans faird ou monstrer aucun signe
Ou estoit son corps ou sa chair
Ce que feist veneurs relacher
Leur entreprinse, ainst qu'en riens
Certains ou ilz pourroient lacher,
Pour icelle prendre, leurs chiens.
Mais avrez quelle sut dedens

Mais aprez quelle fut dedens Ceste vigne closs & couverte, Ella a broufte a bonnes dentz
Les feuilles qui lauoyent couverte,
Dont aux veneurs fut descouverte,
Qui font retournez la poursuiure
Tant qu'en la fin l'ont recouverte
Et puis luy ont faid mort ensuyure

Le moral.

Ceste fable icy nous apprent Que pour mesdire ou mal penser Ou ses bienfaicteurs offenser, Souuent a plusieurs il mesprend.

Le. xlix. d'un afne & d'un lyon.



Oyant vn afne quelque foys Qu'vn coq auoit fort eftonné Vn cruel lyon par fa voix De cela fut bien estonné Difant, se i'auois entonné Ma voix deuant luy, fans me faindre Et que mon goster eust tonné Ce lyon debueroit blen craindre. Or prenoit ceste asne pasture Aupres du coq lors de l'effroy, Pourtant dist il par auanture Cesstuy lyon craint, mais ie croy Que c'est de pour qu'il a de moy, Pour ceste cause tout expres Affin de m'ofter hors d'esmoy Le voys affaillir de bien prez. La poure beste adoncques vient A ce lyon donner l'affault Lequel sur icelle revient Puis trefaprement il affault, Tant qu'en effect du premier sault La rua ius sans long demeure Puis dessus le ventre luy sault Pour la devourer toute a l'heure. Gest asne voyant qu'il estoit En un tel, & st piteux estre Dieu sçait les regretz qu'il gettoit

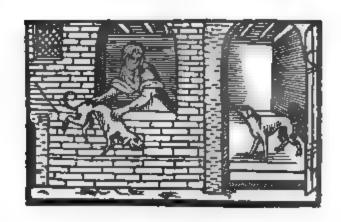


Difant en luy ie vouldrois estre
De ce iour cy encord a naistre
Quand par mon sol & faulx cuider
Ce lyon a mort me va mettre
Sans que m'en puiss en riens vuider.

Le moral.

Par ceste fable on peult scauoir Que deceu maint homme a este Pour cuyder vne chose auoir Dont n'eust once la propriete.

Le. l. d'un vendeur de poree & de son chien.



E chien d'un vendeur de porée
Comme de choux ou chicorée,
Despinars, d'oseille & surelle,
De persil & de pinprenelle
Cheust dedens vn puis quelque iour,
Pourtant son maistre sans seiour
Au puis voulut descendre alors
Affin de l'en tirer dehors.

Mais pour tout vray ce mauuais chien
Luy a rendu le mal pour bien
En le mordant iusques au sang
Cuydant toutessois & pensant
Selon son aduis, que son maistre
Venoit pour plus auant le mettre.

Or voyant ce maistré en esset Le tour que ce chien luy a faict Luy dict, ie voy par certitude Que tu es plain d'ingratitude, Quand pour t'auoir voulu bien faire Tu m'as voulu & peu messaire.

Le moral.

Ceste fable nous monstre comme Pour faire seruice & plaisir A vn ingrat & meschant homme Souuent il en rend desplaisir.



Le. li. d'une chienne & d'une truye.



Ommø une chiennø & vnø orde truye

Estoiet ensemblø, ilz prindret a mesdire

L'une de l'autrø, & a s'entre mauldire,

Si que de said oncques ne sut ouye

Querelle plus ardantø & plainne d'ire,

Car la Truyø a la chienne peust dire

Voyre iurant par Venus la deesse,

Sc ic te prens pour ton insaid mesdire

De mort sentir te seray la detresse.

La chiennø oyant ce propos se radresse

Vers la truyø en luy disant, tu iures

Venus par droid, & sans luy sairø iniures

Cuydant qu'en toy amour ellø ayt expresse,

Quand ne permect aulcunes creatures
Entrer dedens ses temples & clostures
Qui de ta chair d'immundicité plaine
Ont appeté prendre leurs nourritures
Quand se sont ceulx qu'elle a sur tous en haine.

A quoy respond la truy¢, ô villaine
Comm¢ oses tu ainsi me dissamer
Quand venus monstr¢ au contraire m'aymer
Hayant les ceulx qui veullent prendre paine
A me tuer & ma chair entamer
Pour en menger, sans en riens la blasmer,
Mais quant a toy tu es de telle sorte,
Que ne vaulx rien, telle te fault clamer
Veu qu'es puant¢ autant viue que morte.

Le moral.

Par ceste fabl¢ il est notoire Qu'un prudent orateur applicque L'iniure dequoy on le picque Souuent en son honneur & gloire.

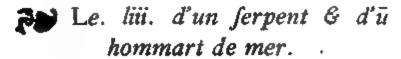
Le. lii. d'une aultre chienne & d'une truye.

Omm¢ vne aultre chienn¢ attestoit
Qu'a son aduis & coniecture
Sur toutes bestes ell¢ estoit

La plus feconde par nature
Quand a l'effed de geniture
La truye did, il peuft estre,
Mais de la veuq ont forfaidure
Tes petis chiens quand vient a naistre.

Le moral.

Ceste fabl¢ en moralité Mostre qu'on doibt approuuer faictz, Ainsi qu'ilz sont bons & parfaictz, Non point en la pluralité.



N ferpent faulx & cauteleux
Et vn simple hommart de mer
Voulurent s'allier eulx deux
Pour viurd ensemble & conformer
Leurs mœurs, par amour sans former
Mal l'un a l'autre, mais de faid
Le serpent n'a peu reformer
Oncques son naturel essed.
Quand le hommart eust apperceu
Qu'obstant qu'elque admonition
Qu'il feist au serpent, il na sceu

Luy ofter la condition

De sa maligné affection

En dormant a mort le vint mettre

Luy disant sans deception

Auecques moy il convient estre.

Le moral.

Il est monstré par ceste fable Qu'a ceulx qui faignent estre amis Et sont par naturg ennemys On leur faict souuent le semblable.

Le. liiii. d'un pasteur & d'un louveteau.





N pasteur de sens bien petit
Vn Louueteau trouua lequel
Il nourrist pour son appetit
Auec les chiens de son hostel,
Or par naturé il deuint tel
Que quand les chiens couroient aprez
Quelqu'autre loup estant mortel
Il couroit commé eulx tout exprez.

Et si d'auantur aduenoit
Que le loup du boys peust surprendre
Quelque mouton, ce loup venoit
Sa part auec iceluy prendre,
Mais si les chiens luy faisoient rendre
Et le contraignoient a lascher
Ce loup priué çoy sans attendre
Tuoyt le mouton pour la chair.

Quand le pasteur eust approuué
La maligné inclination
De ce loup qui l'auoit trouué
Le print par indignation
Et puis pour reparation
Au fourc d'un arbre la pendu
Ou tost par expiration
En effet l'esprit a rendu.

Le moral.
Cette fabuleuse lecture

Nous peult fair & rendre bien feurs Que gentz de peruerfe nature Ne fcauroiet bie chager leurs mœurs.

Le. lv. d'un loup d'un lyon & d'un regnard.



Adis admint qu'un organileux lyon
Fier & despit, dessus un million,
Malade sut, parquoy tout autre, beste
Le vint a voir & a luy faire sesse.
Pour & assin de luy congratules
Porter honneur complaire & aduler
Fors le regnard qui durant ce temps la:
Pour quelque affaire one ny sut ny alla,
Parquoy le loup l'est venu a blasmer
Vers ce lyon & a le proclamer



Digne d'amend & de punition

Sans qu'il en peust auoir remission

Comm vn subie fuperb & arrogant,

Et a lhonneur de son roy derogant,

Par telz propos que ce loup a peu dire.

Le lyon sut meu de sureur & d'ire,

Tant qu'il se print a iurer, que de sai Pugny seroit le regnard par effe .

Or ce pendant qu'ilz estoient sur ce cas Cestuy regnard fort loing d'eulx n'estoit pas Qui escoutoit vn peu caché dehors Tous les propos qu'iceulx tenoient alors Disant en luy, a faulx loup sans mentir Ie te seray se ie puis repentir De ce conseil qu'au lyon as donné Car aultrement en sera ordonné.

Sur telz propos s'en alla barbouiller En vn bourbier & voultrer et souiller, Puis est venu par vn cauteleux soing En tel estat a saluer de loing Cestuy lyon, faignant prez de son roy N'oser venir en si ord d'esarroy, Mais neantmoins c'estoit de paour & crainte Que sur son corps il n'eust aulcun¢ attainæ.

Or ainsi donc, pour & a celle sin De nous remettre en propos, cestuy sin Et cault regnard, ne voulut approcher Bien congnoissant qui luy pourroit trop cher Par ce Lyon a lheurd estre vendu,
Pourtant de loing comme bien entendu
Luy vint a dire, ô puissant & cher sire
Longtemps ya, qu'a vous veoir ie desire,
Mais n'ay voulu vers vous me transporter
Iusques a tant qu'euss a vous rapporter,
Chose qui peust en santé vous remettre,
Ce que i'ay faid mais cd a esté par mestre
Fort trauaillé, & en maint lieu transmis
Tant qu'en piteux estat ie m'en suis mis
Dont pour auoir tousiours a pied trote
Ie suis ainsi ord, sengeux & crotte
Qui est la cause, ô cher sire pourquoy
N'os approcher & venir prez de toy.

Quand ce lyon eust bien ouy le dire

De ce Regnard, il modera son ire,

Et la sureur qu'il auoit contre luy

Peu concepuoir, & lors a iceluy

A commande dire pour abreger

Ce qu'il entent qui le puissé alleger

Sa maladié & restituer sain,

A quoy respond le regnard pour certain

Bien mal me fai& (ô mon seigneur) le dire

Mais n'oseroyé en riens vous contredire

Puis qu'ainsi est qu'il vous plaist le scauoir,

C'est qu'il vous fault la peau d'un loup auoir

Et l'appliquer sur le lieu principal
Ou vous sentez la douleur & le mal,
Par ce moyen & en ceste maniere
Recepuerez au corps santé planiere,
Pas n'eust si tost ce regnard cault & sin
Sondict propos & narré mis a sin
Que ce lyon plus subdain ne vint prendre
Ce poure loup a qui peust tant mesprendre
Qui l'escorcha pour en auoir la peau
Ce qua ce loup ne sembla pas sort beau
Mais neantmoins sut a tort ou a droid
Il luy conuint passer par ce destroid.

Quand le Regnard en tel estat a veu
Ce poure loup, de pitié n'en est meu,
Ains est venu a s'en mocquer & rire
Et en secret en loreille luy dire,
O poure fol pour me vouloir blasmer
Enuers aultruy pour vn goust bien amer
Le puis sentir, mais au fort toutessoys
Riens n'a perdu entendu que te vois
Porter habit rouge comme cendal
Monstrant commé es deuenu cardinal.

Le moral.

Par la fable scauoir conuient Que pour s'appliquer & induire Blasmer aultruy ou a luy nuire Quand ne permed aulcunes creatures
Entrer dedens ses temples & clostures
Qui de ta chair d'immundicité plaine
Ont appeté prendre leurs nourritures
Quand se sont ceulx qu'elle a sur tous en haine.

A quoy respond la truy o, ô villaine
Commo oses tu ainsi me dissamer
Quand venus monstro au contraire m'aymer
Hayant les ceulx qui veullent prendre paine
A me tuer & ma chair entamer
Pour en menger, sans en riens la blasmer,
Mais quant a toy tu es de telle sorte,
Que ne vaulx rien, telle te sault clamer
Veu qu'es puant autant viue que morte.

Le moral.

Par ceste fable il est notoire Qu'un prudent orateur applicque L'iniure dequoy on le picque Souuent en son honneur & gloire.

Le. lii. d'une aultre chienne & d'une truye.

Ommo vne aultre chienno attestoit
Qu'a son aduis & coniecture
Sur toutes bestes elle estoit



La plus feconde par nature Quand a l'effect de geniture La truye dict, il peust estre, Mais de la veud ont forfaicure Tes petis chiens quand vient a naistre.

Le moral.

Ceste fable en moralité Mostre qu'on doibt approuuer faictz, Ainsi qu'ilz sont bons & parfaictz, Non point en la pluralité.

hommart de mer.

N ferpent faulx & cauteleux
Et vn fimple hommart de mer
Voulurent s'allier eulx deux

Pour viurd ensemble & conformer
Leurs mœurs, par amour sans former
Mal l'un a l'autre, mais de faid
Le serpent n'a peu resormer
Oncques son naturel essed.
Quand le hommart eust apperceu
Qu'obstant qu'elque admonition
Qu'il seist au serpent, il na sceu

Luy ofter la condition

De sa maligné affection

En dormant a mort le vint mettre

Luy disant sans deception

Auecques moy il convient estre.

Le moral.

Il est monstré par ceste fable Qu'a ceulx qui faignent estre amis Et sont par naturg ennemys On leur faict souuent le semblable.

Le. liiii. d'un pasteur & d'un louneteau.



N pasteur de sens bien petit
Vn Louueteau trouua lequel
Il nourrist pour son appetit
Auec les chiens de son hostel,
Or par naturé il deuint tel
Que quand les chiens couroient aprez
Quelqu'autre loup estant mortel
Il couroit commé eulx tout exprez.

Et si d'auantur d'aduenoit
Que le loup du boys peust surprendre
Quelque mouton, ce loup venoit
Sa part auec iceluy prendre,
Mais si les chiens luy faisoient rendre
Et le contraignoient a lascher
Ce loup priué çoy sans attendre
Tuoyt le mouton pour la chair.

Quand le pasteur eust approuué
La maligné inclination
De ce loup qui l'auoit trouué
Le print par indignation
Et puis pour reparation
Au fourc d'un arbre la pendu
Ou tost par expiration
En effet l'esprit a rendu.

Le moral.
Cette fabuleuse lecture

Nous peult fair & rendre bien feurs Que gentz de peruerse nature Ne scauroi et bie chager leurs mœurs.

Le. lv. d'un loup d'un lyon & d'un regnard.



Adis advint qu'un orguilleux lyon
Fier & despit, dessus vn million,
Malade sut, parquoy tout austre beste
Le vint a voir & a luy faire suste.
Pour & assin de luy congratules
Porter honneur complaire & aduler a
Fors le regnard qui durant ce temps la
Pour quelque affaire one ny sut ny alla,
Parquoy le loup l'est venu a blasmer
Vers ce lyon & a le proclamer

Digne d'amend & de punition

Sans qu'il en peust auoir remission

Coming un subied superb & arrogant,

Et a lhonneur de son roy derogant,

Par telz propos que ce loup a peu dire.

Le lyon sut meu de sureur & d'ire,

Tant qu'il se print a iurer, que de faid

Pugny seroit le regnard par effed.

Or ce pendant qu'ilz estoient sur ce cas Cestuy regnard fort loing d'eulx n'estoit pas Qui escoutoit vn peu caché dehors Tous les propos qu'iceulx tenoient alors Disant en luy, a faulx loup sans mentir le te feray se ie puis repentir De ce conseil qu'au ly on as donné Car aultrement en sera ordonné.

Sur telz propos s'en alla barbouiller En vn bourbier & voultrer et souiller, Puis est venu par vn cauteleux soing En tel estat a saluer de loing Cestuy lyon, faignant prez de son roy N'oser venir en si ord d'esarroy, Mais neantmoins c'estoit de paour & crainte Que sur son corps il n'eust aulcun¢ attain&e.

Or ainsi donc, pour & a celle sin De nous remettre en propos, cestuy sin Et cault regnard, ne voulut approcher Bien congnoissant qui luy pourroit trop cher Par ce Lyon a lheurd estre vendu,
Pourtant de loing comme bien entendu
Luy vint a dire, ô puissant & cher sire
Longtemps ya, qu'a vous veoir ie destre,
Mais n'ay voulu vers vous me transporter
Iusques a tant qu'euss a vous rapporter,
Chose qui peust en santé vous remettre,
Ce que i'ay faid mais cd a esté par mestre
Fort trauaillé, & en maint lieu transmis
Tant qu'en piteux estat ie m'en suis mis
Dont pour auoir tousiours a pied trote
Ie suis ainsi ord, sengeux & crotte
Qui est la cause, ô cher sire pourquoy
N'os approcher & venir prez de toy.

Quand ce ly on eust bien ouy le dire

De ce Regnard, il modera son ire,

Et la sureur qu'il auoit contre luy

Peu concepuoir, & lors a iceluy

A commande dire pour abreger

Ce qu'il entent qui le puissé alleger

Sa maladié & restituer sain,

A quoy respond le regnard pour certain

Bien mal me said (ô mon seigneur) le dire

Mais n'oseroyé en riens vous contredire

Puis qu'ainst est qu'il vous plaist le scauoir,

C'est qu'il vous fault la peau d'un loup auoir



Et l'appliquer sur le lieu principal
Ou vous sentez la douleur & le mal,
Par ce moyen & en ceste maniere
Recepuerez au corps santé planiere,
Pas n'eust si tost ce regnard cault & sin
Sondid propos & narré mis a sin
Que ce lyon plus subdain ne vint prendre
Ce poure loup a qui peust tant mesprendre
Qui l'escorcha pour en auoir la peau
Ce qua ce loup ne sembla pas fort beau
Mais neantmoins sut a tort ou a droid
Il luy conuint passer par ce destroid.

Quand le Regnard en tel estat a veu
Ce poure loup, de pitié n'en est meu,
Ains est venu a s'en mocquer & rire
Et en secret en loreille luy dire,
O poure fol pour me vouloir blasmer
Enuers aultruy pour vn goust bien amer
Le puis sentir, mais au sort toutessoys
Riens n'a perdu entendu que te vois
Porter habit rouge comme cendal
Monstrant commé es deuenu cardinal.

Le moral.

Par la fable scauoir conuient Que pour s'appliquer & induire Blasmer aultruy ou a luy nuire

A plusieurs souuent mal aduient.

Le. lvi. du mary & de sa femme.

Ne femme fut qui auoit Son mary qui de iour en iour S'en yuroit tant qu'il ne scauoit S'il estoit mort ou vif, dont pour S'en chastier luy feist ce tour, C'est que luy tout de vin passé Par elle fut mis en vn tour De ling¢ ainsi qu'vn trespassé. Cela faid, elle vous chargea Sur son col puis en vn serceuil Ou sepulchrø, elle deschargea Auquel lieu couuert d'un linceul, Commø est diæ, le laissa tout seul Dormir iusqu'a tant qu'il peust estre Deseny uré pour voir quel deuil Auroit se trouuant en tel estre. Or peu aprez elle entreprint Heurter a lhuys du monument De sondia mary, qui se print A demander alors mument Qu'elle vouloit, aquoy deument

Respond, aux trespassez i'apporte,

A menger pour leur nutriment

C'est pourquoy heurt a la porte. Quand le mary eust entendu Quel' ne parloit que du menger Eust lors voulu estre pendu Ou d'ell¢ asprement se venger, Disant ie ne veulx point menger Si chascuncoup trop plus ne boys, Aultrement ne me puis renger Et fussaige mort par cent foys. La femme oyant ceste replicque Vers fon mary conceut grand hayne Tant qua' lheure mesme replicque, Ie voys que ma finesse est vaine Et que ie ne pers que ma paine Te pensant d'un mal retirer Quand par euidence certaine Est veu du tout en empirer.

Le moral.

La fable nous enseigne comme
Ne debuons tendr¢ ou pourchasser
Vn vice par laultre chasser
Quand souuent pir¢ en deuient lhom
me.

Le. lvii. d'un riche home d'un oy son & d'un cigne.



N homme estoit voire riche a foison
Lequel voulut vn cigne & un oy son
Nourrir chez luy, soubz disserent destr
Car pretendoit nourrir pour son plaistr
Le cigne asin d'auoir la iouy sance,
De son doulx chant, pour son estouy sance
Puis d'austre part au proussit de sa table
Il engressoit loy son en son estable.
Or tost aprez que le temps sut venu

Or tost aprez que le temps sut venu
Que c'est oison sut sort gras deuenu
Cestuy riche homme a commande tuer,
Cestuy oison & le constituer
En vne broche assin d'estre rosty



Pour le menger comm¢ il l'auoit loty. Mais pour autant qu'vn cigne bien ressemble A vn oy son, & qu'en vn lieu ensemble Cigné & oy son pouoient estré, il conuient Scauoir pour vray que par mesgardo on vient Pour c'est oy son prendre le poure cigne, Lequel voyant par quelqu¢ apparent signe Qu'on le prenoit pour luy coupper la gorge, Vn chant si doulx a l'heure vous desgorge Que le riché hommé aprez l'auoir ouy En fut alors grandement resiouy, Tant qu'il a dit en pensant toutesfoys Que fust loy son qui eust si doulce voix Certes ingrat seroyd & bien meschant D'occir oyseau lequel a si doulx chant Pour le menger, plus ie ny ay d'enuie Ains ie commando a luy sauluer la vie.

Le moral.

Ceste fable monstre quel bien Et proffit de musicque sort Veu que souuentessoys par bien Chanter, on euade la mort.

Le. lviii. d'un homme & de fon more.

Vn more aussi noir que la poix,
Lequel il laua neus ou dix
Ou possible est plus de cent soys
En sauon lessiud & empoys,
Mais il ne sceut iamais tant saire
Par lauementz ny par courroys
Qu'il luy peust sa couleur dessaire.

Le moral.

Par ceste fable on doibt scauoir Qu'impossible est a creature Oster hors ce qu'il peult auoir Coustumierement par nature.

Le. lix. d'une corneille & d'une heronde.

Omme la corneillé & l'heronde

Estoient ensemblé, eurent querelle

Disant l'herondelle, i'abonde

Trop plus en beaulté corporelle

Que tu ne faist pas, a laquelle

Dist la corneille bien ientens

Que tu es assez cointé & belle,

Mais non comme moy en tout temps.

Le moral.

Par la fabl¢ on peult exprimer Que beaulté laquelle tost passe N'est pour vray tant a estimer, Qu'aultre qui dure longu¢ espace.

Le. lx. d'une chouette & d'une chaulue fouris.



Inst comment vne chouette aux champs
Iedoit de tour espouentables chantz
Elle est venue a choir entre les mains
De gens assez rudes & inhumains
Car il vous l'ont au hault d'une fenestre
Pendue en l'air, parquoy se voyant estre

Si mal traidéq & par telle rigueur
En a receu grand ennuy en son cœur
Et desplaisir, en lectant a par elle
Regretz soupirs & mainta autre querelle
En protestant quelle n'auroit lamais
Aulcun vouloir de chanter desormais
Durant le jour & quel' sen repentoit.

Or ce pendant qu'anst el' lamentoit

Est aduenu qu'ellé a trouvé moyen

De se deffairé en rompant son lien

Duquel estoit estroidement liée,

Parquoy destors quellé en sut destiée

Ne s'entremist a chanter que de nuis.

Mais ainst comme environ la mynuia Elle chantoit, lors la chaulue souris Luy vint a dire, a moy mesme soubzris De ce que plus n'oses chanter de sour. Dist la chouette en essea, c'est de paour Que ie ne soy encore vne soys prinse, Puis par aprez que de telle entreprinse Ne men repente ainst que i'ay peu saire.

La fouris chauluq adonc touchant l'affaire A respondu, donner te fault de garde Qu'en tel danger ne tombes par mesgarde Voire premier que par folles attentes Le cas t'aduienne & puis que t'en repentes.

Le moral.

Par ceste fabl¢ il est apprins Qu'on vient trop tard se repentir A l'heure qu'on peult ia sentir Estr¢ en aulcun danger surprins.

Le. lxi. d'un ieune enfant de vilage.

Deuant le feu lymaçon rôtissoit,
En leur coquillé, & a cause de leage
En quoy estoit, en luy s'esbahissoit
Du bruit & son lequel d'iceux yssoit,
Pensant qu'au seu de ioye seissent chantz,
Pourtant par deuil des piedz les meurdrissoit
Les appellant malheureux & meschantz.

Le moral.

Il est monstré par ceste fable Que chose faict ineptement Et non en temps, est iustement Reprins ainsi que non affable.

Le. lxii. d'un coq & des chan berieres.



L fut iadis une veufue laquelle
Auoit plusieurs ouurieres soubz elle,
Qu'elle esueilloit en tout temps & saison
Si tost qu'ouoit le coq de sa maison
Chanter, dequoy n'estoient gueres contentes,
Dont pour venir a leurs sins & ententes
C'est assauoir qu'il peussent reposer
Mieulx a leur aysé, & au lid plus poser,
Ont cestuy coq en essent mis a mort
Dequoy aprez se repentirent fort
Car la maistresse incertaine de l'heure
Pour & asin que chascune labeure
Leuer de nuid les saisoit des soys maintes



Trop plus matin qu'elles n'estoient contraindes Euparauant que le coq pouoit estre Encord en vid, & en naturel estre.

Pourtant on dist toutes en general
Bien congnoissons que pour lors nous prent mal
D'auoir tue le coq de la maistresse,
Dont maintenant sommes en grand detresse
Veu qu'en la nuist il n'est heurs en laquelle
Pour besonger elle ne nous appelle.

Le moral.

La fable monstre tout exprez Que par fol conseil on propose Souuent entreprendr¢ vne chose Dequoy on se repent aprez.

Le. lxiii. d'une sorciere.

Inst qu'une sorcier infame
Donnoit par ses diaz a entendre
Tant a homme comment a semme
Que ceulx a qui vouloit pretendre
Son art estargir & estendre
Les pouoit ainst que celeste
Notamment garder & defendre
De tout infortun & moleste.
Or aduint que pour son faulx art
Et science, inique & damnèe

Vint a tomber a ce hazart
Qu'a mourir el' fut condampnée
Ainsi que de malheure née
Et qui n'a peu oncques soy mesme
Garder quel nayt esté menée
Pour souffrir mort, & honté extresme.

Parquoy vn quidam la voyant
Mener pour endurer supplice
Luy dict lors en la conuoyant
le te congnois bien folle & nice
Et ton art peu estre propice
D'ainsi permettre qu'on te maine
Voyre executer par iustice
Qui n'est tant seullement qu'humaine.

Or iadis affermer soulois
Que par ton art & suffisance
Tu gardois ceulx que tu soulois
D'encourir dommagé & nuy sance,
Si de ce fairé as la puissance
Tu debuerois te deliurer
De la duré & mortelle chanse
De mort, ou l'on te va liurer.

Le moral.
La fable declar¢ en effect
Que maintes gens promettent faire
Merueilles. mais quant viend au faict



Ilz n'ont pouoir de rien parfaire.

Le. lxiiii. d'un laboureur & de fortune.



Omment vn laboureur houoyt
Vn trefor trouua d'auanture
A caufe duquel il louoyt
Moult la terré, & fa geniture,
Ayant laduis & coniedure
Que par fon moyen l'eust trouué,
Ce que fortune par droidure
Prefentement a reprouué.
Difant quand a ce cas icy
A la terre ne doibs fcauoir
Aulcun gré, car qu'il foit ainst
Se tu perdz or ou aultré auoir
Qu'autressoys tu as peu auoir



Ne men viens tu pas a reprendre Parquoy si tu as bon scauoir C'est a moy que doibs graces rendre.

Le. lxv. de deux compaignons.

Infl qu'vn iour s'estoient par compagnie A loinaz deux gallatz, aduint q lug des deux Sur le chemin trouua vne congnie De quoy a lheurd il fut tresfort ioyeulx Difant en luy, te fuis ce tour heureux D'auoir trouue cest oustil en ma voye Graces i'en rens a dieu regnant es cleulx Come a celuy qui cestuy bien m'enuoye. Quand l'autre veist qu'il ne l'acceulloit point A ce butin qu'il l'auoit peu trouuer Il luy a did, Compagnon sur ce poind Ton cœur ne puis bonnement approuver, Mais infidelly & defloyal prouver Quand toy tout feul veulx eftre anticipant Cela qu'ensemble auons peu cotrouuer Sans m'en vouloir faire participant

Or ce pendant qu'iceluy foubstenoit Y auoir droist voicy soubdain venir Le maistre a qui la hache appartenoit Dont de grand deul cuy da sol deuenir,



Celluy à qui auoit peu aduenir Auoir trouue la hache, difant lors, Ce poursuyuant nous fera conuenir Comme larrons pour nous pugnir par corps.

Quand l'autré eust bien entendu qu'en ce cas Il l'acceuilloit tout ainsi que complice Il luy a dist, certes ie ne doibs pas, Estré acceuilly auec toy au supplice Ny au danger, lequel par ta malice Pourroit venir, quand n'as voulu en rien Ainsi qu'ayant vn coeur plain d'auarice Que i'ayé eu part aulcunement au bien.

Le moral.

La fabl¢ enseigne notamment Que s'il aduient quelqu¢ infortune Aprez vn heureuse fortune A l'endurer patiamment.

Le. lxvi. de deux gregnoilles.

Adis estoient deux grenoilles, dont l'une En quelqué estang seurement habitoit, L'autre en vné eaué & royere commune Tousiours en paour & crainté inhabitoit, Pour & aultant tressouvent l'incitoit

Ceste premier a partir de la place
Ou au danger d'elle sexcitoit
Et pouoit estre en tout temps & espace,
Ce neantmoins ainsi qu'une obstinee
Ne la voulut oncecroire par cuider
Qu'en cestur lieu estoit predestinée
Pour a toursours y viure & resider,
Mais pour en bres le compte decider
Aduint qu'vn char dessus elle passes
Qui la feist lors de ses brenilles vuider
En lescochant tant qu'elle en trespassa.

Le moral.

Ceste fable icy nous atteste Que plusieurs tombent en danger Par ne vouloir en riens changer Ce qui l'ont conceu en leur teste.

Le. lxvii. des mouches a miel & de leur maistre.

N quidam vint lors robber & suprendre
Tout le miel des ruches d'un autre homme,
Tandis qu'aulx chas les exains pouoient prêdre
Leur nutriment, sur vne herbe que nomme,
Thin, en françois, or (pour abreger) comme
Celuy a qui les ruches pouoient estre



Les visitoit, ses exains tous en somme
Luy sont venus poindré a dextré & senestre,
Cestuy adonc estant en telz malaises
Se print a diré aux mouches en ce poind,
Vous estes bien meschantes & mauuaises
D'ainsi m'auoir aguillonnné & poind,
Et au larron du miel, nauez point
Faind aulcun mal, ce que vous debuiez faire
Plustost qu'a moy selon que droid enioind,
Veu que tousours songne pour vostre affaire.

Le moral.

Par la fabl¢ on peult decerner Que maintz font mal a leurs amys En les prenant pour ennemys Tout par iceulx mort discerner.

Le. lxviii. d'un oyseau dict Alcyon.

Alcyon oy seau aquaticque
Obtient par son naturel estre
Qu'aux rochiers de la mer praticque
Y faire son nid, affin d'estre
Exempt de tout danger terrestre

Comme des retz de loy seleur

De Larc aust de larbalestre

Dont pluseurs encourent malheur.

Neantmoins tout son art & cure

Ne gaigne riens, car quand aduient

Que la mer senste d'auanture

Il fault entendre qu'elle vient

Couurir son nid, dont il deuient

Triste & dolent, disant ie voys

Que peril & dangier survient

En quelconques part que ie voys.

Le moral.

La fable nous monstre en effect Qu'on ne gaigne riens a changer Aucunesfoys, veu que de faict En tous lieux il y a danger.

Le. lxix. d'un pescheur en eaue trouble.





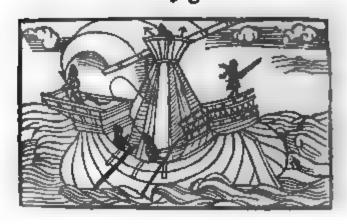
Ommo un pescheur exerçoit pescherie Au long d'ung eaug estant clerg et serie Aprez qu'il euft bien fes retz estendues Et quant l'eque de tous coffee tendues Vint a troubler icelly eau par la bastre De gros bastone, ainsi qu'on said le plastee, A quoy du tout s'est voulu employer Afin qu'il peuft le poisson effroyer En l'effroyant, le faird au plustost fuire, Et en fuyant, l'obuier pour l'induire A sen venir dedans ses retz frapper Pour a la fin iceluy attraper. Ce que voyant alors un quidam faire En fut marry, tant que de c'est affaire Il est venu le pescheur arguer Et durement a le redarguer En luy disant, pourquoy effe qu'ainst

Pour ton plaisir troubles cests eand icy,
Et que la rendz de tresciere si noyre
Qu'impossible est que personné en peust boyre
l'y suis contrainés (dist le pescheur a lheure)
Si du poisson veulx tost & sans demeure
Remplyr mes retz, car en faisant troubler
Cest eau sounent, gaing men vient a doubler.

Le moral.

La fable monstre comme au trouble D'une cité mainctz ne sont pas Endormis, mais il sont leurs cas Ainsi que pescheurs en eaue trouble.

Le. lxx. d'un Daulphin & d'un figne.





Inst comment aulcunes gens venoient
D'oultre la mer par nauigation
Et qu'auec eulx vn singq ilz amenoiet
Est aduenu que par mutation
De vet cotrairq, & rigueur de tempeste,
Mouuantz sur mer grosse inundation,
Ilz furent tous perduz fors ceste beste.

Laquellé adonc est venué a nager
Iusques a tant qu'el trouua d'auanture
Aulcun daulphin, qui la vint soullager
Pensant que sust humaine creature,
Parquoy luy meu de pitié par nature
Dessus son doz la vint charger & prendre
Pour la porter ainsi qu'vne voindure
Qui vouloit bien en terre serme rendre.

Or ce pendant que tous deux sur la mer Estoient encor, ce singe fut requis, Par le daulphin, qui luy pleust linformer De qu'elles gens il estoit, sur c'inquis Le singe dict, de sang noble & exquis le suis venu, tant qu'il n'est point memoire Que mes parentz eusent iamais acquis Sinon bon bruit honneur, renom & gloire.

Sur telz propos vindrent approcher prez De Pireus, port de mer sur lequel Ce sing e inquiz encore tout exprez A respondu, ie congnois bien vn tel Pareillement tous ceulx de son hostel,
Mais en effect ce singe mentoit comme
Cuydant couurir iouxte son naturel
Son faulx propos, soubz la couleur d'un homme.

Quand le daulphin eust bien ouy le dire
De cestuy singé, estant plain de mensonge
Fut tellement esprins de deul & ire
Que iusqu'au fondz de la mer il le plonge
En le noyant, puis luy va dire, Or songe
Que pour certain tu n'auras plus d'enuie
De controuuer desormais bourdé ou songe
Quand ainsi est que tu en perds la vie.

Le moral.

Par la fabl¢ on peult concepuoir Qu'a plusieurs on a veu mesprendre Pour cuyder aultruy decepuoir Luy donnāt faulx pour vray entēdre.

Le. lxxi. des mouches a miel.

Velque foys advint qu'un exain
De mouches, ie ne fcay pas qu'elles
Se adieda en quelque lieu plain
De miel espandu, dont elles

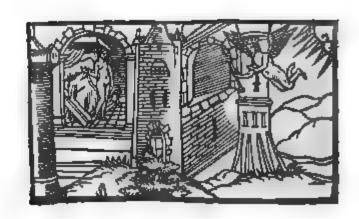


Engluerent leurs piedz & aelles
Difant quelz sen pouoient faouller
Tant qu'en effect toutes icelles
En perdirent lors a voller.
Quand elz se veirent en ce point
lecterent plainctes douloureuses,
Difant, helas sommes nous point
Bien dignes d'estre langoureuses
Pour auoir esté amoureuses
De satisfaire a nostre pance
Certes ainsi que malheureuses
D'en souffrir mort, nous portons chance.

Le moral.

De ceste fable le moral Enseigne comme gloutonnie Quelque chose que glouton nye Est souvent cause de grand mal.

Le. lxxii. de Mercure & d'un ymaginier.



Ercure meffager des Dieux
Voulut quelqué iour s'entremettre
D'enquerir commé vn glorieux
De quellé estimé il pourroit estre
Enuers ceulx de ce mondain estre,
Parquoy prenant siguré humaine
Du ciel est venu se transmettre
Iusques a ce mortel domaine.

Luy venu entra sans mander
Au logis d'un tailleur d'ymages
Auquel il voulut demander
Combien il prisoit les ouvrages
Faidz au nom de deux personnages
Qui sont Iupiter & sa semme
Parsaidz en tous leurs auantages
Fors qu'ilz n'auoient esprit ne ame.
A quoy did l'ouurier par estime



La figure de Iupiter
A vne dame d'or i'estime
Qui peult Mercure despiter
Et puis a rire l'inciter
Ce qu'il a faict, oultre & surplus,
Quand il eust ouy reciter
Qu'on prisoit Iuno tant ou plus.

En rian, vouloit inferer
Que son image & pourtraidure
Debuoit les aultres preserr
Au droid de la grand ornature
Qui pense estre a luy par nature
En ce pensant par vn pertuis
Aduisa de coup d'auanture
Son ymage derriere l'huis.

Pour autant sans dilation

Et sans faire semblant de rien

Enquist qu'elle estimation

On faisoit de luy, & combien

Son pourtraid luy cousteroit bien

Estimant que les aultres deux

N'estoit riens au regard du sien

Dont il sut aprez fort honteux.

Car le marchant luy vint a dire

Qui luy donneroit en esset

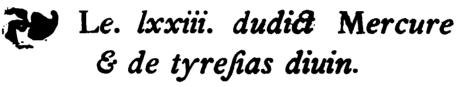
Le sien pourtraid sans se desdire

Aprez que marché seroit faid.

Des aultres deux, comme de faict Tenant de luy bien peu de compte, Ce que tresgrand deul luy a faict En luy causant au coeur grand honte.

Le moral.

La fable pour conclusion
Nous peult clerement exprimer
Que plusieurs voulantz s'estimer
Ont eu souuent confusion.



Velqu'autre iour encor ledid Mercure
Se transforma par vn destr & cure
D'entendré au vray & par experience
Si hommé estoit, qui par art & science
Sceust diviner, & le sutur predire
Ainsi comment il avoit ouy dire
D'aulcun divin, appellé par son nom
Tyresias, homme de grand renom,
Parquoy assin d'iceluy bien provuer
Le dieu Mercuré est venu a trouver,
(Aprez avoir prins humaine sigure
Commé il est did) les bœust de c'est augure



Qu'ilz a robbez & mis en lieu secret Puis est venu des champs comme a regret Iusqu'a la ville (affin qu'il ne fut pas En riens mescreu, d'auoir commis le cas; Tout le premier ce larcin annuncer A ce diuin, soy voulant denuncer Estre du furt reaulment incoupable, Ce neantmoins commq vn homme doubtable Tyresias alla iusques aux champs Auecques luy, affin que par les chantz Et par le vol des oyseaulx peust congnoistre En divinant ou ses bœufz pouoient estre, Et le larron qui les auoit emblez. Eulx deux aux champs venus & assemblez Tyrefias fans faire long feiour Mercurd inquist s'il auoit veu ce iour Aucuns oyfeaux, dont se peust recoler Ouy (dist mercurd) vn aygld ay veu voler. Et encor voy de quoy ie mesmerueille Presentement voler vne corneille Laquelle dreffd aulcunefoy's ses yeulx En regardant en hault & vers les cieulx Et puis aprez vers terré iceulx decline. Ha dist laugurd, en effect el' designe Quel veult iurer par le ciel & la terre Que si tu veux, sans plus auant t'enquerre Bien me pourras maintenant faire rendre

Mes bosufy qu'aulx chaps on a voulu furpredre

Le moral.

Par ceste fable on peult resouldre, Quequand aulcuns ont faict vn crime Cuydant sen lauer & absouldre Mais en la fin on les deprime.





N quidam fut lequel auoit deux chiens
Dont auoit l'un a chasser bien aprins,
L'autre au logis estoit sans faire riens
Comme oysis & en nul art apprins,
Ce neantmoins cestur chien (tout comprins)



Quand ce venoit au boyrd & an menger Auec celuy qui auoit le rost prins De iour en iour il se venoit renger.

Par quoy le chien qui scauoit les praticques Et l'art aussi de prendre venaison Luy dist, comment toy qui riens ne praticques Et qui te tiens oysif en la maison Ofes tu bien en tout temps & saison Venir menger, & repaistre auec moy? Il m'est aduis que ce n'est pas raison. Dont au plustost dicy retire toy.

L'autre respond tu me doibs excuser

Touchant ce cas, & non point me reprendre,

Mais a bon droid puis mon maistre accuser

Qui n'a voulu aulcun scauoir m'apprendre,

Tant qu'a moy n'est possible d'entreprendre

A luy gaigner un seul morceau de pain

Se qu'usses peu facillement comprendre

Si de ce faire il m'eust monstré le train.

Le moral.

La fable demonstre que ceuix Qui ont enfantz doibuent auoir Le blasme, si tient a iceulx Que leurs enfantz n'ont du scauoir.

Le. lxxv. d'un homme & de fa femme.



Naultre quidam fut encoire
Qui eust rne semmé assez belle,
Mais estoit si plaine de gloire
Mauuaise sieré & rebelle
Que ne pouoient durer vers elle
Les seruiteurs de son mary
Tant leur menoit guerre mortelle
Dequoy il estoit fort marry.
Or pour voir qu'elle pourroit estre
Aux seruants de son propre pere
Le mary luy voulut permettre
Dy saire quelque temps repaire,
Mais pour vray la faulse vipere

Durant ce temps a chascung heure A iceux difoit impropere Sans quel' leur fut en rienz meilleure. Quand icelle femme reuinst Du lieu ou s'estoit transportée Son mary enquerir la vinst Comme elle si estoit portée Et s'elle s'eftoit deportée D'estre aux seruiteurs odieuse Par noy sq & querelle portée Et par estre trop glorieuse. El' luy respond quand a ce poind Les bouuiers & les pastoureaulx Qui au logis n'arrestoient point, Pour aux champs garder leurs thoreaux Vaches, moutons, brebis, & veaulx Ne pouoient auec moy durer Quand ilz ramenoient leurs troupeaulx Ne moy aust d'eulx endurer. Le mary luy vint a redire Si tu ne puis viure auec ceulx Qui ne font pour iour a vray dire Auecques toy qu'und heurd ou deux Sans crier ou tencer a eulx Comme pourrois eftré en recoy Sans tenfer aux feruantz, lesqueulx Sont au long du four auec toy.

Le moral.

Il est monstré par ceste fable Qu'argument faict a maiori Ad minus, est vray & probleble Comme maius a minori.

Le. lxxvi. d'un boucq & d'un loup.



Vint a errer, tant qu'en la fin Il trouus vu loup preparé Pour le menger, mais comme fin

The state of State of

Cestuy boucq did au loup, assin

Que plus ioyeusement il meure

A me donner tu sois enclin

Vne chanson tout a cest heure.

Adonc ce loup deux ou trois soys,

Vient a vrier voyre si fort

Que les ges ouyrent sa voix

Dont vindrent auec le rensort

De leur chiens, pour rompre l'essort

Dudid loup, qui eust tant de coups

Qu'il su au lieu laissé pour mort

Et le boucq par ainsi rescoux.

Aprez que ce loup eust sentu
Bien du mal, courage a reprins
Disant, pour m'auir consentu
A faire ce qu'oncques n'apprins
Tresmal a bon droid m'en a prins
Quand de tuer i'ay la nature
Non de chanter, comme ay emprins
Dont i'en ay tresmalle aduanture.

Le moral.

La fable enseigne au sens moral Que pour delaisser son art propre Affin d'en prendre vnaultre impropre A plusieurs en est prins tresmal.

Des aultres deux, comme de faiel Tenant de luy bien peu de compte, Ce que tresgrand deui luy a faict En luy caufant au coeur grand honte.

Le moral.

La fable pour conclusion Nous peult clerement exprimer Que plusieurs voulantz s'estimer Ont eu fouuent confusion.



Le. lxxiii. dudict Mercure & de tyresias divin.

Velqu'autre iour encor ledic Mercure Se transforma par yn defir & cure D'entendre au vray & par experience Si hommd eftoit, qui par art & science Sceuft diviner, & le futur predire Amfi comment il avoit ouy dire D'auleun divin, appellé par fon nom Tyreflas, homme de grand renom, Parquoy affin d'iceluy bien prouner Le dieu Mercurd est venu a trouver, (Aprez auoir prins humaine figure Commq il est dia) les bousq de c'est augure



Qu'ilz a robbez & mis en lieu secret Puis est venu des champs commé a regret Iusqu'a la ville (affin qu'il ne fut pas En riens mescreu, d'auoir commis le cas/ Tout le premier ce larcin annuncer A ce diuin, for voulant denuncer Estre du furt reaulment incoupable, Ce neantmoins commo vn homme doubtable Tyresias alla iusques aux champs Auecques luy, affin que par les chantz Et par le vol des oyseaulx peust congnoistre En divinant ou ses bœufz pouoient estre, Et le larron qui les auoit emblez. Eulx deux aux champs venus & assemblez Tyresias sans faire long seiour Mercurd inquist s'il auoit veu ce iour Aucuns oy seaux, dont se peust recoler Ouy (dist mercurg) vn ay gld ay veu voler. Et encor voy de quoy ie mesmerueille Presentement voler vne corneille Laquelle dressed aulcunefoy's ses yeulx En regardant en hault & vers les cieulx Et puis aprez vers terré iceulx decline. Ha dist laugurd, en effect el' designe Quel veult iurer par le ciel & la terre Que si tu veux, sans plus auant t'enquerre Bien me pourras maintenant faire rendre

Mes bœufz qu'aulx châps on a voulu surpredre

Le moral.

Par ceste fable on peult resouldre, Que quand aulcuns ont faict vn crime Cuydant sen lauer & absouldre Mais en la fin on les deprime.





N quidam fut lequel avoit deux chiens

Dont avoit l'un a chaffer bien aprins,

L'autré au logis estoit sans faire riens

Comme oysif & en nul art apprins,

Ce neantmoins cestur chien (tout comprins)



Quand ce venoit au boyrd & au menger Auec celuy qui auoit le rost prins De sour en iour il se venoit renger.

Par quoy le chien qui scauoit les praticques Et l'art aussi de prendre venaison Luy dist, comment toy qui riens ne praticques Et qui te tiens oysif en la maison Oses tu bien en tout temps & saison Venir menger, & repaistre auec moy? Il m'est aduis que ce n'est pas raison, Dont au plustost dicy retire toy.

L'autre respond tu me doibs excuser

Touchant ce cas, & non point me reprendre,

Mais a bon droid puis mon maistre accuser

Qui n'a voulu auleun scauoir m'apprendre,

Tant qu'a moy n'est possible d'entreprendre

1 luy gaigner vn seul morceau de pain

Se qu'usses peu facillement comprendre

Si de ce faire il m'eust monstré le train.

Le moral.

La fable demonstre que ceuix Qui ont enfantz doibuent auoir Le blasme, si tient a iceulx Que leurs enfantz n'ont du scauoir.



Le. lxxv. d'un homme & de fa femme.



N aultre quidam fut encoire
Qui eust vne semme assez belle,
Mais estoit st plaine de gloire.
Mauuaise siere & rebelle
Que ne pouoient durer vers elle
Les seruiteurs de son mary
Tant leur menoit guerre mortelle
Dequoy il estoit fort marry.

Or pour voir qu'elle pourroit estre Aux servantz de son propre pere Le mary luy voulut permettre Dy saire quelque temps repaire, Mais pour vray la faulse vipere

Durant ce temps a chascung heure A iceux disoit impropere Sans quel' leur fut en riens meilleure. Quand icelle femme reuinst Du lieu ou s'estoit transportée Son mary enquerir la vinft Comme elle si estoit portée Et s'elle s'estoit deportée D'estre aux seruiteurs odieuse Par noy so sucrelle portée Et par estre trop glorieuse. El' luy respond quand a ce poinct Les bouniers & les paftoureaulx Qui au logis n'arrestoient point, Pour aux champs garder leurs thoreaux Vaches, moutons, brebis, & veaulx Ne pouotent auec moy durer Quand ilz ramenoient leurs troupeaulx Ne moy aush d'eulx endurer. Le mary luy vint a redire Si tu ne puis viure auec ceulx Qui ne font pour iour a vray dire Auecques toy qu'und heurd ou deux Sans crier ou tencer a eulx Comme pourrois eftrd en recoy Sans tenfer aux feruantz, lesqueulx

Sont an long du four auec toy.

Le. lxxv. d'un homme & de fa femme.



N aultre quidam fut encoire
Qui eust vne semme assez belle,
Mais estoit si plaine de gloire
Maunaise siere & rebelle
Que ne pouoient durer vers elle
Les serviteurs de son mary
Tant leur menoit guerre mortelle
Dequoy il estoit fort mary.

Or pour voir qu'elle pourroit estre Aux servantz de son propre pere Le mary luy voulut permettre Dy saire quelque temps repaire, Mais pour vray la saulse vipere



Durant ce temps a chascund heure A iceux disoit impropere Sans quel' leur fut en riens meilleure. Quand icelle femme reuinst Du lieu ou s'estoit transportée Son mary enquerir la vinst Comme elle si estoit portée Et s'elle s'estoit deportée D'estre aux seruiteurs odieuse Et par estre trop glorieuse. El' luy respond quand a ce poind Les bouuiers & les pastoureaulx Qui au logis n'arrestoient point, Pour aux champs garder leurs thoreaux Vaches, moutons, brebis, & veaulx Ne pouotent auec moy durer Quand ilx ramenoient leurs troupeaulx Ne moy aussi d'eulx endurer. Le mary luy vint a redire Si tu ne puis viure auec ceulx Qui ne sont pour iour a vray dire Auecques toy qu'und heurd ou deux Sans crier ou tencer a eulx Comme pourrois estre en recoy Sans tenfer aux feruantz, lesqueulx Sont au long du iour auec toy.

Le moral.

Il est monstré par ceste sable Qu'argument faict a maiori Ad minus, est vray & probleble Comme maius a minori.

loup.



Vint a errer, tant qu'en la fin Il trouva vu loup preparé Pour le menger, mais comme fin



Cestuy boucq did au loup, assin

Que plus ioyeusement il meure

A me donner tu sois enclin

Vne chanson tout a cest heure.

Adonc ce loup deux ou trois soys,

Vient a vrler voyre si fort

Que les ges ouyrent sa voix

Dont vindrent auec le rensort

De leur chiens, pour rompre l'essort

Dudid loup, qui eust tant de coups

Qu'il su au lieu laissé pour mort

Et le boucq par ainsi rescoux.

Aprez que ce loup eust sentu
Bien du mal, courage a reprins
Disant, pour m'auir consentu
A faire ce qu'oncques n'apprins
Tresmal a bon droist m'en a prins
Quand de tuer i'ay la nature
Non de chanter, comme ay emprins
Dont i'en ay tresmalle aduanture.

Le moral.

La fabl¢ enseign¢ au sens moral Que pour delaisser son art propre Affin d'en prendr¢ vn aultr¢ impropre A plusieurs en est prins tresmal.

Le. lxxvii. d'un hommard & d'un regnard.

Voulut sur terre s'adieder,
Mais aussi tost qu'un regnardeau
Le veist, sur luy se vint ieder
Et le print sans le reiester
En leau pour le menger, parquoy
Le hommart vint interieder
Telles complaindes a par soy.
A bon droid & iuste raison
le me doibtz hayr & blasmer
Car par ma fault & deraison
le souffre mal dur & amer,
Et tout pour mon plaisir amer
Qui estoit me voir sur terre estre
Ainsi qu'ennuye de la mer
En voulant devenir terrestre.

Le moral.

Cestuy fabuleux exemplaire
Monstre que mainctz ont desplaisir
Pour vouloir suyure leur plaisir
Et a leur desir trop complaire.



Le. lxxviii. d'un 10ueur de harpe.



N toueur fut de la harpe lequel

Estoit logé en vn lieu ou hostel

Creux par dedas en la sorme & saçon

D'un arcq voulté, dont beaucoup meilleur son

Sa harpa avoit & trop mieulx resonnoit

Quand en ce lieu en iouoit & sonnoit.

Or par cela il fut fl glorieux,
Qu'il estimoit de rouer en tous lieux
Amsi comment en la stenne maison.
A ceste cause & pour telle raison
Il entreprint un iour comme un follatre
Iouer en plain & publique theatre
Ou estorent gentz en tresgrand compaignse

Le. lxxvii. d'un hommard & d'un regnard.

Voulut sur terre s'adieder,
Mais aussi tost qu'un regnardeau
Le veist, sur luy se vint ieder
Et le print sans le reiester
En leau pour le menger, parquoy
Le hommart vint interieder
Telles complaindes a par soy.
A bon droid & iuste raison
le me doibtz hayr & blasmer
Car par ma fault & deraison
le souffre mal dur & amer,
Et tout pour mon plaisir amer
Qui estoit me voir sur terre estre
Ainsi qu'ennuye de la mer
En voulant devenir terrestre.

Le moral.

Cestuy fabuleux exemplaire Monstre que mainctz ont desplaisir Pour vouloir suyure leur plaisir Et a leur desir trop complaire.



Le. lxxviii. d'un ioueur de harpe.



N toueur fut de la harpe lequel

Estoit logé en vn lieu ou hostel

Creux par dedas en la sorme & saçon

D'un arcq voulté, dont beaucoup meilleur son

Sa harpe auoit & trop mieulx resonnoit

Quand en ce lieu en iouoit & sonnoit.

Or par cela il fut st glorieux,

Qu'il estimoit de iouer en tous lieux

Ainsi comment en la stenne maison.

A ceste cause & pour telle raison

Il entreprint vn iour comme vn follatre

louer en plain & publique theatre

Ou estoient gentz en tresgrand compaignie



Cuydant ouyr de luy quelque harmonie, Mais quand il vint a sa harpe sonner Elle peust lors assez mal resonner Parquoy il sut pour appeter honneur Chasse dehors, en son grand d'eshonneur.

Le moral.

Ceste fabl¢ icy nous demonstre Que maintz s'estiment a par eulx, Mais quand vient en publique mostre Vn chascun se mocque d'iceulx.

Le. lxxix. d'un coq & des larrons.

Vouns larrons vindrent par nuit
Secretement sans faire bruit
En vne maison desrobber
Ou ny trouverent que robber
Sinon vn coq, qu'il leur crya
Mercy & bien fort les pria
Qu'ilz se voulsissent deporter
De le rauir, & transporter
Congneu qu'a esueiller il songne
Les gens pour aller en besongne
Mais bien tout service & plaisir



Partant concluoit que grand tort
Ilz auroient de le mettré a mort.
Sur quoy les larrons peurent dire
Qu'ilz le debuoient sur tous mauldire
Et a mort le liurer & mettre
Par ce qu'ilz ne pouoient commettre
Durant la nuid aulcun larcin
Tout par luy, quand a ceste fin
Il chantoit pour faire veiller
Les gentz, & pour les esueiller.

Le moral.

Par ceste fable on peult extraire Que ce qui faict au bons seruice Aux mauuais est souuent contraire Et nuysant au faict de leur vice.

Le. lxxx. d'un corbeau & d'une corneille.

Ontro vn corbeau fut iadis envieuse
Vne corneillo, assez ambitieuse
Pour & aultant que l'on peult deuenir
Par le corbeau, certain de laduenir,
Ce qu'entendant l'enuieuse corneille
Lors proposa qu'a voix tello & pareille

El' chanteroit a celle fin de rendre

Les gens enclins a l'ouyr & entendre.

Dont sur vn arbré elle s'est adiedée

Où vne voix de corbeau a iedée,

Ainsi comment aucuns estoient passantz

Par cestuy lieu, estimantz & pensantz

Que fut vn vray & naturel corbeau

Iusques a tant que l'un d'eulx vint tout beau

A regarder, mais quand veist la corneille

Aux aultres dist que nul ne s'esmerueille

Marchons tousiours, car ce n'est que la voix

D'une corneillé, ainsi comme ie voys,

Laquelle n'a, ny pouoir ny vsage

De diviner aulcun fatal presage.

Le moral.

La fable nous peult declarer Que plusieurs souuent mocquez sont Pour follement se comparer Et pour faindre auoir ce qu'ilz n'ont.

Le. lxxxi. d'une aultre corneille & d'un chien.





No aultre corneille appetant
Faire a Minerue facrifice
Voulut inviter entretant
Aulcun chien, a estre a l'office,
Qui luy dist, tu es folle & nice
De facrisser tellement
Veu que Pallas ne t'est propice
Et quel' te hait mortellement.
C'est pourquoy respond la corneille
Maintenant m'essorce a luy plaire

Maintenant m'efforce a luy plaire
Et aussi pourquoy m'appareille
Par sacrisse a lui complaire
Asin se i'ay peu luy desplaire
Par luy auoir faid desplaistr
Qu'a present luy puisse replaire
Par luy faire honneur & plaistr.
Le moral.

Par fon moral la fable infere

Qu'aulcune foys les ennemys Viennent a estre bons amys Par s'efforsser a leur bien faire.

Le. lxxxii. d'un serpent & d'un corbeau.

Infl qu'un ferpent fur la terre 🛕 Dormoit , voyci tacitement Vn corbeau lequel vous le ferre Entre ses piedz estroidement, Mais il luy conuint promptement Et bien tost iceluy lascher Apres qu'il eust apertement Sentu estre mors en sa chair. Lors ce corbeau dict a luy mesme Maintenant le voy que ma loye Tournég est en vn deuil extresme Veu qu'ainst est que ie cuydoye Auoir trouué heureuse proye, Mais il m'euft esté trop meilleur N'auoir riens trouué en ma voye Au moins ne fusses en tel malheur. Le moral.

Par la fable entendre conuient Que par conuoytife d'auoir



Soit or, argent ou aultre auoir A plusieurs souuent mal aduient.

Le. lxxxiii. d'une chauue & des colombelles.



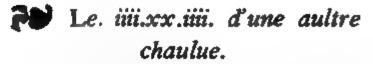
Oyant vne chauud a part for Aulcunes blanches colombelles, Eftres nourries fur le doy Tant qu'en eftoient graffes & belles, En vn colombier auec elles Vint a fe rendre & ieder lors Aprez auoir blanchy fes ælles Et aultres plumes de fon corps En ceftuy lieu pour quelque espaffe Pour colombelle fut receue lusques a tant que sa fallace

Certainement eust este sceue
Et qu'elle sut chaulus apperceue
Par vne voix qu'ells a jeéée
Dont el' sut, comme non yssue
De leur race hors desedée.

Quand el' se veist ainst bannie
Fairq aultre chose, ne sceust sors
Se rejoindre a la compagnie
Des chaulues, dont elle estoit hors
Mais elz l'ont descongnue alors
Pourtant qu'auoit blanche couleur
La chassant d'aultre part dehors
Qui luy sut au cœur grand douleur.

Le moral.

La fable monstre qu'il ne fault Laisser ce qui peult competer Car quand vient a le repeter Bien communement on y fault.



Ar vn quidā fut prins vn¢ aultre chaulue
Laquell¢ obtint de luy sa vie saulue;
Mais nonobstant de deux ou de trois six



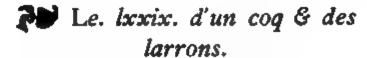
Il a lyéc & bailled a son filz Pour s'en iouer & esbattre, or combien Que cestuy filz icelle nourrist bien, Ce neantmoins voulant estre deliure De seruitude & en liberté viure Trouua façon deschapper vne foys Et de sensurre & retourner au boys Lyé¢ ainsi par les piedz en effe& (Comm¢ il est di&) ce qu'adonc luy a fai& Grand facheriq & aussi desplaisir Car au premier arbre quel' peust saisir En vne branch¢ iceulx filz vint mester Si bien qu'aprez ne les sceust desmesser, Dont fut contrain& y demourer pendue Iusques a tant qu'a la mort fut rendue, Ains que mourir elle dia toutesfoys Bien miserable & poure me congnoys Quand pour cuyder la fume¢ euiter M'en suis venud au feu precipiter.

Le moral.

La fable veult entendr¢ & dire Que plusieurs cuydantz se distraire D'un cas aulcunementz contraire Tombent tres souuent en vn pire. Cuydant ouyr de luy quelqua harmonie, Mais quand il vint a fa harpe fonner Elle peust lors assez mal resonner Parquoy il sut pour appeter honneur Chasse dehors, en son grand d'eshonneur.

Le moral.

Ceste sable icy nous demonstre Que maintz s'estiment a par eulx, Mais quand vient en publique mostre Vn chascun se mocque d'iceulx.



Vouns larrons vindrent par nuit
Secretement sans faire bruit
En vne maison desrobber
Ou ny trouverent que robber
Sinon vn coq, qu'il leur crya
Mercy & bien fort les pria
Qu'ilz se voulsissent deporter
De le ravir, & transporter
Congneu qu'a esueiller il songne
Les gens pour aller en besongne
Mais bien tout service & plaisir

Partant concluoit que grand tort
Ilz auroient de le mettré a mort.
Sur quoy les larrons peurent dire
Qu'ilz le debuoient fur tous mauldire
Et a mort le liurer & mettre
Par ce qu'ilz ne pouoient commettre
Durant la nuid aulcun larcin
Tout par luy, quand a ceste sin
Il chantoit pour faire veiller
Les gentz, & pour les esueiller.

Le moral.

Par ceste fabl¢ on peult extraire Que ce qui faict au bons seruice Aux mauuais est souuent contraire Et nuysant au faict de leur vice.

Le. lxxx. d'un corbeau & d'une corneille.

Ontro vn corbeau fut iadis envieuse
Vne corneillo, assez ambitieuse
Pour & aultant que l'on peult deuenir
Par le corbeau, certain de laduenir,
Ce qu'entendant l'enuieuse corneille
Lors proposa qu'a voix tello & pareille

El' chanteroit a celle fin de rendre

Les gens enclins a l'ouyr & entendre.

Dont sur vn arbré elle s'est adiedée

Où vne voix de corbeau a iedée,

Ainsi comment aucuns estoient passantz

Par cestur lieu, estimantz & pensantz

Que fut vn vray & naturel corbeau

Iusques a tant que l'un d'eulx vint tout beau

A regarder, mais quand veist la corneille

Aux aultres dist que nul ne s'esmerueille

Marchons tousiours, car ce n'est que la voix

D'une corneillé, ainsi comme ie voys,

Laquelle n'a, ny pouoir ny vsage

De diviner aulcun fatal presage.

Le moral.

La fable nous peult declarer Que plusieurs souuent mocquez sont Pour follement se comparer Et pour faindrg auoir ce qu'ilz n'ont.

Le. lxxxi. d'une aultre corneille & d'un chien.





Ng aultre corneillg appetant
Fairg a Minerue facrifice
Voulut inviter entretant
Aulcun chien, a estrg a l'office,
Qui luy dist, tu es folle & nice
De sacrifier tellement
Veu que Pallas ne t'est propice
Et quel te hait mortellement.
C'al nouveuse possone la conneille

C'est pourquoy respond la corneille Maintenant m'essorce a luy plaire Et aussi pourquoy m'appareille Par sacrifice a lui complaire Asin se i'ay peu luy desplaire Par luy auoir said desplaistr Qu'a present luy puisse replaire Par luy saire honneur & plaistr.

Le moral.

Par son moral la fable infere

Qu'aulcune foys les ennemys Viennent a estre bons amys Par s'efforsser a leur bien faire.

Le. lxxxii. d'un serpent & d'un corbeau.

Infi qu'un serpent sur la terre A Dormoit, voyci tacitement Vn corbeau lequel vous le ferre Entre ses piedz estroidement, Mais il luy conuint promptement Et bien tost iceluy lascher Apres qu'il eust apertement Sentu estre mors en sa chair, Lors ce corbeau dict a luy mesme Maintenant le voy que ma loye Tournég est en vn deuil extresme Veu qu'ainst est que le cuydoye Auoir trouué heureuse proye, Mais il m'eust esté trop meilleur N'auoir riens trouué en ma voye Au moins ne fusses en tel malheur. Le moral.

Par la fable entendre conuient Que par conuoytife d'auoir



Soit or, argent ou aultre auoir A plusieurs souuent mal aduient.



Le. lxxxiii. d'une chauue & des colombelles.



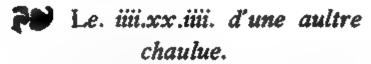
Oyant was chauud a part for Aulcunes blanches colombelles, Estres nourries sur le doy Tant qu'en estoient grasses & belles, En vn colombier auec elles Vint a se rendrø & ieder lors Aprez auoir blanchy fes ælles Et aultres plumes de son corps. En cestuy lieu pour quelque espasse Pour colombelle fut receue Iusques a tant que sa fallace

Certainement euft este sceue
Et qu'elle sut chaulug apperceue
Par vne voix qu'ellg a jectée
Dont el' sut, comme non yssue
De leur race hors deiectée.

Quand el' fe veist ainst bannie
Fairq aultre chose, ne sceust fors
Se rejoindre a la compagnie
Des chaulues, dont elle estoit hors
Mais elz l'ont descongnue alors
Pourtant qu'auoit blanche couleur
La chassant d'aultre part dehors
Qui luy sut au cœur grand douleur.

Le moral.

La fable monstre qu'il ne fault Laisser ce qui peult competer Car quand vient a le repeter Bien communement on y fault.

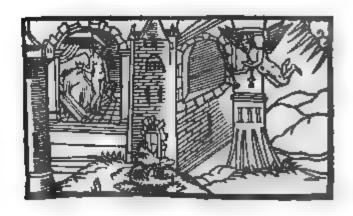


Par un quida fut prinsq und aultre chaulne Laquelle obtint de luy sa vie saulue; Mais nonobstant de deux ou de trois silz Il a lyéç & bailled a son filz Pour s'en iouer & esbattre, or combien Que cestuy filz icelle nourrist bien, Ce neantmoins voulant estre deliure De seruitude & en liberté viure Trouua façon deschapper vne foys Et de senfuyre & retourner au boys Lyé¢ ainsi par les piedz en effect (Comm¢ il est di&) ce qu'adonc luy a fai& Grand facheriq & aussi desplaisir Car au premier arbre quel' peust saisir En vne branchø iceulx filz vint mester Si bien qu'aprez ne les sceust desmesser, Dont fut contrain& y demourer pendue Iusques a tant qu'a la mort fut rendue, Ains que mourir elle dia toutesfoys Bien miserable & poure me congnoys Quand pour cuyder la fumed euiter M'en suis venud au feu precipiter.

Le moral.

La fable veult entendr¢ & dire Que plusieurs cuydantz se distraire D'un cas aulcunementz contraire Tombent tres souuent en vn pire.

Le. lxxxv. de lupiter & de Mercure.



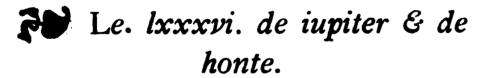
Vpiter euft iadis en cure
De commander au dieu Mercure
Faird & composer de sa main
Aulcun medicament certain
C'est assauoir, de menterie,
De mensonge, & de tromperie
Pour departir egallement
A tous ceulx generallemennt
Aux queulx nature communique
Le scauoir de l'art mecanicque
Pour a bien mentyr les apprendre
Ce que peust Mercure entreprendre
Faire ainst, qu'en ioin luy estoit



Excepte qu'encord il restoit
Au mortier grande portion
De ceste composition
Et medicament deuant did
Pour aultant le rest espandid
Sur le dernier abundamment
Estant cousturier notamment
Ainsi il escheust par hazart
Qu'il en eust la greignure part

Le moral.

Par la fabl¢ on peult bien sentir Que pour vray sur tous artisantz Cousturiers, touchant bien mentir Sont trouuez les plus suffisantz.



Prez qu'humains eurent esté formez Par Iupiter, & que de bien & mal Suffisamment ont esté informez, Donné leur sut arbitre liberal, Parquoy deslors ont eu en general En leur pouoir toute qualité mise Excepte honté, ayant corps virginal Laquelle fut par ombliance obmise.

Quand Iuppiter veist honte en telle sorte
Seulle ombliée, il luy voulut permettre
D'aller au monde auec toute cohorte
Et auec gentz de tous estatz se mettre
Fors auec ceulx qui veulent s'entremettre,
D'aller aux lieux ou Cupido infame
Publicquement est congnu se transmettre
Pour eshonter aultant homme que femme

Le moral.

Cest fable nous faict certains
Que gentz par fol amour domptez
Ainsi que paillards ou putains
Communement sont eshontez.

de Le. iiii.xx.vii. de iuppiter & du lymaçon.

N iour passé voulut encoire
Iuppiter mesme preparer
Vn bancquet digne de memoire,
Pour autant il feist declarer
A toute best y comparer
Sans qu'aulcung eust a contredire
Par vouloir se desemparer



Sur peine d'encourir son ire.

Ce neantmoins le lymaçon
Luy seul entre tout aultre beste
Ne sceust onc trouver la façon
Par sa paresse manifeste
D'assez tost venir a la feste
Ce qui peust prez que iuppiter
Mouvoir a luy briser la teste
Par contre luy se despiter.

Quand le lymaçon veist ainsi
Iuppiter vers luy forcené
Eust voulu estré alors transi
Ou n'auoir esté oncques né
Priant qu'il luy fut pardonné
Veu que cheulx luy viuré aimoit mieulx
Sobrement, que d'estré adonné
Faire grand cheré en aultres lieux.

De ce mot Iuppiter peust-estre
Tant iré que toute la race
Des limaçons voulut submettre
A porter en tout lieu & place
Leur maison, en signé essicace
De la faulte par eulx commise
Pleine de grande contumace
Et de paresse trop remise.

The state of the s

Le moral.

Par ceste fable il est certain Que plusieurs desirent plustost Ne menger cheulx eulx que du pain Que cheulx aultruy pastez ou rost.

Le. lxxxviii. d'un loup & d'un Agneau.



Noup attaind des chiens jusques au sang lesoit par terré estendu comme un veau Non pas sort loing d'un viuier ou estang Auprez duquel paissoit un gras agneau A qui ce loup demanda un peu d'eau De c'est estang, saignant qu'il se mouroit Si de c'est eau puisée en un vaisseau Presentement il ne le secouroit.



Or toutes foys cest agneau ne sut poind Si tres hastif de ce faire qu'aincoys A cestuy loup il ne dict sur ce poinct, Auprez de toy nulles chairs i'appercoys, Que pourras tu donc menger si tu boys Il t'est meilleur puis que n'as que menger Ne boyre point, car ainsi que ie croys Cela pourroit le tien corps ledenger. A quoy respond ce faulx & traiste loup Si tu me veulx bailler l'eau que demande Ne doubte point que bien tost & acoup Ne sove fourny de chair & de viande: Quand l'agneau veist la cautelle si grande Du loup, il dia le cas bien entendu Point ne meltray en effect ta demande Car par ainsi me seroit cher vendu.

Le moral.

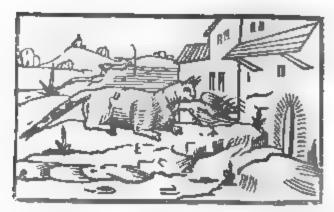
Ceste fable nous admoneste A prendre garde que soubz l'ombre Et couleur de prier¢ honneste N'encourons dommag¢ ou encombre.

Le. lxxxix. des lieures & des Regnardz.

Le morai.

Par ceste fable est monstré comme Pour changer d'estat il est seur Qu'en riens ne mue vn mauuais homme Les affections de son cœur

Le. xci. d'une chauue fouris & d'une bellette.



Vine fouris chauuq il escheut
Qu'en volant sur la terre cheut,
Parquoy sut soubdain attrapée
D'une belletté: elle happée
Luv pria & requist bien sort
Quel ne voulsts le mettré a mort,
Mais la bellette quand & quand

Dist que si fersit pour aultant Qu'a tous oiseaulx est ennemye El' luy respond ie ne suis mye Vn oy seau, mais bien souris chauue. Par ce mot la viç obtint faulve Mais il luy aduint de rechef Quel' rencheust en vn tel meschef Dont a la bellette cria Encor mercy, & la pria De la laisser aller: sur quox Respond la bellette, de toy, Ie n'auray mercy ne pitié Veu la grand¢ inimitié Que tu as contre les fouris. Certes dict la chauue fouris, Oyseau non souris ie me porte Par ainsi & en telle sorte, Eschapped est, c'est assauoir Par deux foys pour la rusq auoir De se donner autre congnoistre Quel' n'estoit, & de mescongnoistre Son gerre, & non ainsi que faire Luy estoit requis en l'affaire.

Le moral. Ceste fable peult inuiter Que la ou depent interest

Le. lxxxv. de lupiter & de Mercure.

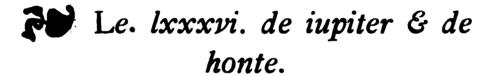


De commander au dieu Mercure
Faire & composer de sa main
Aulcun medicament certain
C'est assauoir, de menterie,
De mensonge, & de tromperie
Pour departir egallement
A tous ceulx generallemennt
Aux queulx nature communique
Le scauoir de l'art mecanicque
Pour a bien mentyr les apprendre
Ce que peust Mercure entreprendre
Faire ainst, qu'en ioine luy estoit

Excepte qu'encord il restoit
Au mortier grande portion
De ceste composition
Et medicament deuant did
Pour aultant le rest espandid
Sur le dernier abundamment
Estant cousturier notamment
Ainsi il escheust par hazart
Qu'il en eust la greignure part

Le moral.

Par la fabl¢ on peult bien sentir Que pour vray sur tous artisantz Cousturiers, touchant bien mentir Sont trouuez les plus suffisantz.



Prez qu'humains eurent esté formez
Par Iupiter, & que de bien & mal
Suffisamment ont esté informez,
Donné leur fut arbitre liberal,
Parquoy destors ont eu en general
En leur pouoir toute qualité mise
Excepte honté, ayant corps virginal

Laquelle fut par ombliance obmise.

Quand Iuppiter veist honte en telle sorte
Seulle ombliée, il luy voulut permettre
D'aller au monde auec toute cohorte
Et auec gentz de tous estatz se mettre
Fors auec ceulx qui veulent s'entremettre,
D'aller aux lieux ou Cupido infame
Publicquement est congnu se transmettre
Pour eshonter aultant homme que femme

Le moral.

Cest fable nous faict certains
Que gentz par fol amour domptez
Ainsi que paillards ou putains
Communement sont eshontez.

Le. iiii.xx.vii. de iuppiter & du lymaçon.

N iour passé voulut encoire
Iuppiter mesme preparer
Vn bancquet digne de memoire,
Pour autant il feist declarer
A toute besté y comparer
Sans qu'aulcuné eust a contredire
Par vouloir se desemparer

Sur peine d'encourir fon ire. Ce neantmoins le lymaçon Luy seul entre toute aultre beste Ne sceust onc trouver la saçon Par sa paresse manifeste D'affez tost venir a la feste Ce qui peust prez que iuppiter Mounoir a luy brifer la teste Par contre luy se despiter. Quand le lymaçon veist ainsi Iuppiter vers luy forcené Eust voulu estre alors transl Ou n'auoir esté oncques né Priant qu'il luy fut pardonné Veu que cheulx luy viurg aimoit mieulx Sobrement, que d'estre adonné Faire grand cherd en aultres lieux. De ce mot Iuppiter peu/l-e/tre Tant iré que toute la race Des limaçons voulut fubmettre A porter en tout lieu & place Leur maison, en signe esficace De la faulte par eulx commise Pleine de grande contumace Et de paresse trop remise.

Le moral.



Par ceste sable il est certain Que plusieurs desirent plustost Ne menger cheulx eulx que du pain Que cheulx aultruy pastez ou rost.

Le. lxxxviii. d'un loup & d'un Agneau.



Noup attaind des chiens jusques au sang lesort par terré estendu comme un veau Non pas fort loing d'un viuier ou estang Auprez duquel paissoit un gras agneau A qui ce loup demanda un peu d'eau De c'est estang, saignant qu'il se mouroit Si de c'est eau puisée en un vaisseau Presentement il ne le secouroit.



Or toutes foys cest agreed ne sut poind Si tres hastif de ce faire qu'aincoys A cestuy loup il ne dict sur ce poinct, Auprez de toy nulles chairs i'appercoys, Que pourras tu donc menger si tu boys Il t'est meilleur puis que n'as que menger Ne boyre point, car ainsi que ie croys Cela pourroit le tien corps ledenger. A quoy respond ce faulx & traiste loup Si tu me veulx bailler l'eau que demande Ne doubte point que bien tost & acoup Ne sove fourny de chair & de viande: Quand l'agneau veist la cautelle si grande Du loup, il dict le cas bien entendu Point ne mettray en effect ta demande Car par ainsi me seroit cher vendu.

Le moral.

Ceste fable nous admoneste A prendre garde que soubz l'ombre Et couleur de prier¢ honneste N'encourons dommag¢ ou encombre.

Le. lxxxix. des lieures & des Regnardz.



Es lieures furent quelque iour Contre les aigles mouuants guerre Parquoy voulurent par amour Les regnazds prier & requerre A les secourir & conquerre Contre leurs ennemys vidoire Et affin qu'ilz peuffent acquerre De ce conflict l'honneur & gloire, Les regnardz sur ce respendirent Qu'ilz ne leur ayderoient en rien Dont neclement les escondirent Leur difant nous congnoissons bien Quelz font les aigles & combien Estes tousiours timides bestes, Parquoy pour nostre honneur & bien Mettons a néant vos requestes.

Le moral.

Par ceste fable il fault entendre Qu'il vault trop mieulx se tenir coy Que de batailler & contendre Contre gentz plus puissantz que soy.

Le. iiii.xx.x. d'un laboureur mue en vn fourmy.

D'amasser blez, orges & autres grains
Qu'il des roboit de iour en iour les ceulx
De ses voisins, familiers & prochains,
Tant qu'en estoient iousiours ses greniers plains,
Dont Iuppiter, des larcins informé,
Qu'il commettoit en ses terrestres plains
En vn sourmy ce rustique a sormé.
Or nonobstant la transmutation
Faide de luy en si petite beste,
Il n'a changé ou faid mutation
De ce vouloir qu'il auoit en la teste,
Ains qui plus est sans sin encor conqueste
Grains, & espiez qui trouve sur la terre,

Puis par aprez ainfi qui les acqueste

Pour son vser, songneusement les serre.

Le moral.

Par ceste fable est monstré comme Pour changer d'estat il est seur Qu'en riens ne mug vn mauuais homme Les affections de son cœur

Le. xci. d'une chauue fouris & d'une bellette.



Vne fouris chauug il escheut
Qu'en volant sur la terre cheut,
Parquoy sut soubdain attrapée
D'une beliette: elle happée
Luv pria & requist bien sort
Quel ne voulsist le mettre a mort,
Mais la beliette quand & quand

Dist que si fersit pour aultant Qu'a tous oifeaulx est ennemye El' luy respond ie ne suis mye Vn oy feau, mais bien fouris chauue. Par ce mot la viç obtint faulve Mais il luy aduint de rechef Quel' rencheust en vn tel mesches Dont a la bellette cria Encor mercy, & la pria De la laisser aller: sur quoy Respond la bellette, de toy, le n'auray mercy ne pitié Veu la grande inimitié Que tu as contre les souris. Certes dict la chauue fouris, Oyseau non souris ie me porte Par ainsi & en telle sorte, Eschapped est, c'est assauoir Par deux foys pour la rusq auoir De se donner autre congnoistre Quel' n'estoit, & de mescongnoistre Son gerre, & non ainsi que faire Luy estoit requis en l'affaire.

Le moral. Ceste fable peult inuiter Que la ou depent interest D'aulcun danger pour l'euiter On se peult dir¢ aultre qu'on n'est.

Le. iiii.xx.xii. de sermentz de vigne & des viateurs.

Aulcuns sermentz de vigne en vn mouceau Peurent adonc iuger & estimer Quelques passantz sur la riue de leau Iceulx sermentz estre nef ou vaisseau Fort grand, parquoy eulx destrantz entendre Et veoir aussi que cestoit de nouveau Se sont au bord arrestez pour l'attendre.

Or dautant plus que tenant du vent l'erre Iceulx sermentz venir a bord tendoient Et que plus prez ilz approchoient de terre Estoient deceuz, ceulx qui les attendoient, Car veoir vn grand nauire pretendoient Venir a bord, mais tousiours plus petit Il leur sembloit estre qu'ilz n'entendoient En approchant d'eulx petit a petit.

Par ainsi donc ce mouceau vaugua tant Sur mer, qu'en sin abord est descendu Ou sut congnu que c'estoit pour aultant Ceulx qui l'auoient tout exprez attendu, Quand ilş ont veu & au vray entendu Ce que c'estoit furent tous vne pause Renduz consuz, pour auoir pretendu Pour veoir vn rien, estre quelque grand chose.

Le moral.

Par la fable il peult estre sceu Que bien souuent entre apparence Et verité, gist difference Laquelle a maint homme deceu.

Le. iiii.xx.xiii. d'un afne fauuage & d'un domesticque.



Velque sour vn afne fauuage
Voyant vn aultre afne a reçoy,
Gras & nourry a lauantage

Commença a dird a part soy
C'est asnd est de trop plus que moy
Heureux en ce mondd en esset
Car se suis nourry assez poy
Et cestur est gros & ressaid.
Mais aduint que l'asnd ainst gras
Fut aprez ilé d'un chenestre
Et battu a grands tours de bras

Fut aprez lié d'un chenestre

Et battu a grands tours de bras

Puis chargé a dextro & senestre,

Ce que voyant l'asne siluestre

Dist pour certain, que plus heureux

Il ne le tient, ains le pensé estre

De trop plus que luy malheureux.

Le moral.

La fable monftre que plufieurs Pour en partig auoir leurs ayfes Endurent fouuent grandz malaifes Aussi maintz ennuis & malheurs.

Le. xciiii. des Afnes de Iupiter.



Es afnes transmirent iadis
Vers iupiter aulcuns legaultz
Iusque au nombre de neus ou dix
Pour le prier qu'a leurs durs maulx
Peines, miseres, & trauaulx,
Il luy pleust quelque sin donner
Et que seullement les cheuaulx
A cela voulsist ordonner.

Sur quoy iupiter a peu dire
Qu'il leur accordoit leur demande
Sans en riens iceulx escondire,
Mais au moyen qui leur commande
Créer vne marq aussi grande
Que Meusq ou Sainne se me semble
De la mer D'yrlando, ou zelande
Par vriner toutes ensemble.

Ce qu'ilz ont entreprins de faire

En estimant certainement,
Pouoir bien sournir a l'affaire,
Qui est pourquoy communément
Ou les voit encor plainement
Tous ensemble vriner, affin
Qu'en creant sleuue sainnement
Puissent leurs trauaulx mettre a sin

Le moral.

La fable veult l'homm¢ aduertir Que combien qu'il soit obstiné Il ne peult l'estat diuertir En quoy il est predestiné.

Le. iiii.xx.xv. d'un asne vestu de la peau d'un lyon.

Nasne vestu de la peau
D'un lyon, faisoit crainté auoir
A mainté aultre beste & trouppeau
Tant il sembloit cruel a veoir,
Mais il fault entendré & scauoir
Qu'un regnard luy dist, tes essroys
Me feroient paour, sans concepuoir
Que n'es qu'un asné a ouyr ta voix.

Le moral.



Par la fable il est maniseste Que souuent vn asne & indocte Porte l'habit d'un homme docte Mais son parler le maniseste.

Le. iiii.xx.xvi. d'un aultre afne & des grenoilles.

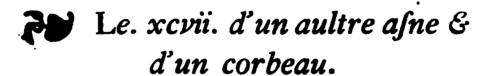


Vne aultre afne peuft escheoir
Qu'en passant un lieu maresqueux
Vint a chopper, & puis a cheoir
Le saiz sur luy dedens un creux,
Ou il sut bien une heure ou deux
Se complaignant tout a part luy
De se voir estre ainsi hideux
Et en tel detresse & ennuy,

Mais quand les grenoilles du lieu Leurent bien entendu complaindre Il luy ont dict s'ainsi mait dieu Bien auroyes cause de te plaindre S'ainsi estoit que par contraindre Fusses icy aultant de iours Qu'auons esté sans en restraindre Vn seul pour te donner secours.

Le moral.

La fable monstre que nature Faict en diuers elementz estre Et viurg aussi la creature A qui el' donne diuers estre.



Insi coment und aultre asne chapestre
Ayant le doz escorché pouoit paistre
Vn gros corbeau vint s'adieder sus elle
Qui par becquer sa playe renouvelle,
Dot de douleur se print l'asne a mouvoir
Et plusieurs soys a sa queue esmouvoir
Cuydant chasser ce corbeau qui estoit
Dessus son doz qui fort le molestoit.

Le maistré adonc son asne voyant faire Maintz saulx d'engain, soubryoit de lassaire Prenant plaisir voir son asné a merueilles Mouuoir son doz, sa queué & ses aureilles.

Or ce pendant vint vn loup a passer Qui d'assez loing en cuy da trespasser De deul, voyant cestuy maistre ainsi rire, De ce corbeau, qui son asne martyre Sans le chaffer, ny en la, ny en ça Dont a luy mesmé a dire commença, Sommes nous pas bien de malheure nez. Plus qu'autre bestq & tresinfortunez Entre nous loups, quand deslors seullement, Qu'on nous peult voir, on vient cruellement A nous poursuiurd & a nous inuader Pour nous occir ou nous fair q euader, Ce qu'on ne fai& point a nullé aultre beste Ainsi qu'a nous veu qu'il est maniseste, C'est assauoir que ce glouton corbeau Que ie voy la, enleue chair & peau A ce pour dasnd, & toutesfoys son maistre Non seullement est cognu luy permettre Ains qui plus est, il ne s'en fai& que rire De la douleur que ce pour d'asne tire.

Le moral.

Ceste sable demonstre comme Pour & affin de s'en garder On peult cognoistre un mauuais hoe Par seullement le regarder.

Le. iiii.xx.xviii. d'un aultre Afne & d'un Regnard.



Duint q'un aultre afne ou afnesse
Auec vn regnard cauteleux
Suyuant quelque foy ou promesse
Laquelle ilz auoient faide entre eulx,
En chemin, se misrent tous deux
Pour conquester aulcune proye,
Mais d'un lyon fort oultrageux
Rencontrez surent en la voye,

Quand le Regnard veist le danger Et peril, enquoy pouoit estre Et qu'il n'eust sceu s'en estranger Ny aussi en surtte se mettre, Au lyon se voulut submettre De presentement le saisir De l'asne s'il luy veult promettre, Ne fair a son corps desplaisir. Ce que luy fut lors accordé Parquoy vint a son entreprinse Fairq, ainst qu'auoit recordé, Quand le lyon veist l'asne prinse Et en vn fort fille surprinse Tant quel' n'eust sceu luy eschapper, Il vous vient premier faire prinse De ce regnard par le happer.

Le moral.

Par la fabl¢ on peult concepuoir Qu'a plusieurs souuent est mal prins Et tout pour auoir entreprins A leurs compaignons decepuoir

Le. iiii.xx.xix. d'une poulle couuant les oeufz d'un serpent.

Adis vne poulle trouna
D'un ferpent les oeufz fraidiz ponnuz
Lesqueulx songneusement couna
Voyre ainsi qu'a elle incongneuz
Mais d'une heronde estoient congneuz
Laquelle a la poulle peust dire
Tu counes œufz que n'as ponnuz
Dont lheure en pourras bien mauldire.

Le moral.

Ceste fable nous monstre bien Qu'on donne souuent nourriture A gentz de si faulce nature Qu'ilz rendent le mal pour le bien.





Vand premierement le chameau
Fut veu des gens il fault entendre
Qu'il sembloit d'aspect si nouueau
Qn'ilz ne leussent osé attendre,
Ny a le regarder pretendre,
Ains deuant luy a chascun coup
La fuitté & coursé estoient veu prendre
Comme brebis deuant le loup.

Toutesfoys quelque temps aprez Voyant qu'estoit vn peu traisable Non seullement sont venus prez De luy, mais l'ont mis en lestable Et puis en sin sans cas doubtable Pour le gouverner & conduyre Sans que plus sut espouentable L'ont baillé aux enfantz a duire.

Le moral.

Par la fabl¢ appert mainte chose Sembler au premier difficille Tant que d'ell¢ approcher on n'ose Combien quel' soit doulc¢ & facille.

Le. ci. d'un serpent & de lupiter.

Adis vne poulle trouua
D'un serpent les oeufz fraidz ponnuz
Lesqueulx songneusement couua
Voyre ainst qu'a elle incongneuz
Mais d'une heronde estoient congneuz
Laquelle a la poulle peust dire
Tu couues œufz que n'as ponnuz
Dont lheure en pourras bien mauldire.

Le moral.

Ceste sable nous monstre bien Qu'on donne souvent nourriture A gentz de si saulce nature Qu'ilz rendent le mal pour le bien.







Vand premierement le chameau
Fut veu des gens il fault entendre
Qu'il sembloit d'aspect si nouueau
Qn'ilz ne leussent osé attendre,
Ny a le regarder pretendre,
Ains deuant luy a chascun coup
La fuitté & coursé estoient veu prendre
Comme brebis deuant le loup.

Toutesfoys quelque temps aprez Voyant qu'estoit vn peu traistable Non seullement sont venus prez De luy, mais l'ont mis en lestable Et puis en sin sans cas doubtable Pour le gouverner & conduyre Sans que plus sut espouentable L'ont baillé aux enfantz a duire.

Le moral.

Par la fabl¢ appert mainte chose Sembler au premier difficille Tant que d'ell¢ approcher on n'ose Combien quel' soit doulc¢ & facille.

Le. ci. d'un serpent & de lupiter.



E ferpent voyant qu'il estoit
Des hommes poursuyuy a mort,
Et que chascum le detestoit
Est venu a s'en plaindre fort
A suppiter, qui pour consort
Luy a dist, par ce que n'as point
Resisté au premier essort
Chascun te court sus en ce poins.

Le moral.

La fable monstre sainnement Que pour sairg aultruy desister Oucraindrg, on luy doibt plainnemet Des le premier coup resister.

Le. c.ii. d'une columbe.

De la soif esprinse, parquoy
Ellé voyant d'une fenestre
En l'encontre d'une paroy
Vn vaisseau paine, lors a part soy
Cuyda que leau au vaisseau paine
D'assez bonné art & propré arroy
Fut naturellé, & non point faine,
Pour aultant contre la paineure
Par grand roydeur s'est adiedee
Mais pour vray là trouua si dure
Qu'aprez mainte plume iedée
Hors de son corps, sut reiedée,
Du heurt sur terré, ou el' sut prinse,
Dont a mainte larme iedée
Detestant sa sollé entreprinse.

Le moral.

La fabl¢ au moral nous expose Que souuentessoys il mesprent A celluy lequel entreprent A lestourdy fair¢ vne chose.

Le. c.iii. d'une aultre colombe & d'une corneille.

No aultre colombe prenant A vn colombier nourriture, Quelque iour estoit soubstenant Que tout q aultr q oy seau par nature Quand a l'effect de geniture Preferoit, par lequel soubstient Iouxto & selon sa coniecture La plus heureuse se maintient. Mais vne corneille au contraire Dist lors a la coulombe, cesse D'une chose qui t'est contraire De t'en glorifier sans cesse, Veu que tant plus ennuy t'oppresse Aussi en toy malheur abunde Qu'on te voit par chaleur expresse En genitur estre seconde.

Le moral.

La fable donne certitude Que plusieurs se pensent heureux Combiē qu'ilz soient tresmalheureux D'auoir enfantz en seruitude.

Le. ciii. d'un riche homme & de ses filles.



Nhomme fut moult riche ayant deux filles
Belles de corps & austi tresgentilles,
Desquelles l'une est venue a mourir.
Or austi tost quel peust mort encourir
Il a commis lors aulcun personnages,
Pour la plourer, en leurs ordonnant gaiges.
Ce qu'ilz ont said iedant larmes & pleurs
Ainst comment bien marys en leurs cœurs,
Ce que voyant l'autre sille a peu dire
On ne pourroit maintenant contredire
Que vous parentz & amys ne soyons
Bien malheureux, & ingratz quand voyons
Ces gens icy a qui le cas ne touche
De larmoyer, toutessoys de leur bouche
Iedent souspirs & larmes de leurs yeulx,
Et nous parentz qui debuerions trop mieulx

Ceste sable demonstre comme Pour & affin de s'en garder On peult cognoistre un mauuais hoe Par seullement le regarder.

Le. iiii.xx.xviii. d'un aultre Afne & d'un Regnard.



Duint q'un aultre afne ou afnesse

Auec vn regnard cauteleux
Suyuant quelque soy ou promesse
Laquelle ilz auoient saide entre eulx,
En chemin, se misrent tous deux
Pour conquester aulcune proye,
Mais d'un lyon sort outtrageux
Rencontrez surent en la voye,



Quand le Regnard veist le danger Et peril, enquoy pouoit estre Et qu'il n'eust sceu s'en estranger Ny aussi en surtte se mettre, Au lyon se voulut submettre De presentement le saisir De l'asne s'il luy veult promettre, Ne fair a son corps desplaisir. Ce que luy fut lors accordé Parquoy vint a son entreprinse Fairq, ainsi qu'auoit recordé, Quand le lyon veist l'asne prinse Et en vn fort fille surprinse Tant quel' n'eust sceu luy eschapper, Il vous vient premier faire prinse De ce regnard par le happer.

Le moral.

Par la fabl¢ on peult concepuoir Qu'a plusieurs souuent est mal prins Et tout pour auoir entreprins A leurs compaignons decepuoir

Le. iiii.xx.xix. d'une poulle couuant les oeufz d'un serpent.

Adis vne poulle trouna
D'un serpent les oeust fraits ponnus
Lesqueulx songneusement conna
Voyre ainsi qu'a elle incongneus
Mais d'une heronde estoient congneus
Laquelle a la poulle peust dire
Tu counes œust que n'as ponnus
Dont lheure en pourras bien mauldire.

Le moral.

Ceste fable nous monstre bien Qu'on donne souuent nourriture A gentz de si faulce nature Qu'ilz rendent le mal pour le bien.







Vand premierement le chameau
Fut veu des gens il fault entendre
Qu'il sembloit d'aspect si nouueau
Qn'ilz ne leussent osé attendre,
Ny a le regarder pretendre,
Ains deuant luy a chascun coup
La fuitté & coursé estoient veu prendre
Comme brebis deuant le loup.

Toutesfoys quelque temps aprez Voyant qu'estoit vn peu traisable Non seullement sont venus prez De luy, mais l'ont mis en lestable Et puis en sin sans cas doubtable Pour le gouverner & conduyre Sans que plus sut espouentable L'ont baillé aux enfantz a duire.

Le moral.

Par la fabl¢ appert mainte chose Sembler au premier difficille Tant que d'ell¢ approcher on n'ose Combien quel' soit doulc¢ & facille.

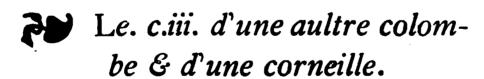
Le. ci. d'un serpent & de lupiter.



Ne columbe vint a estre De la soif esprinse, parquoy Elle voyant d'une fenestre En l'encontre d'une paroy Vn vaisseau paine, lors a part soy Cuyda que leau au vaisseau painte D'assez bonne art & propre arroy Fut naturelly, & non point fainae, Pour aultant contre la pain&ure Par grand roydeur s'est adiectee Mais pour vray là trouua si dure Qu'aprez mainte plume iectée Hors de son corps, fut reiedée, Du heurt sur terre, ou el' fut prinse, Dont a mainte larme ie&ée Detestant sa folle entreprinse.

Le moral.

La fabl¢ au moral nous expose Que souuentessoys il mesprent A celluy lequel entreprent A lestourdy fair¢ vne chose.







E ferpent voyant qu'il eftoit
Des hommes poursuyuy a mort,
Et que chascum le detestoit
Est venu a s'en plaindre fort
A suppiter, qui pour consort
Luy a dist, par ce que n'as point
Resisté au premier esfort
Chascum te court sus en ce poins.

Le moral.

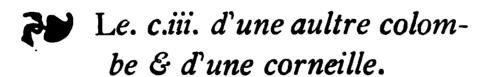
La fable monstre sainnement Que pour sairg aultruy desister Ou craindrg, on luy doibt plainnemet Des le premier coup resister.

de Le. c.ii. d'une columbe.

Ne columbe vint a estre De la soif esprinse, parquoy Ellq voyant d'une fenestre En l'encontre d'une paroy Vn vaisseau paina, lors a part soy Cuy da que leau au vaisseau pain Ae D'assez bonnq art & proprq arroy Fut naturelly, & non point fainae, Pour aultant contre la pain&ure Par grand roydeur s'est adiectee Mais pour vray là trouua si dure Qu'aprez mainte plume ie dée Hors de son corps, fut reiedée, Du heurt sur terre, ou el' fut prinse, Dont a mainte larme iedée Detestant sa folle entreprinse.

Le moral.

La fabl¢ au moral nous expose Que souuentessoys il mesprent A celluy lequel entreprent A lestourdy fair¢ vne chose.

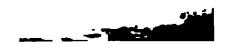


Nợ aultre colombe prenant A vn colombier nourriture, Quelque iour estoit soubstenant Que tout daultre oy seau par nature Quand a l'effect de geniture Preferoit, par lequel soubstient Iouxt & selon sa coniecture La plus heureuse se maintient. Mais vne corneille au contraire Dist lors a la coulombe, cesse D'une chose qui t'est contraire De t'en glorifier sans cesse, Veu que tant plus ennuy t'oppresse Aussi en toy malheur abunde Qu'on te voit par chaleur expresse En geniturg estre seconde.

Le moral.

La fable donne certitude Que plusieurs se pensent heureux Combiē qu'ilz soient tresmalheureux D'auoir enfantz en seruitude.

Le. ciii. d'un riche homme & de ses filles.





y N homme fut moult riche ayant deux filles Belles de corps & austi tresgentilles, Desquelles l'ung est venug a mourir. Or auffi toft quel' peuft mort encourir Il a commis lors auleun perfonnages, Pour la plourer, en leurs ordonnant gaiges, Ce qu'ilz ont faid iectant larmes & pleurs Ainsi comment bien marys en leurs cœurs, Ce que voy ant l'autre fille a peu dire On ne pourroit maintenant contredire Que vous parentz & amys ne soyons Bien malheureux, & ingratz quand voyons Ces gens icy a qui le cas ne touche De larmoyer, toutesfoys de leur bouche lectent fouspirs & larmes de leurs yeulx, Et nous parentz qui debuerions trop mieulx

Qu'iceulx plourer par raison naturelle Nous ne pouons larmes ieder pour elle, Surquoy la merç entendant bien le stille A respondu, ne tesbahy ma sille Si ces gentz cy sont a pleurer donnez Quand pour ce fairç ont gaiges ordonnez.

Le moral.

La fable monstre qu'a plusieurs Gaing & prouffit a peu venir Des infortunes & malheurs Qu'on voit aux aultres suruenir.

Le. c.v. d'un pasteur & de ses Brebis.

Paistre son bercail & troupeau
Non en plain champs, mais en vn boys
Ou il peust monter au coupeau
D'un chesne, dont plus d'un boisseau
De glan seist choir, & a rendu
Dessus son habit & manteau
Au pied de ce chesné estendu.
Voyantz les moutons ce glan cheoir
Le sont venus si glouttement

Deuourer, qui leur est escheu
D'auoir transgloutty necement
Auec ce glan le vestement
De leur pasteur, parquoy du faict
Les a reprins tresaigrement
Leur disant ces motz en esse.

Vous moutons & austi brebis
De durte trop plus estre pleines
Que n'est pas fer, ou marbre bis
Veu que reuestez de voz laines
Ceulx qui vous sont maintz gresz & peines
Et de moy qui prendz tout labit
A vous nourrir & tenir sainnes
Vous auez deuouré l'habit.

Le moral.

Ceste fabl¢ enseigne que maintz A leurs amys font desplaisir Et au contraire soirs & mains A leurs ennemys font plaisir.

Le. c.vi. d'un bouuier & de fon veau.



Vcun bouuier perdit lors par mefgarde Le meilleur veau qu'il eust point en sa garde, Dont pour auoir aulcune certitude De fondid veau par grand' follicitude S'en est venu prez que par tout le boys A le cercher & querir, toutesfoys Riens na gaigné dequoy fut a part luy Triste faché, & plain d'un grand ennuy Tant qu'il voulut s'obliger & fubmettre A Iupiter luy vouer & promettre Vn boucq cornu s'il luy plaifoit montrer Et faire aussi tant qu'il peust rencontrer En son chemin, celuy qui de nouueau Auoit surprins & desrobbé son veau, Or a grand peind auoit il faict ce veu Quand apperceuft (non pas a son aueu)

Dedans le boys vn lyon rauissant Lequel estoit son veau transgloutissant Dont eust tel paour, & crainte si extresme Que de reches va dir a l'heure mesme.

O Iuppiter vn boucq promis t'auoye
Si de mon veau le larron en ma voye
Eusse trouué, ce qui m'est aduenu,
Mais me repens estre oncque paruenu
Iusqu'a le voir & congnoistré, entendu
Le grand danger en quoy me suis rendu,
Pourtant au lieu d'un boucq ie te promedz
Donner vn bœuf en sacrifice, mais
C'est au moyen que vueilles m'estranger
Et mettre hors de cestuy grand danger.

Le moral.

Par la fabl¢ on pourroit prouuer Que maintz cherchans bone fortune Viennent bien souuent a trouuer Malheur, peril, & infortune.

Le. c vii. d'un aigle & d'un chasseur.

A Insi qu'un aigle estoit en guet Pretendant vn lieure happer

Voicy vn chasseur qui d'esguet D'un traid d'arc le vient a frapper Duquel coup le peust attrapper Sans que besoing luy fut alors D'un aultre traid le refrapper Veu qu'auoit le premier au corps. Non pas que le trai& fut du tout Dedans son corps, mais en restoit De la crend enuiron le bout Laquelle fort il detestoit Pour aultant que causq elle estoit De sa mort, & aussi qu'icelle Essoit fai&d (ainsi qu'attestoit) Des propres plumes de son ælle.

Le moral.

La fabl¢ enseigne foybl¢ ou fort Endurer trop plus aigrement De son glaiu¢ estre mis a mort Que non pas d'aultre ferrement.

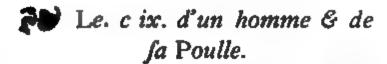
Le. c viii. d'un ver de terre & d'un Regnard.

VN ver de terre assez immunde Se disoit medecin parfaict

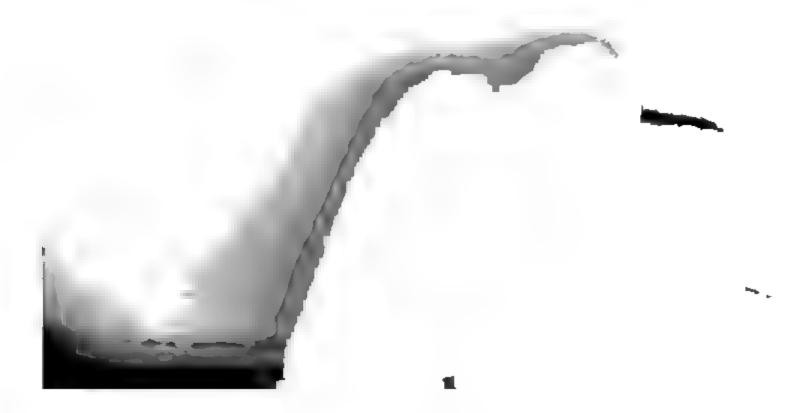
Plus que viuant qui fut au monde, Mais le regnard quand a ce faict Le reprint, lors commé imparfaict Luy difant, s'ainfi es scauant Que tu dis, pourquoy en effect Vas tu si tresmal en auant.

Le moral.

Ceste fable au sens moral sonne Que maint homme s'efforce & esme A guarir vne aultre personne Qui ne peult pas guarir soy mesme.







N homme fut qui auoit vne poulle
Ponnant¢ œufz d'or aussi gros qu'une
boulle

Par chascun iour, mais encor de ce bien
N'estoit content, car pensant qu'ellé eust bien
Dedans sons corps vne masse d'or sin
Il la tua, pour & a celle sin
De la trouver, neantmoins vn grain seul
Il n'y trouva, dont il conceut grand deuil
En luy, voyant que par sa couvoitise
Et avarice, avoit sa poullé occise
Qui tous les iours luy ponnoit vn oeuf d'or
Qui luy debuoit estré assez grand tresor.

Le moral.

Par ceste fabl¢ on peult scauoir Que bien souuent vn personnage Par le desir de trop auoir Encourt pert¢ & aussi dommage.



Institute qu'en aulcune saison

Vn loup par les champs tracassoit,

Il ouist en vne maison

Par deuant laquelle il passoit

Vne mere qui menaçoit De bailler son enfant au loup Si de plourer ne se lassoit Et ne se taisoit bien acoup. Ce loup cuydant que la menace De la mere fut veritable Fut de temps vne grande espace Attendant derriere lestable Qu'on luy baillast pour medz de table Lenfant, mais l'ouyt appaiser Tost aprez par parolle affable Et par doulcement le baiser. En luy disant mon amoureux Ho ho taisez vous, car voicy Le loup qui est prez de nous deux, Mais nous le turons sans mercy, Quand le loup eust ouy ainsi Parler la merq, en luy va dire Leffed de ce propos icy

Le moral.

Est veu au premier contredire.

Ceste fabl¢ icy pour vray touche Ceulx qui ont aultr¢ affection En coeur qui ne disent de bouche Comme gentz plains de siction.



Vcun bouuier perdit lors par mefgarde Le meilleur veau qu'il eust point en sa garde, Dont pour auoir aulcune certitude De fondia veau par grand' follicitude S'en est venu prez que par tout le boys A le cercher & querir, toutesfoys Riens na gaigné dequoy fut a part luy Trifte faché, & plain d'un grand ennuy Tant qu'il voulut s'obliger & fubmettre A Iupiter luy vouer & promettre Vn boucq cornu s'il luy plaifoit montrer Et faire aussi tant qu'il peust rencontrer En son chemin, celuy qui de nouveau Auoit surprins & defrobbé son veau, Or a grand peinq auoit il faid ce veu Quand apperceuft (non pas a fon aueu)

Dedans le boys vn lyon rauissant Lequel estoit son veau transgloutissant Dont eust tel paour, & crainte si extresme Que de reches va dir a l'heure mesme.

O Iuppiter vn boucq promis t'auoye
Si de mon veau le larron en ma voye
Eusse trouué, ce qui m'est aduenu,
Mais me repens estre oncque paruenu
Iusqu'a le voir & congnoistré, entendu
Le grand danger en quoy me suis rendu,
Pourtant au lieu d'un boucq ie te prometz
Donner vn bœus en sacrisice, mais
C'est au moyen que vueilles m'estranger
Et mettre hors de cestuy grand danger.

Le moral.

Par la fabl¢ on pourroit prouuer Que maintz cherchans bone fortune Viennent bien souuent a trouuer Malheur, peril, & infortune.

Le. c vii. d'un aigle & d'un chasseur.

A Insi qu'un aiglé estoit en guet Pretendant vn lieure happer Voicy vn chasseur qui d'esguet
D'un traid d'arc le vient a frapper
Duquel coup le peust attrapper
Sans que besoing luy fut alors
D'un aultre traid le refrapper
Veu qu'auoit le premier au corps.
Non pas que le traid fut du tout
Dedans son corps, mais en restoit
De la cren¢ enuiron le bout
Laquelle fort il detestoit
Pour aultant que causq ell¢ estoit

De la cren¢ enuiron le bout

Laquelle fort il detestoit

Pour aultant que caus¢ ell¢ estoit

De sa mort, & austi qu'icelle

Estoit fai&¢ (ainsi qu'attestoit)

Des propres plumes de son ælle.

Le moral.

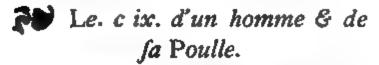
La fabl¢ enseigne foybl¢ ou fort Endurer trop plus aigrement De son glaiu¢ estre mis a mort Que non pas d'aultre ferrement.

Le. c viii. d'un ver de terre & d'un Regnard.

V^N ver de terr¢ assez immunde Se disoit medecin parsai& Plus que viuant qui fut au monde, Mais le regnard quand a ce faict Le reprint, lors commé imparfaict Luy difant, s'ainsi es scauant Que tu dis, pourquoy en effect Vas tu si tresmal en auant.

Le moral.

Ceste fabl¢ au sens moral sonne Que maint homme s'efforc¢ & esme A guarir vn¢ aultre personne Qui ne peult pas guarir soy mesme.





N homme fut qui auoit vne poulle
Ponnant¢ œufz d'or aussi gros qu'une
boulle

Par chascun iour, mais encor de ce bien
N'estoit content, car pensant qu'ellé eust bien
Dedans sons corps vne masse d'or sin
Il la tua, pour & a celle sin
De la trouver, neantmoins vn grain seul
Il n'y trouva, dont il conceut grand deuil
En luy, voyant que par sa couvoitise
Et avarice, avoit sa poullé occise
Qui tous les iours luy ponnoit vn oeuf d'or
Qui luy debuoit estré assez grand tresor.

Le moral.

Par ceste fabl¢ on peult scauoir Que bien souuent vn personnage Par le desir de trop auoir Encourt pert¢ & aussi dommage.



Insi qu'en aulcune saison
Vn loup par les champs tracassoit,
Il ouist en vne maison
Par deuant laquelle il passoit

Vne mere qui menaçoit De bailler son enfant au loup Si de plourer ne se lassoit Et ne se taisoit bien acoup. Ce loup cuydant que la menace De la mere fut veritable Fut de temps vne grand¢ espace Attendant derriere lestable Qu'on luy baillast pour medz de table Lenfant, mais l'ouyt appaiser Tost aprez par parollo affable Et par doulcement le baiser. En luy difant mon amoureux Ho ho taifez vous, car voicy Le loup qui est prez de nous deux, Mais nous le turons sans mercy, Quand le loup eust ouy ainsi Parler la merq, en luy va dire Leffed de ce propos icy

Le moral.

Est veu au premier contredire.

Ceste fabl¢ icy pour vray touche Ceulx qui ont aultr¢ affection En coeur qui ne disent de bouche Comme gentz plains de siction.

Lyon.



N Tahon vint quelque iour desser

Certain iyon orgueilleux & ster

Luy declarat qu'en ries ne le doubtoit

Ne sa puissancé, ou essort redoubtoit

Et qu'ainst soit toute a l'heure presente

Pour batailler contre luy se presente,

Combien qu'il ayt gris aussi durs que ser

Dont il se sert, pour austruy esgrisser

Et qu'il se sie encor aux dents qu'il porte.

Quand ce iyon eust ouy qu'en tel' sorte

Cestuy Tahon le dessioyt luy seul

Vient a rougir & auoir si grand deuil

Et tellement estre sorcene d'ire,

Qu'alors ne peust rien aultre chose dire A ce tahon, sors qu'il donnast dedens Monstrant ses gris, & en grissant les dentz. Dont le tahon veist bien qu'il estoit heure De l'assaillir, pour aultant sans demeure Sur les naseaulx de cestuy ly on sault En le picquant, si fort du premier sault Que le ly on par la douleur extresme Qu'il enduroit, se desmenbra luy mesme Tant qu'il cheust mort, sans auoir oncq messaist A ce tahon, lequel sut en effet Plus que iamais a l'heure glorieux D'auoir esté ainsi victorieux.

Mais luy aduint qu'ainsi de gloir esprins
Il sut aux retz d'une yraigne surprins,
Desquelles s'est en tel' sorte lyé
Qu'oncques ne peust en estre deslyé
Parquoy la mort luy conuint encourir
Ains toutes soys & premier que mourir
Dist telz propos, plus malheureux sur terre
N'y a que moy, congneu qu'en bonne guerre
Contrç un lyon i'ay obtenu victoire,
Mais maintenant, est certain, & notoire,
Que m'a vaincu (ainsi ie le proteste)
C'est assauoir vne petite beste
Qui est yraigne appellée, en la quelle
N'y a pouoir ou force corporelle

. . Mais est infailed & plaind auss d'ordure Parquoy mon cœur mort plus aygré en endure.

Le moral.

La fable nous montre que ceulx Qui fortz & puissantz ont domptez Souuent ont este surmontez Aprez de gets moins puissatz qu'eulx.

Le. c xii. d'un coq & du dyamant.

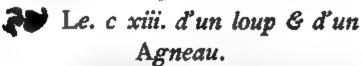


A Inst qu'un coq estoit cherchant pasture
En un summer, il trouua d'auanture
Vn dyamant, sort riche & precieux
Dedans ce lieu immunde & vicieux,

Auquel il dia, 6 dyamant exquis
De maintes gents es grandement requis,
Mais quand a moy es de petité estime
Car en esseu ie cheris & estime
Vn grain de blé trop plus que ne fais toy
Pour & aultant qu'iceluy est de soy
Pour mon vser, & ie ne puis en rien
Auoir de toy vsagé ou aulcun bien.

Le moral.

Ceste fable nous fait certains Que plusieurs contemnent science Commø ignorantz & incertains De son vtilø experience.





N Loup beuuant au plus hault cours d'unc

Laquelly estoit belle, clery & serie,
Veist au dessoubz de luy boyry vn agneau
Auquel il did (voyre par tricherie
Pour prendre noysy & donner facherie)
Viença meschant par quelle reuerie
Mes tu venu troubler cesty eau icy,
A quoy respond lagneau, ie ne scauroye
Et ores quand en auroye la puissance
Certainement le vouloir n'en auroye,

Tu as menty, car i'ay bien congnoissance (A dict ce loup) que des vostre nayssance Ton perq & toy auec ta merq aussi Mauez cuy dé toussours porter nuysance Et pourtant mort encourras sans mercy.

Le moral.

Ceste fabl¢ icy nous apprent
Que souuent vn rich¢ & puissant
Sus vn rien occasion prent
De mal fair¢ a l'homm¢ impuissant.

Le. c xiii. d'une grenoille d'u ne souris & d'une escoufle.



Ne grenoilly eust quelque foys
Contry vne souris grosse guerre,
Tant qu'ilz vindrent par deux ou trois
Assaultz, s'entry empoigner sur terre.
Or pendant qu'estoient en telly erre
Lescouste vint qui les rauist
Et dedans son ventre les serre
Si qu'oncques puis on ne les veist.

Le moral.

Ceste fable nous determine Que quand gentz d'une mesme ville Menent entr¢ eulx guerre ciuille Aisément on les extermine.

Le. c xv. d'un chien & de fon vmbre.



Omment vn chien trauersoit vn ruisseau Tenant alors en sa geullq vn morceau De chair robbéq, il peust apperceuoir Son vmbr¢ en l'eau, dont vint a conceuoir Qu'a son aduis sans qu'il sen faulsist rien Dedans ceste eau, estoit vn aultre chien Tenant aussi vn gros morceau de chair, Parquoy voulant luy faire tost lascher Sen est venu abbayer a son vmbre En abbayant, luy aduint tel encombre Qu'adonc luy cheust sa chair hors du museau Qu'il a perdu¢ en effet dedans l'eau, Ce qui l'a peu grandement arguer, Mais venu est a se redarguer Disant en luy, par nauoir eu en moy Contentement, tombé suis en esmoy Et grand malheur, quand pour chose incertaine Ien ay perdu vne seurd & certaine.

Le moral.

Par la fable il doibt souuenir Que laisser ne fault le certain Pour vn bien qui est incertain Et auquel on ne peult paruenir.

Le. c xvi. d'un lyon & quelques aultres bestes.



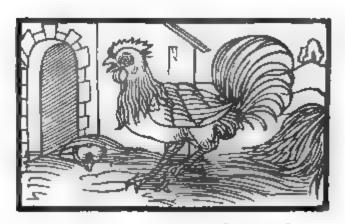
De trois ou quatre simples bestes,
Mais premier par soy se lia
Iurant par les astres celestes
Ne leur saire tortz ne molestes
Et qu'auecques luy seurement
Pourroient estre en toutes conquestes
Qu'il distriburoit iustement,
Sur c'est accord surent chasser
Ensemble, tant qu'ilz peurent prendre
Vn cers, par bien le pourchasser
Lequel ce lyon vint a sendre
En quatre partz, donnant entendre

Mais est infaids & plains aussi d'ordure Parquoy mon cœur mort plus aygrs en endure.

Le moral.

La fable nous montre que ceulx Qui fortz & puissantz ont domptez Souuent ont este surmontez Aprez de gets moins puissatz qu'eulx.

Le. c xii. d'un coq & du dyamant.



A Inst qu'vn coq estoit cherchant pasture
En vn sumier, il trouua d'auanture
Vn dyamant, sort riché & precieux
Dedans ce lieu ummundé & vicieux,

Auquel il did, 6 dyamant exquis

De maintes gents es grandement requis,

Mais quand a moy es de petité estime

Car en esseu ie cheris & estime

Vn grain de blé trop plus que ne sais toy

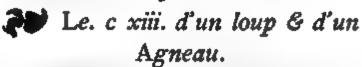
Pour & aultant qu'iceluy est de soy

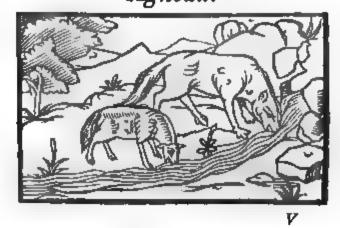
Pour mon vser, & ie ne puis en rien

Auoir de toy vsagé ou aulcun bien.

Le moral.

Ceste fable nous fait certains
Que plusieurs contemnent science
Commø ignorantz & incertains
De son vtilø experience.





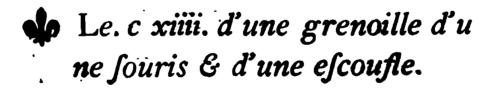
N Loup beuuant au plus hault cours d'unç

Laquelly estoit belle, clery & serie,
Veist au dessoubz de luy boyrd vn agneau
Auquel il dia (voyre par tricherie
Pour prendre noys & donner facherie)
Viença meschant par quelle reuerie
Mes tu venu troubler cest eau icy,
A quoy respond lagneau, ie ne scauroye
Et ores quand en auroye la puissance
Certainement le vouloir n'en auroye,

Tu as menty, car i'ay bien congnoissance (A did ce loup) que des vostre nayssance Ton perd & toy auec ta merd aussi Mauez cuydé toussours porter nuysance Et pourtant mort encourras sans mercy.

Le moral.

Ceste fabl¢ icy nous apprent Que souuent vn rich¢ & puissant Sus vn rien occasion prent De mal fair¢ a l'homm¢ impuissant.

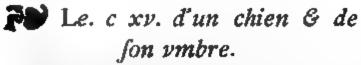




Ne grenoilly euft quelque foys
Contro vne fouris groffe guerre,
Tant qu'ilz vindrent par deux ou trois
Affaultz, s'entro empoigner fur terre.
Or pendant qu'estoient en telle erre
Lescouste vint qui les rauist
Et dedans son ventre les serre
Si qu'oncques puis on ne les veist.

Le moral.

Ceste fable nous determine Que quand gentz d'une mesme ville Menent entrç eulx guerre ciuille Aisément on les extermine.





Omment vn chien trauersoit vn ruisseau Tenant alors en sa geullq vn morceau De chair robbég, il peust apperceuoir Son vmbr¢ en l'eau, dont vint a conceuoir Qu'a son aduis sans qu'il sen faulsist rien Dedans ceste eau, estoit vn aultre chien Tenant aussi vn gros morceau de chair, Parquoy voulant luy faire tost lascher Sen est venu abbayer a son vmbre En abbayant, lug aduint tel encombre Qu'adonc luy cheust sa chair hors du museau Qu'il a perduq en effect dedans l'eau, Ce qui l'a peu grandement arguer, Mais venu est a se redarguer Disant en luy, par nauoir eu en moy Contentement, tombé suis en esmoy Et grand malheur, quand pour chose incertaine Ien ay perdu vne seurd & certaine.

Le moral.

Par la fable il doibt souuenir Que laisser ne fault le certain Pour vn bien qui est incertain Et auquel on ne peult paruenir.



Le. c xvi. d'un lyon & quelques aultres bestes.



De trois ou quatre simples bestes,
Mais premier par soy se lia
Iurant par les astres celestes
Ne leur saire tortz ne molestes
Et qu'auecques luy seurement
Pourroient estre en toutes conquestes
Qu'il distriburoit iustement,
Sur c'est accord surent chasser
Ensemble, tant qu'ilz peurent prendre
Vn cers, par bien le pourchasser
Lequel ce lyon vint a sendre
En quatre partz, donnant entendre

Qu'il leur en vouloit impartir, Mais l'auoir tout seul peust pretendre Ains & premier que departir.

Parquoy leur dict en rugissant
La plus grand part doibz obtenir
Pource que suis le plus puissant,
Puis aprez ie veulx maintenir
La seconde m'appartenir
Au tiltre & droict de ma noblesse,
De me la vouloir detenir
A vous seroit grande simplesse.

La tiercé encor auoir proteste Veu qu'ay trauaillé la moytié Plus que vous, en prenant la beste Oultre de vous n'auray pitié, S'il ne vous plaist par amytié M'accorder la quarte partie, Ains doncq qu'aduienné inimitié, Sans rien faides tost departie.

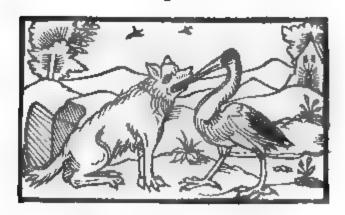
Quand ces poures bestes ouyrent
Iceulx propos entendre fault
Que beaucoup ne sen resiouyrent,
Mais encor voyant que mieux vault
Departir, qu'attendre le sault
D'y laisser voire chair & peau
Chascune d'elles part & sault
N'ayant gaigné vn seul morceau.



Le moral.

La fable felon fon moral Veult infinuer & enioindre Toufiours pour le mieulx a fe ioindre Auec fon pareil & egal.

Le. c xvii, d'un loup & d'un Gruyau.

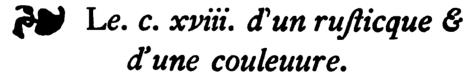


Velquefoys vn loup deuoura
Vne brebis totallement
Fors vn oz qui luy demoura
Hers au goster, qui tellement
Le tourmentoit que seullement
Ne demandoit plus qu'a mourir
S'vn gruyau liberallement

Ne le fut venu secourir. Auquel ce loup a fai& requeste De luy tirer c'est os dehors Par mettre son col & sa teste Quasi iusques dedans son corps, Ce que feist ce gruyau alors Puis apres qu'il eust en effect C'est os retiré & mis hors Requist en estre satisfaia. Surquoy luy peust ce loup redire C'est toy qui es subiect a moy Veu que s'il m'eust pleu (a vray dire) T'eusses mis en tel desarroy Que ce ne fust plus rien de toy Car tandis que fouloyes dedans Mon gosler, ou ma gorge, croy Que mengé teusse a bonnes dentz.

Le moral.

Par ceste fabl¢ icy appert Qu'a vn homm¢ ingrat faire bien Certainement chascun y pert Sa peine, son temps, & son bien.





Duint qu'yn iour d'hyemale saison 🛕 Aucum rusticque allant de sa maison En aultre lieu, peuft trouuer sur la dure Vne couleuurg expirant par froidure Dequoy il eust grand pitié en soy mesme. D'ainsi la voir estre en douleur extresme, Et pour autant la print pour lemporter En fa maison, pour la reconstirter Par la chauffer, tant quel' reprint en elle Sa prime force, & vigueur naturelle, Or tost aprez qu'elle fut revenue De mort a vig elle s'en est venue Sur ce pour dhomme en le cuydant picquer Et de venin ausst l'intoxicquer, Mais il a peu s'en garder & deffendre Dont asprement l'est venu a reprendre En luy difant, ie voy par certitude

Que tu es fort plaine d'ingratitude Quand pour t'auoir faid service & plaistr M'a cuydé perdre & saire desplaistr.

Le moral.

On peuit par la fable attester Que plusieurs s'efforcent messaire A ceulx qui leur ont peu bien faire Ce qui est moult a detester.

Le. c xix. d'un senglier & d'une asnesse.



V Ne vieille & hydeuse asnesse A vn senglier s'adressa Lequel par trop grande hardiesse

D'iniures fort elle oppressa,

Ce neantmoins onc n'en dressa

La dent, pour l'outrager par ire,

De fuyré aussi ne la pressa

Pour iniure quel' luy peust dire.

Mais bien luy respondit a l'heure

S'honneur ou gloire i'acqueroye

A me venger de toy, soys seure

Que voluntiers ie le feroye

Et que ta langue boucheroye

Si bien (puis qu'il fault que i'en iure)

Qu'en quelque lieu ou ie seroye

Iamais ne me diroys iniure.

Le moral.

Ceste fable declare comme A homme de vertu ne fault Contendrø, auec vn meschant homme Qui de soy riens ne peult ne vault.

Le. cxx. d'une souris de ville & d'une aultre de village.



Adis aduint qu'une fourss de ville Se transporta aux champs pour veoir le stile De viurd, auec la manierd & vfage Qu'auoient en foy les fouris de village, Elle arrivée en un hameau champestre, Dune fourts du lieu elle peuft estre Tost muités a s'en venir cheux elle Boyrd & menger foubz promeffe fidelie, Ce quelle fist, mais pource que viande Ny estoit pas a son gré & demande (Obstant que lautre eust sus table apreste Tout ce qu'auoit de long temps acqueste) Luy vint a dird, (aprez auoir bien veu Le sien logis tresmal estre pourueu) Tu es bien simple, & folly ainst mait dien De resider en cestur poure lieu, Auquel n'y à opulence de biens

Commø en la villø en laquelle me tiens
Si tu me crois tu viendras auecq moy
Et tu voirras certainement au doy,
Affin qu'en riens il ne te soyt doubtable
Que cheux moy tiens par trop meilleure table
Que tu ne faiæz, & qu'en toute saison
l'ay Beurres, Lardz, & pain en ma maison,
Or en aprez ceste souris de ville
Vint a louer, tant l'usufruiæ ciuille
Que la champestrø accordø a heure telle
De sen aller en la villø auecq' elle.

Quand a ce lieu elles furent venues
En vne caud alors se sont tenues
Laquelld estoit plaine par abundance.
Tant de boysson que d'autre pourueance
Dequoy leur tabld el' ont fournid a faid,
Mais cependant qu'elz estoient sur le faid
De bien menger, & amplement repaistre
Voicy venir l'un des seruantz du maistre
De la maison, qui de coup d'auanture
Vient faird a l'huis de la caud ouverture.

Or aussitost qu'elles peurent entendre Qu'on ouuroyt l'huys a lheur de sans attendre, Dict la souris qui se tenoit au lieu, Las suyons tost, & nous sauluons pour dieu Ou austrement nous deux sommes perdues, Parquoy de paour & de craint de sperdues

Ont prins a fuyro & se cacher alors Iusques a tant que c'est homme sut hors Dudia celier, puis vn petit aprez Ensembly encor reuindrent tout exprez Pour bancqueter, mais la souris champestre A l'autro inquist si souvent en tel estre El' se trouuoit, ouy (did el') chascun iour Cinq ou fix foys, adoncques sans seiour A replicqué la souris de village, Ho i'ayme mieux viurd en poure mesnage Et obtenir libre condition Que de grandz biens auoir fruition Et tousiours estre en crainte & seruitude, Ou au danger d'aulcunq amaritude, Pourtant premier que vienne a telz destroys Te dis a Dieu, car aux champs m'en reuoys.

Le moral.

La fable monstre qu'il vault mieulx En liberté sobrement viure Que d'estrç aux bies iusques aux yeulx La ou danger se peult en suyure.





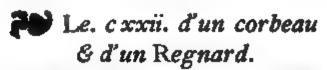
VN àiglé alors trouva sur quelque rive Certainé escalle dans laquellé estoit close Et bien serméé vné oystre fresché & vive, Qu'il appetoit estré en son ventré enclose, Mais ne pouoit sans qu'elle sut declose Premierement pour la bien avaller. Or luy estoit la mantere forclose De la pouoir ou scauoir escaller. Insques a tant qu'yne faulse corneille

lusques a tant qu'vne faulse corneille
Luy enseigna vn moyen assez cault
En luy disant, pour l'ouurir te conseille
De la porter en vollant au plus hault,
Puis par aprez sur ce roch te la fault
Laisser tumber, ainsi d'elle seras
Faid iouissant, car des le premier sault
Lescalle en deux ou en trois froysseras,
Laigle croyant cestuy conseil va prendre

Loy firq en ses gris puis en volant grand' erre Et bien fort hault, l'escalle vient a sendre La laissant cheoir sur vne dure pierre, Mais la corneille estant bas vous la serre Dedans son ventre, aussi tost qu'elle eust veue Hors de l'escalle, estre tombée à terre Par ainst laigle en a perdu la veue.

Le moral.

Par ceste fabl¢ on appercoit Que maint est conseillé de faire Bien souuent quelqu¢ vtil¢ affaire Dont vn trompeur le gaing recoit.



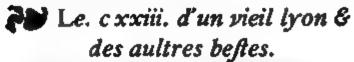


🖰 Ommø vn corbeau plus noir q̄ n'est la poix ✓ Estoit au hault d'un arbre quelque foys Iuche, tenant a son becq vn fourmage, Vn faulx regnard vint quasi par hommage A luy donner le bon iour, cela fai& Il est venu a lextoller a fai& En luy disant, ó triumphant corbeau Sur tous oyseaulx me sembles de corps beau Et pour autant les ceulx qui noir te disent Tresmeschamment de ta couleur medisent Veu que tu es par tresapparent signe De trop plus blancq que ne fut oncques cygne Et que le paon en beaulté tu excedes, S'ainsi est donc que la voix tu possedes Correspondant à ta beaulté de corps, C'est ascauoir, fondéq en doulx accordz Pour bien chanter, entend pour vray & croy Que des oyseaulx es digne d'estre Roy, A ceste cause i'aurois bon appetit, D'ouyr ta voix desployer vn petit, Quand pour certain quelque chose qu'on nye Ton chant me semblé estre plain d'armonie.

Par telz propos adulatifz & fain&z
Qu'a ce Regnard cauteleux a attain&z,
Le sot corbeau sut tant de gloir desprins
Qu'incontinent a chanter il s'est prins,
Dont par sa gloir dil encourut dommage

Quand hors du bec luy en cheuft le fourmage,
Que ce regnard tout exprez attendoit
Car aultre chof auoir ne pretendoit
Veu qu'aussi tost qu'il en sut iouyssant
Il s'en suit, voir en se gaudissant
De ce corbeau, ainst prins par son art
Bien luy monstrant qu'il estoit vray conard.

Le moral.
Ceste fable cy nous designe
Que par flateurs sins & rusez
Et qui ont langue pateline
Maintz glorieux sont abusez.





N lyon fut qui durant sa ieunesse
Se faisoit fort hayr doubter & craindre
Par exercer maint oultragg & rudesse,
Mais quāt il vint a ses vielz ās attaindre.
Vieillesse peust du tout sa force estaindre
En le rendant debilg & langoureux,
Parquoy les ceulx qu'ilz auoit peu contraindre
Luy furent lors aspres & rigoureux.

Premierement vint vn pourceau siluestre A le frapper du crocq & du museau, Puis vn thoreau a dextrø & a senestre Luy a perché de ses cornes la peau.

Vn asna aussi le voyant comma vn veau La estendu, luy did mainte reproche Sans plus le craindra ou priser vn naueau, Il luy donna maint coup sus sa caboche.

Quand ce lyon veift lexces & desordre Qu'on luy faisoit, & qu'il nauoit puissance De se venger, de tuer, ou de mordre, Dist a part luy, iay vraye congnoissance, Que maintenant suis tumbé en la chanse Que iay liurée, ayant ieunesse & force, Quand toute beste a qui i'ay fai& nuisance Au cas pareil a m'en faire s'efforce.

Le moral. La fable monstre bien exprez Qu'a ceulx qui en prosperité Ont vsé de seuerité Vn temps viēt qu'on leur rend aprez.

Le. c xxiiii. d'un chien & d'un Afne.



Omme par ieu aulcun chien blandissoit
A son seigneur, & luy applaudissoit,
Quand le voyoit notamment en la table,
Dont en esse estoit fort acceptable
A son seigneur, ainsi comme a celuy
Aqui donnoit passe temps non ennuy.
Ce que voyant lasne de la maison
En conceut deuil en donnant pour raison

Euidamment ie voy que cestuy chien Cyens dedans tous les iours ne said rien Fors seullement en iappant s'entremettre A faire fest & complair a mon maistre
Et est traixé & nourry sur le doy,
Et moy qui suis nullement a reçoy
Pour luy servir a la pluy & au vent
Ie suis bastu, oultre le plus souvent
Ie meurs de fain, mais possible est (dix elle)
Que c'est pourtant qu'adulation telle
Ie ne luy faiz comme ce chien peult faire
Parquoy me veux employer a l'affaire.

Sur tel aduis est ceste asne venue Mettre en effet lors sa desconuenue En hennissant ot, & puis du premier sault Deux de ses piedz elle vous leug en hault, Dont (ne pensant toutesfoys qu'a s'esbatre) De son seigneur vint les espaulles batre Ne plus ne moins que de deux gros mailletz, Tant que le maistre appellant ses varletz Leur cria hault, quilz eussent a courir Pour le venir au plustost secourir, Ce qu'ilz ont faid, en prenant grosses gaules Desquelles ont bien frote les espaules Et les costez de cest asne importun Qui eust des coups cinquant q aussi tost qu'un Qu'ilz endura voir à bien grand regret, Pourtant aprez en quelque lieu secret Se print a dire, or est il maniseste Qu'au monde n'est plus malheureuse beste

Ont prins a fuyro & se cacher alors Iusques a tant que c'est homme sut hors Dudia celier, puis vn petit aprez Ensembly encor reuindrent tout exprez Pour bancqueter, mais la souris champestre A l'autro inquist si souvent en tel estre El' se trouuoit, ouy (di& el') chascun iour Cinq ou fix foys, adoncques sans seiour A replicqué la fouris de village, Ho i'ayme mieux viurd en poure mesnage Et obtenir libre condition Que de grandz biens auoir fruition Et toussours estre en crainte & seruitude, Ou au danger d'aulcunq amaritude, Pourtant premier que vienne a telz destroys Te dis a Dieu, car aux champs m'en reuoys.

Le moral.

La fable monstre qu'il vault mieulx En liberté sobrement viure Que d'estréaux bies iusques aux yeulx La ou danger se peult en suyure.

Le. c xxi. de l'aigle & de la corneille.



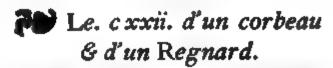
VN àiglé alors trouva sur quelque rive Certainé escalle dans laquellé estoit close Et bien serméé vné oystre fresché & vive, Qu'il appetoit estré en son ventré enclose, Mais ne pouoit sans qu'elle sut declose Premierement pour la bien avaller. Or luy estoit la manière forclose De la pouoir ou scauoir escaller.

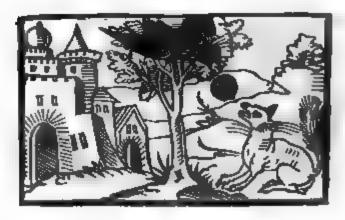
Insques a tant qu'vne faulse corneille
Luy enseigna vn moyen assez cault
En luy disant, pour l'ouurir te conseille
De la porter en vollant au plus hault,
Puis par aprez sur ce roch te la fault
Laisser tumber, ainsi d'elle seras
Faid iouissant, car des le premier sault
Lescalle en deux ou en trois froysseras,
Laigle croyant cestuy conseil va prendre

Loy firq en ses gris puis en volant grand' erre Et bien fort hault, l'escalle vient a sendre La laissant cheoir sur vne dure pierre, Mais la corneillé estant bas vous la serre Dedans son ventré, aussi tost qu'elle eust veue Hors de l'escallé, estre tombéé à terre Par ainst laiglé en a perdu la veue.

Le moral.

Par ceste fable on appercoit Que maint est conseillé de faire Bien souuent quelque vtile affaire Dont vn trompeur le gaing recoit.





🔊 Ommo vn corbeau plus noir q̄ n'est la poix ✓ Estoit au hault d'un arbre quelque foys Iuche, tenant a son becq vn fourmage, Vn faulx regnard vint quasi par hommage A luy donner le bon iour, cela fai& Il est venu a lextoller a fai& En luy disant, ó triumphant corbeau Sur tous oyseaulx me sembles de corps beau Et pour autant les ceulx qui noir te disent Tresmeschamment de ta couleur medisent Veu que tu es par tresapparent signe De trop plus blancq que ne fut oncques cygne Et que le paon en beaulté tu excedes, S'ainsi est donc que la voix tu possedes Correspondant à ta beaulté de corps, C'est ascauoir, fondég en doulx accordz Pour bien chanter, entend pour vray & croy Que des orseaulx es digne d'estre Roy, A ceste cause i'aurois bon appetit, D'ouyr ta voix desployer vn petit, Quand pour certain quelque chose qu'on nye Ton chant me semblé estre plain d'armonie. Par telz propos adulatifz & fain@z Qu'a ce Regnard cauteleux a attainaz, Le sot corbeau fut tant de gloirq esprins Qu'incontinent a chanter il s'est prins, Dont par sa gloir dil encourut dommage

Quand hors du bec luy en cheuft le fourmage, Que ce regnard tout exprez attendoit Car aultre chofd auoir ne pretendoit Veu qu'aussi tost qu'il en sut iouyssant Il s'en suit, voird en se gaudissant De ce corbeau, ainst prins par son art Bien luy monstrant qu'il estoit vray conard.

Le moral.
Ceste sable cy nous designe
Que par flateurs sins & rusez
Et qui ont langue pateline
Maintz glorieux sont abusez.

Le. cxxiii. d'un vieil lyon & des aultres bestes.



N lyon fut qui durant sa ieunesse
Se faisoit fort hayr doubter & craindre
Par exercer maint oultrage & rudesse,
Mais quāt il vint a ses vielz ās attaindre.
Vieillesse peust du tout sa force estaindre
En le rendant debile & langoureux,
Parquoy les ceulx qu'ilz auoit peu contraindre
Luy furent lors aspres & rigoureux.

Premierement vint vn pourceau siluestre A le frapper du crocq & du museau, Puis vn thoreau a dextr¢ & a senestre Luy a perché de ses cornes la peau.

Vn asnq aussi le voyant commq vn veau
La estendu, luy dict mainte reproche
Sans plus le craindre ou priser vn naueau,
Il luy donna maint coup sus sa caboche.

Quand ce lyon veist lexces & desordre Qu'on luy faisoit, & qu'il nauoit puissance De se venger, de tuer, ou de mordre, Dist a part luy, iay vraye congnoissance, Que maintenant suis tumbé en la chanse Que iay liurée, ayant ieunesse & force, Quand toute beste a qui i'ay faid nuisance Au cas pareil a m'en faire s'efforce.

Le moral. La fable monstre bien exprez Qu'a ceulx qui en prosperité

Vntemps vietqu'on leur rendaprez. Ont vsé de seuerité

Le. c xxiiii. d'un chien & d'un Asne.



Omme par ieu auleun chien blandissoit A son seigneur, & luy applaudissoit, Quand le voyoit notamment en la table, Dont en effed effoit fort acceptable A son seigneur, ainst comme a celuy Aqui donnoit paffe temps non ennuy. Ce que voyant lasne de la maison En conceut deuil en donnant pour raison Euidamment ie voy que cestuy chien Cyens dedans tous les jours ne faid rien Fors seullement en iappant s'entremettre A faire fest & complair a mon maistre
Et est traisé & nourry sur le doy,
Et moy qui suis nullement a reçoy
Pour luy servir a la pluy & au vent
Ie suis bastu, oultre le plus souvent
Ie meurs de fain, mais possible est (dist elle)
Que c'est pourtant qu'adulation telle
Ie ne luy faiz comme ce chien peult faire
Parquoy me veux employer a l'affaire.

Sur tel aduis est ceste asne venue Mettre en effect lors sa desconuenue En hennissant ot, & puis du premier sault Deux de ses piedz elle vous leug en hault, Dont (ne pensant toutesfors qu'a s'esbatre) De son seigneur vint les espaulles batre Ne plus ne moins que de deux gros mailletz, Tant que le maistre appellant ses varletz Leur cria hault, quilz eussent a courir Pour le venir au plustost secourir, Ce qu'ilz ont faict, en prenant grosses gaules Desquelles ont bien frote les espaules Et les costez de cest asne importun Qui eust des coups cinquant q aussi tost qu'un Qu'ilz endura voir à bien grand regret, Pourtant aprez en quelque lieu secret Se print a dire, or est il maniseste Qu'au monde n'est plus malheureuse beste

Que ie puis estre entendu que n'ay grace Ny aulcun gré de chose que le face Ains le desplais se semble par nature En toute affaire enquoy le m'aduanture.

Le moral.
Cestuy fabuleux exemplaire
Monstre comment en mesme office
L'un desplaist & l'autre est veu plaire
Ayant nature en ce propice.

Le. cxxv, d'ū lyō & d'une souris



A Estoit las, vint a s'apposer
Et mettre en un lieu umbrageux
Pour y dormir & reposer,
Mais paz ny peust beaucoup poser
Que de souris grand abundance

Ne vint s'ingerer & oser

A luy fair ennuy & greuance.

Dont lesueillerent en la fin

Par sur luy marcher & courir

En sesueillant print l'une, afin

De luy faire mort encourir,

Elle estant au poince de mourir

Ne sceust que fair ou dire, fors

Qu'en grace & pardon recourir

Et luy crier mercy alors.

Quand ce lyon eust veu la grande Humilité, d'icelle beste Il luy oaroya sa demande Sans luy faire grefue moleste, Pourtant dict elle, quand au reste Ie te promeaz le desseruir Pourueu qu'il me soit maniseste Que te puissé ayder ou seruir. Or aprez quelque temps escheust Que ce lyon par cas fortuit Dedans vn lacz ou fille chust Ou il fut bien prez des iours huia, Mais tout aussi tost que le bruid A la fouris en peust venir Elle accourut tant iour que nuia Pour en ce cas luy subuenir, Et tant fist par ronger des dentz

dail a peu fyer

Dont ce lyon estant dedans

Se print a le remercier

Et a bien le regracier,

Aprez de ce lacqz estro yssu '

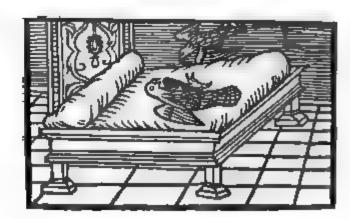
Qui luy sembloit fort commo acier

Tant de cordo estoit bien tyssu.

Le moral.

La fable certains nous veult faire Qu'homme n'est tant soit impuissant Qui ne puissé en aulcun affaire Bien nuyre ou ayder au puissant.

Le. c xxvi. d'une escousse malade.



Duint qu'unq escousse fut prinse De mal, si rigoureux & fort Que sa vi¢ a riens plus ne prise Ainsi qu'aspirant a la mort, Or en mourant el' se remort De ses meffai&z, en façon telle Que sa mer¢ el' pria bien fort De requerir les Dieux pour elle. Surquoy la mere vint redire, Cuydes tu des dieux obtenir Gracq & pardon? quand a vray dire Ne te peuz iamais contenir De leur mal faire, ne t'abstenir De rauir en leurs sacrisices Ce qui leur doibt appartenir Quand au droia de telles offices.

Le moral.

La fable monstre qu'a grand peine Lhomme (pendant qu'il est contraire) Peult l'amour & la grac¢ attraire De celuy qui le tient en hayne.

Le. c xxvii. de l'heronde & des aultres oiseaulx.



'Herondo aux champs semer voyant Tant lin que chanurd, & preuoyant Le mai futur, & aduenir Qu'aux oy feaux en pouoit venir, Leur conseilla de mettre peine De ladicle semence ou graine Recuillir, & teller en leau De paour que fur le renouueau N'eust a germer ou a produire Chofe qui aprez leur peuft nuyre, Mais neantmoins vn chascun deulx Fust de ce faire paresseux Ains l'ont permis flourir & croistre, Quand vint a l'heronde apparoistre Ceftuy lin ou chanure eftre crue Et qu'en riens n'auoit esté crue El' leur conseilla de rechef

Pour obuier a tout mesches Quel' !eur pouoit lors diuiner Qu'ilz eussent a desraciner Tout cestuy lin ou chanurq, affin De l'ardro & bruster en la fin, Mais de chose quel' leur peust dire Les aultres n'en feirent que rire, Luy disant quel' n'estoit pas sage De deuiner mauluais presage Sans eulx soulcier (commø il est di&) De ce quel' leur auoit predia, Ce que voiant icellé alors Est venue a se mettre hors D'auec eulx les abandonnant Et a converser s'addonnant Aux citez auecques les hommes, Cependant on vient par grandz sommes Ce lin & chanure congreger Et en faict on pour abreger Fillez de cord¢ & de fiscelle, Et puis consequamment d'icelle On vous faid retz & alliez Dont furent tous prins & liez Iceulx oy seaulx en general Qui leur fut vn assez grand mal Car on leur fist sentir la mort Parquoy se repentirent fort

Mais pour lors il estoit trop tard Qui n'auoient chascun pour sa part Creu au conseil de l'herondelle Sans en riens s'estre mocquez d'elle,

Le moral.

Par c'est apologu¢ il est sceu Que l'homme trop tard se repent Quand le dommag¢ a ia receu Et que ia le mal en luy sent.

Le. c xxviii. des grenoilles & de Iuppiter.



Es grenoilles iadis viuantes En leur franchife notamment

Furent Iuppiter poursuyuantes
En luy requerant instamment
De leur donner vn prince ou roy,
Sans estimer consequamment
Venir de luy aulcun desroy.

Aquoy Iuppiter bien voulut
Premierement contreuenir
Preuoyant l'effect dissolut
Qu'il leur en pouoit aduenir
Ce neantmoins tant le requirent
Pour a leur desir subuenir
Que par prieres le vainquirent.

Or pour leur complair il escheust Qui leur ie a vn gros morceau De boys, lequel seist quand il cheust Vn bruyt merueilleux dedans leau Qui les effroya par tel' sorte Que pour le moins & le plus beau Chascune pensoit estre morte.

Mais petit a petit aprez
Vindrent a hardiess auoir
Parquoy s'approcherent de prez
Pour au vray entendre & scauoir
Quel roy cestoit, qui si grand son
A peu dedans leur eau mouuoir
Les effroyant en tel façon.

Elles venues a l'entour

De ce morceau de boys ont veu Et congnu en effect, que pour Luy fair d'honneur il n'estoit meu Dont eurent deuil chascun en soy Qu'il n'estoit aultrement esmeu Et d'ainsi le voir a recoy.

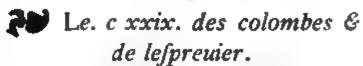
A ceste cause de reches
Vn aultre roy lors ont requis
Qui sut pour elz vn grand mesches,
Car Iuppiter de ce requis
Vn circongneau pour roy leur baille
Lequel pour vn menger exquis
Les aualloit plus dru que paille.

Quand elz se veirent atournées
Et submises en vn tel estre
Vers Iuppiter sont retournées
Luy suppliant de les remettre
En leur liberté & franchise
Ou vn aultre roy leur commettre
Qui les traidé en plus doulce guise.

Mais nonobstant leur deprier
Iuppiter n'en voulut riens faire
Dont tous les soirs braire & crier
On les oyt encor pour l'affaire
Cuydant pour leur bruit & clameur
A Iuppiter tant satisfaire
Quil ait pitié de leur malheur.

Le moral.

Par la fable il fault retenir Que quand vn peuple est sans ennuy Soubz vn roy, il si doibt tenir De paour d'auoir pire que luy.



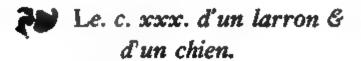


L print aux columbes desir
D'auoir vn roy pour les deffendre
Dont touxte leur gré & plaistr
Elz vindrent a estyrg & prendre
L'espreuier, mais leur peust mesprendre.
Quand tost aprez estrg auec elles
Les vint a rauir & surprendre

Non garder ou deffendre icelles.

Le moral.

Ceste sable monstrer pretend Qu'il aduient souuent infortune A celuy qui desirg & tend Changer d'estat & de sortune.





Omma vn larron a defrobber tendoit
Vne maifon, vn chien qui l'entendoit
Vint a iapper, & a luy abbayer,
Cestuy larron adonc sans delayer
Se print a tendra, a cestuy chien la main

Pour le flatter, en luy offrant du pain

Et le priant qu'il se teust, mais le chien

A respondu, qu'au vray n'en feroit rien

Veu qu'il seroit bien meschant de permettre

Beaucoup tollir (pour yn rien) a son maistre.

Le moral.

Par la fable on peult concepuoir Qu'a l'umbre d'un petit plaisir Maintz tendent aultruy decepuoir Et leur faire grand desplaisir.

Le. cxxxi. d'un loup & d'une truye.



De cochonner, s'en est venu vers elle
En luy disant, Dieu vous gard seur beneste
Tant vous semblez gentille damoyselle
Certainement i'ay grand desir & zelle
De m'employer a vous faire service
Plaisir ausi, en tout heur en laquelle
Il vous plaira que ie my excercice
Surquoy respond la truy e, o mon frere
Du bon vouloir qu'auez ie vous mercy
Puis qu'il vous plaist aulcun plaisir me faire
le vous supply vous retirer d'icy
Tout au plus loing que pourrez, car ainsi
Me donnerez plaisir & reconsort
Et mosterez hors de craint & soucy
Lequel i'auroy en faisant vostre effort.

Le moral.

La fable demonstre assez prez Quemainten amoursemble attraire Vn aultre, mais c'est pour aprez Luy estre ennemy & contraire.

Le. c xxxii. des montaignes enflées.



Velquefoy's advint aux montaignes
En telle forte s'esleuer
Et enster qu'a ceulx des champaignes
Sembloit qu'elz deussent enleuer
Quasi tout le mondé au creuer,
Mais oncé riens sors qu'une souris
S'en peust lors produiré & leuer
Dont grandement chascun s'est rys.

Le moral.
La fable nous enseigne bien
Que gentz vanteurs merueilles font
De proposer, mais de tout rien
Ou bien pou, donc mocquez ilz sont.

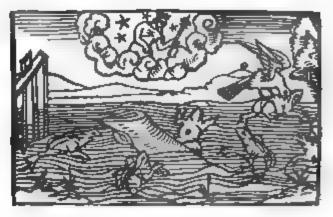
Le. cxxxiii. d'un vieil chien & de son maistre.

Mais pour lors il estoit trop tard Qui n'auoient chascun pour sa part Creu au conseil de l'herondelle Sans en riens s'estre mocquez d'elle,

Le moral.

Par c'est apologu¢ il est sceu Que l'homme trop tard se repent Quand le dommag¢ a ia receu Et que ia le mal en luy sent.

Le. c xxviii. des grenoilles & de luppiter.



Es grenoilles iadis viuantes En leur franchife notamment

Furent Iuppiter poursuyuantes
En luy requerant instamment
De leur donner vn prince ou roy,
Sans estimer consequamment
Venir de luy aulcun desroy.

Aquoy Iuppiter bien voulut
Premierement contreuenir
Preuoyant l'effect dissolut
Qu'il leur en pouoit aduenir
Ce neantmoins tant le requirent
Pour a leur desir subuenir
Que par prieres le vainquirent.

Or pour leur complair dil escheust Qui leur ie a vn gros morceau De boys, lequel feist quand il cheust Vn bruyt merueilleux dedans leau Qui les effroya par tel' sorte Que pour le moins & le plus beau Chascune pensoit estre morte.

Mais petit a petit aprez
Vindrent a hardiess auoir
Parquoy s'approcherent de prez
Pour au vray entendre & scauoir
Quel roy cestoit, qui si grand son
A peu dedans leur eau mouuoir
Les effroyant en tel façon.
Elles venues a l'entour

De ce morceau de boys ont veu Et congnu en effect, que pour Luy fair d'honneur il n'estoit meu Dont eurent deuil chascun en soy Qu'il n'estoit aultrement esmeu Et d'ainsi le voir a recoy.

A ceste cause de reches
Vn aultre roy lors ont requis
Qui sut pour elz vn grand mesches,
Car Iuppiter de ce requis
Vn circongneau pour roy leur baille
Lequel pour vn menger exquis
Les aualloit plus dru que paille.

Quand elz se veirent atournées
Et submises en vn tel estre
Vers Iuppiter sont retournées
Luy suppliant de les remettre
En leur liberté & franchise
Ou vn aultre roy leur commettre
Qui les traide en plus doulce guise.

Mais nonobstant leur deprier
luppiter n'en voulut riens faire
Dont tous les soirs brair & crier
On les oyt encor pour l'affaire
Cuydant pour leur bruit & clameur
A Iuppiter tant satisfaire
Quil ait pitié de leur malheur.

Le moral.

Par la fable il fault retenir Que quand vn peuple est sans ennuy Soubz vn roy, il si doibt tenir De paour d'auoir pire que luy.

Le. c xxix. des colombes & de lespreuier.

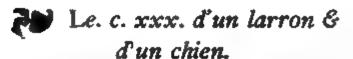


L print aux columbes destr D'auoir vn roy pour les dessendre Dont iouxte leur gré & plaistr Elz vindrent a estyrq & prendre L'espreuier, mais leur peust mesprendre. Quand tost aprez estre auec elles Les vint a rauir & surprendre

Non garder ou deffendry icelles.

Le moral.

Ceste sable monstrer pretend Qu'il aduient souuent insortune A celuy qui desirg & tend Changer d'estat & de sortune.





Omma vn larron a defrobber tendoit
Vne maifon, vn chien qui l'entendoit
Vint a iapper, & a luy abbayer,
Cestuy larron adonc sans delayer
Se print a tendre, a cestuy chien la main



Pour le flatter, en luy offrant du pain Et le priant qu'il se teust, mais le chien A respondu, qu'au vray n'en feroit rien Veu qu'il seroit bien meschant de permettre Beaucoup tollir (pour vn rien) a son maistre.

Le moral.

Par la fable on peult concepuoir Qu'a l'umbre d'un petit plaisir Maintz tendent aultruy decepuoir Et leur faire grand desplaisir.

Le. cxxxi. d'un loup & d'une truye.



IN loup voyant une truye preste De cochonner, s'en est venu vers elle En luy disant, Dieu vous gard seur beneste Tant vous semblez gentille damoyselle Certainement i'ay grand desir & zelle De m'employer a vous faire service Plaisir aussi, en toute heure en laquelle Il vous plaira que ie my excercice Surquoy respond la truyq, ó mon frere Du bon vouloir qu'auez ie vous mercy Puis qu'il vous plaist aulcun plaisir me faire Ie vous supply vous retirer d'icy Tout au plus loing que pourrez, car ainsi Me donnerez plaisir & reconfort Et mosterez hors de craint & soucy Lequel l'auroy en faisant vostra effort.

Le moral.

La fable demonstre affez prez Quemaintenamoursembleattraire Vn aultre, mais c'est pour aprez Luy estre ennemy & contraire.

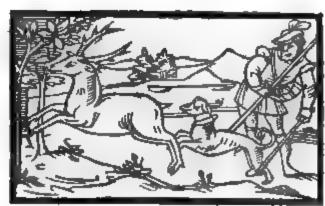
Le. c xxxii. des montaignes enflées.



Velquefoy's advint aux montaignes
En telle forte s'efleuer
Et enfler qu'a ceulx des champaignes
Sembloit qu'elz deuffent enleuer
Quaft tout le mondé au creuer,
Mais once riens fors qu'une fouris
S'en peuft lors produiré & leuer
Dont grandement chascun s'est rys.

Le moral.
La fable nous enseigne bien
Que gentz vanteurs merueilles font
De proposer, mais de tout rien
Ou bien pou, donc mocquez ilz sont.

Le. cxxxiii. d'un vieil chien & de son maistre.



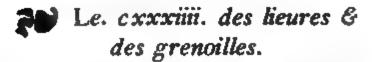
N veneur fut ayant en sa maison
Aulcu leurier, qui durat son seund eage
Habild estoit a prendre venaison
Comme, cerf, bichq, aultre beste sauuage
Par bien courir, & mordre a l'auantage,
Dont le veneur moult fort le cherissoit
Pour le prossit qui de luy sortissoit,

Mais par aprez qu'ennuyeuse vieillesse
Le poure chien est venu a submettre
C'est ascauoir, en langueur & soyblesse
Il a esté contemné de son maistre
Car bien souvent quand venoit au chasser
Il ne pouoit courir comme il souloit,
Ne sermement la beste pourchasser,
Parquoy le maistre aigrement s'en douloit
Et l'appellaut paresseux & insame
Et cestuy chien bastre et meurdrir vouloit
En luy donnant tresgrand reproche & blasme

Voyant le chien qu'ainst l'increps & blasme Il luy a did si tu estois courtois Tu m'aymeroys, voirs a cause du gaing Et du proussit que t'ay said aultressoys Et ne m'auroys pas ainst en desdaing

Le moral.

Par la fable doibt fouuenir Que plusieurs on tient en amour Pour le prouffit qui peult venir Et d'eulx proceder chascun iour.





Lescheut lors de cas fortuit
Que boreas par ses abboys
Et soufflementz fist vn tel bruit
Que tous les lieures d'aulcun boys
Qui estoient des centz plus de trois
S'en surrent comme esperduz
Car ilz pensoient par telz effrois
Estre en general tous perduz.

Tant ont fuy qu'auec tel crainte
Vindrent prez d'un lieu maresqueux
Ou ilz ont veu grenoille mainte
En leau, se iecter de paour deulx,
Dont furent grandement paoureux
Et plus que deuant effroyez
Cuydantz ainsi que malheureux
Debuoir estre au lieu tous noyez.

Mais l'un d'iceulz se print a dire Ainst que le plus magnanime Nul de nous pourroit contredire Qu'il n'ait le cœur pusillanime Veu que sans cause legitime Nous sommes craintifz & timides Tout par estre comme i'estime De vertu & constance vuides.

Le moral.
La fabl¢ enseign¢ apertement

Que gens timides par nature Par auoir folle coniecture Bien fouuent craignent frustrement.

Le. cxxxv. d'un petit boucq & d'un loup.



Ommø vne chieurg aux champs vouloit
pafture
Aller chercher, ains qu'y ffir peuft dessendre
A son cheureau, qu'a nulle creature
Eust a ouurir lestable sans pretendre
A ouyr la voix, & bien premier l'entendre,
Ce que promist le petit boucquin saire
Obeissant certainement se rendre
Assez songneux en ce ças & assaire.
Or peu aprez la chieure se depart
Et va aux champs broutter ronche & espine

Voicy vn loup caché de lautre part
Dissimulant par cautelle vulpine
Sa qualite & nature lupine,
Qui vient au boucq, disant ouurez la porte
(Voyre tresbien simulant voix caprine)
Mon petit silz, car du lait vous apporte.
Aquoy le boucq voyant par vn pertuys,
Qu'il estoit loup, des la premire soys
Luy respondit point ne t'ouuriray l'huys,
Considere qu'estre vn loup ie te voys
A ta sigure, obstant qu'a ouyr ta voix
Certainement tu semble chieure, mais
C'est pour assin que par tes ambigoys
Puisses entrer & m'auoir pour ton meaz.

Le moral.

La fable par dictz apparentz Demonstr¢ aux enfantz qu'ilz couiet Croyre leurs amys & parentz Quand de leur conseil bien en vient.

Le. cxxxvi. d'un Cerf & d'une Brebis.



Euant le loup, vn cerf fift conuenir
Vne Brebis, voir a lheure prefente
Luy demandant pour la circunuenir
Vn muy de grain, quel luy debuoit de rente,
Dequoy estoit la brebis innocente,
Ce nonobstant lui accorda son dire,
Voyant alors le loup qui se presente
Pour la menger s'eust voulu contredire,

Or quelque iour aprez elle peuft voir
Le cerf tout feul, auquel fans paour & crainte
El' luy nya vn feul grain luy debuoir,
En remonstrant que par force & contrainde
Comme craignant estre du loup attainde
Elle s'estoit faide a luy redebuable,
Pour & aultant disoit de nulle attainde
Estre la debte & aussi non vaillable.

Le moral.

La fable nous peult aduertir Qu'aucunesfoys il fault promettre Ce qu'on ne doibt en effect mettre, Pour d'un peril fe diuertir.

Le. c xxxvii. d'un rufticque & d'un ferpent.



A Vicum rusticque en sa propre maison
Certain serpent pour un temps & saison
ladis nourrist assez benignement,
Mais il aduint voire soubdainnement
Que d'un tel deuil sut ce rusticque esprins
Vers le serpent qu'un hansart il a prins
Dont la nauré, & iusqu'au sang blessé
Quand le serpent s'est veu interessé
Sen est suy, dou il estoit venu,

Puis pou de temps aprez est aduenu Que ce rusticqué est cheu en poureté Et luy pensant que tout cq auoit esté Par auoir fai& desplaisir au serpent, Tresaigrement a part luy sen repent Tant qu'est venu a mercy luy crier Et par amour encoire luy prier De retourner chez luy & qu'en effect Pour l'aduenir ne luy feroit meffed, Surquoy respond le serpent qu'il luy donne Pardon du cas, & que tout luy pardonne, Mais quant au reste a dict touchant le poinct De retourner, qui ne le fera poin&, Combien que plus de mal n'ait en son corps, Ce neantmoins seroit tousiours records Du grief & tort, lequel auoit commis Vers luy, combien qu'il luy ayt tout remis.

Le moral.

Par ceste fabl¢ il est notoire Que par prudenc¢ il fault tenir Du tort seullement la memoire Et non rancune maintenir.

Le. c xxxviii. d'un regnard & d'une cicongne.

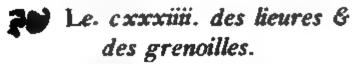


N veneur fut ayant en sa maison
Aulcū leurier, qui durāt son ieung eage
Habilg estoit a prendre venaison
Comme, cers, biche, aultre beste sauuage
Par bien courir, & mordre a l'auantage,
Dont le veneur moult fort le cherissoit
Pour le prossit qui de luy sortissoit,
Mais par aprez qu'ennuyeuse vieillesse
Le poure chien est venu a submettre
C'est asçauoir, en langueur & soyblesse
Il a esté contemné de son maistre
Car bien souvent quand venoit au chasser
Il ne pouoit courir comme il souloit,
Ne sermement la beste pourchasser,
Parquoy le maistre augrement s'en douloit

Et l'appellaut paresseux & insame Et cestuy chien bastre et meurdrir vouloit En luy donnant tresgrand reproché & blasme Voyant le chien qu'ainst l'increpq & blasme Il luy a did si tu estois courtois Tu m'aymeroys, voirq a cause du gaing Et du proussit que t'ay said aultressoys Et ne m'auroys pas ainst en desdaing

Le moral.

Par la fable doibt fouuenir Que plusieurs on tient en amour Pour le prouffit qui peult venir Et d'eulx proceder chascun iour.





Lescheut lors de cas fortuit
Que boreas par ses abboys
Et soufflementz fist vn tel bruit
Que tous les lieures d'aulcun boys
Qui estoient des centz plus de trois
S'en surrent comme esperduz
Car ilz pensoient par telz effrois
Estre en general tous perduz.

Tant ont fuy qu'auec tel crainte
Vindrent prez d'un lieu maresqueux
Ou ilz ont veu grenoille mainte
En leau, se iecter de paour deulx,
Dont furent grandement paoureux
Et plus que deuant effroyez
Cuydantz ainsi que malheureux
Debuoir estre au lieu tous noyez.

Mais l'un d'iceulz se print a dire Ainst que le plus magnanime Nul de nous pourroit contredire Qu'il n'ait le cœur pusillanime Veu que sans cause legitime Nous sommes craintisz & timides Tout par estre comme i'estime De vertu & constance vuides.

Le moral. La fabl¢ enseign¢ apertement Que gens timides par nature Par auoir folle coniecture Bien fouuent craignent frustrement.

Le. cxxxv. d'un petit boucq & d'un loup.



Ommø vne chieurg aux champs vouloit pasture
Aller chercher, ains qu'y str peust dessendre
A son cheureau, qu'a nulle creature
Eust a ouurir lestable sans pretendre
A over la volx, & bien premier l'entendre,
Ce que promist le petit boucquin saire
Obeissant certainement se rendre
Assez songneux en ce cas & assaire.
Or peu aprez la chieure se depart
Et va aux champs broutter ronché & espine

Voicy vn loup caché de lautre part
Dissimulant par cautelle vulpine
Sa qualite & nature lupine,
Qui vient au boucq, disant ouurez la porte
(Voyre tresbien simulant voix caprine)
Mon petit filz, car du lait vous apporte.

Aquoy le boucq voyant par vn pertuys,
Qu'il estoit loup, des la premire foys
Luy respondit point ne t'ouuriray l'huys,
Considere qu'estre vn loup ie te voys
A ta sigure, obstant qu'a ouyr ta voix
Certainement tu semble chieure, mais
C'est pour assin que par tes ambigoys
Puisses entrer & m'auoir pour ton meaz.

Le moral.

La fable par dictz apparentz Demonstr¢ aux enfantz qu'ilz couiet Croyre leurs amys & parentz Quand de leur conseil bien en vient.

Le. cxxxvi. d'un Cerf & d'une Brebis.



Euant le loup, vn cerf fist conuenir
Vne Brebis, voir a lheure presente
Luy demandant pour la circunuenir
Vn muy de grain, quel' luy debuoit de rente,
Dequoy estoit la brebis innocente,
Ce nonobstant lui accorda son dire,
Vovant alors le loup qui se presente
Pour la menger s'eust voulu contredire,
Or quelque iour aprez elle peust voir
Le cerf tout seul, auquel sans paour & crainte

Or quelque iour aprez elle peuft voir
Le cerf tout feul, auquel fant paour & crainte
El' luy nya vn feul grain luy debuoir,
En remonstrant que par force & contrainde
Comme craignant estre du loup attainde
Elle s'estoit faide a luy redebuable,
Pour & aultant disoit de nulle attainde
Estre la debte & aussi non vaillable.

Le moral.

La fable nous peult aduertir Qu'aucunesfoys il fault promettre Ce qu'on ne doibt en effect mettre, Pour d'un peril se diuertir.

Le. c xxxvii. d'un rusticque & d'un serpent.

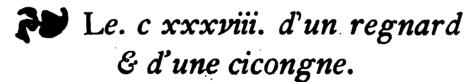


A Vicum rusticque en sa propre maison
Certain serpent pour vn temps & saison
Iadis nourrist assez benignement,
Mais il aduint voire soubdainnement
Que d'un tel deuil sut ce rusticque esprins
Vers le serpent qu'un hansart il a prins
Dont la nauré, & iusqu'au sang blessé
Quand le serpent s'est veu interessé
Sen est suy, dou il estoit venu,

Puis pou de temps aprez est aduenu Que ce rusticqué est cheu en poureté Et luy pensant que tout cq auoit esté Par auoir faid desplaisir au serpent, Tresaigrement a part luy sen repent Tant qu'est venu a mercy luy crier Et par amour encoire luy prier De retourner chez luy & qu'en effect Pour l'aduenir ne luy feroit meffet, Surquoy respond le serpent qu'il luy donne Pardon du cas, & que tout luy pardonne, Mais quant au reste a dict touchant le poinct De retourner, qui ne le fera poina, Combien que plus de mal n'ait en son corps, Ce neantmoins seroit tousours records Du grief & tort, lequel auoit commis Vers luy, combien qu'il luy ayt tout remis.

Le moral.

Par ceste fabl¢ il est notoire Que par prudenc¢ il fault tenir Du tort seullement la memoire Et non rancune maintenir.





Adis vn cauteleux regnard Defirant tromper & seduire Vne cicongne, par fon art A venir la voulut induire, En vn bancquet, ou difoit cuyre Force de rost & de viande Qui est convenable & peult duire Pour traider gens a la demande. Ce neantmoins ny estoit chose, Fors tant seullement du potage Que ce regnard fur table expose Et espand, a son advantage, Quand de lecher auoit l'usage, Ce que loyseau faire n'eust sceu, Dont le regnard d'un faulx courage Ainst la trompé & deceu, Quand la cicongno a veu le tour

Que ce regnard luy auoit faid Iura qu'el auroit son retour Et se vengeroit du meffaid, Parquoy pour venir a leffed De son desir, el' fist hascher Aussi menu que sel est faid Certaine portion de chair.

Puis par aprez entendro il fault Qu'en vne phiole de voirre Tressort estroit au boult de hault Toute ceste chair elle serre, Puis le regnard enuoya querre Pour venir bancqueter chez elle Lequel y accourut grand erre Comme ioyeux de la nouvelle.

Luy venu el' luy presenta

Ceste phiole de chair plaine

Qui beaucoup ne le contenta,

Car ce ne luy estoit que peine

De voir ceste chair si prochaine

Et ne pouoir l'attaindry en rien,

Voir aussi pour chose certaine

Que la cicongny en mengoit bien.

Le moral.

Par ceste sable est apperceu Que l'hôme cauteleux & fin Qui fouuent aultruy a deceu Est aprez trompé en la fin.

Le. cxxxix. d'un loup & d'une teste d'homme taillee en pierre.



Institutu loup chez un tailleur d'images
Estoit entré sur tous aultres ouurages
Veist une pierre en teste d'homme faide
Si bien taillée assouié & parfaide
Qu'il ny auoit sur la taillé a redire,
Mais la voyant auoir nul sens va dire
En luy criant, 6 teste belle & gente
Quand en saçon, mais de sens indigente
Ne plus ne moins que seroit austre pierre
Qui est ençoiré au ventre de la terre.

Le morai.

La fabl¢ en son moral propose Que la beaulté exterieure N'est estimé¢ estre grand chose S'el' na prudenc¢ interieure.

Le. c xl. d'vne corneille.



Vrant le temps que se muent oyseaulx
Et sont a voir laidz hydeux & no beaulx
Vne corneillé estoit toute pelée
Dont se voyant estré ainsi guerpelée,
Delibera les plumes recuillir
Daultres oyseaulx, tant qu'en pourroit cueillir
Dequoy aprez, s'est iolyment couverte
Puis quand el' veit qu'ellé avoit recouverte
Si belle robbe, & estoit tant iolye
Elle devint adonc par sa solie

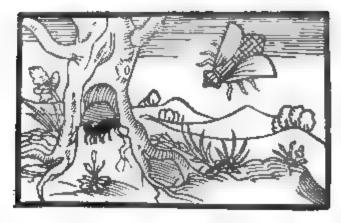


Treforguilleuf & oultre plus encore
Si treffier , & tant plaine de gloire
Quel' ne prisoit en riens au regard d'elle
Aultres oyseaulx, tant el' se voyoit belle,
Mais quand l'ont veu ainst s'en orgueillir
Ilz sont venus tous icell acceuillir
Luy arrachant vn chascun son plumage
Qui luy a faid a son corps grand dommage,
Car toute nu en la sin s'est trouvée
Et enuers tous larronness approuvée,
Se voyant donc cheut en telle detresse
Porter le noir en signe de tristesse
A bien voulu, pour faire souvenir
De cestuy cas a tous pour l'advenir.

Le moral.

Il est monstré par ceste fable Qu'un qui est veu robber & prendre Bien d'aultruy, deuient miserable Quand il est contrainct a le rendre.

Le. cxli. d'une mouche & d'un fourmy.



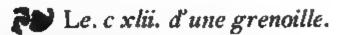
Adis vne mouche blasmoit
Le fourmy, comme beste ville
Et au contraire se clamoit
Estre nobly, honnesty, & ciuile
Et que tant aux champs qu'en la ville
Auec seigneurs princes & roys
De repaistre elle avoit le stille
Et les baisant aulcunessoys.

Quand le fourmy l'eust bien ouve
Il luy donna responce telle,
(Dont beaucoup ne sut restouye)
C'est qu'il se tient plus heureux qu'elle
Quand par hayne continuelle
D'un chascun ells est poursuyuse
Ainst qu'importuns & cruelle
Tant que souvent en perd la vie.
Oultre la disoit vagabunde

Et en yuer mourir de fain
Et qu'en oyssuete abunde
En consommant le temps en vain,
Mais de suy il amasse grain
Pour en yuer seurement viure
En donnant exemple certain
A ceulx qui le vouldront ensuyure.

Le moral.

Par ceste fable on congnoit bien Que maint sol & ambitieux Blasme l'estat d'aultruy, combien Que le sien soit plus vicieux.





Ne grenoille eust appetit en soy
Quant en grosseur au bœuf s'equiparer
A ceste causé & a raison dequoy
Vint a s'enster pour mieux sy comparer,
Ains toutessoy que du lieu separer
Elle creua deuant tous bien a coup
Commé el' cuydoit encor se preparer
S'enster adonc pour le troisiesme coup.

Le moral.

Ceste table enseigner pretend Que souuent a la creature Mal aduient, par ce qu'elle tend Faire chose oultre sa nature.

Le. c xliii. d'un lyon & d'un cheual.



Vicun Lyon ia comblé de vieillesse A Vint pour menger vn bon cheual roussin. Or a raifon de fon eagg & foiblesse Il voulut faindre eftre expert medecin, Ce qu'il a faid, pour venir mieulx afin De fon vouloir, rempli de dol & fraulde, Ce neantmoins le cheual comme fin Lur en bailla d'ung aultre encor plus chaulde. Car il luy dist qu'und espind il s'estoit Fiché au pied, laquelle horriblement L'inquietoit & aussi molestoit, Et pour aultant le prioyt humblement De luy donner auleun foulagement Par luy tirer hors du pied cefte espine, Luy promettant contenter largement Touchant sa curq & art de medecine, Quand ce lyon euft ouy la requeste

Que luy faifoit humblement le cheual, Luy demanda fans faire longue enqueste A voir le pied auquel estoit le mal, Lors ce roussin, d'un coup si anormal Vint ce lyon entre deux yeulx frapper Qui le seist choir & renuerser a val Et puis par bien courir peust eschapper.

Le moral.

La dessuration de la dessuration La dessuration de la dessuration

Le. c xliiii. d'un aultre cheual & d'un afne.



Vltre roussin fut lors a vn grand prince Excedant tous cheuaulx de la prouince Quant en beaulté, & riches paremetz De mors, de bridg & autres aornemetz Dont il estoit en luy si glorieux Qu'aultres cheuaulx fussent ieunes ou vieulx Il desprisoit, en desdaignant les voir Ou regarder, or il convient scauoir Que ce pendant qu'il triumphoit ainsi Et qu'il estoit de gloire tant farcy Il recontra en chemin assez large Aulcun pour d asnd a tout son faiz & charge Auquel cria de loing par grand orgueil Ainsi qu'ayant de luy d'espit & deuil Que de sa vorq eust a se retirer Et au plustost a l'escart se tirer A celle fin qu'a son corps il n'attouche Ou aultrement luy donneroit tel' touche Qui le mettroit les patins contremont Si son chemin & passage luy rompt, Quand ce pour a a fn q eust son dir q entendu Obeissant au cheual s'est rendu Par se distraire & tirer a lescart. Lors le cheual se voyant estre a part Pour son plaisir vient a faire iambades Bondissementz, soupplessaultz & pennades, Mais luy aduint commo il faisoit telz ieux

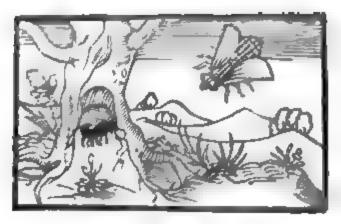
Et qu'il estoit si pompant & ioyeux Qu'en bondissant vn¢ haine lux creua Qui tellement le foulla & greua Que par aprez il deuint inhabile A faire faultz & cessa destre agile Et commença des lors estre pesant Crappeux, morueux, farcineux mal plaisant, Parquoy luy fut osté par le menu Son beau harnoys & despouille tout nud, Puis fut vendu a vn marchant de pierre Lequel au bout d'un chamion l'entierre Le contraignant aultant que le iour dure Sans plus vouster ou saillir sur la dure Trainer sa pierro, en grand misero & peine Or scauoir fault que ce pendant qu'il traine Et hall¢ ainsi, lasne vient de reches A le trouuer en si piteux mesches Lequel' luy dist voyrg en se gaudissant Hau compaignon qui estoys si puissant Si fort & roydq & si tresbien en ordre Pour le present tu es en grand desordre, Ou est ton frain & ta bride dorée? Dequoy ta teste estoit lors decorée Ou est ta selle & harnois sumptueux Qui te faisoit ainsi presumptueux? Et a tout quoy iadiz prenoyes esbatz Au lieu d'iceulx as maintenant vn batz,

Treforguilleuf & oultre plus encore
Si treffierd, & tant plaine de gloire
Quel' ne prisoit en riens au regard d'elle
Aultres offeaulx, tant el' se voyoit belle,
Mais quand l'ont veud ainst s'en orgueillir
Ilz sont venus tous icellé acceuillir
Luy arrachant vn chascun son plumage
Qui luy a faid a son corps grand dommage,
Car toute nud en la sin s'est trouvée
Et enuers tous larronnesse approuvée,
Se voyant donc cheuté en telle detresse
Porter le noir en signe de tristesse
A bien voulu, pour faire souvenir
De cestuy cas a tous pour l'advenir.

Le moral.

Il est monstré par ceste fable Qu'un qui est veu robber & prendre Bien d'aultruy, deuient miserable Quand il est contrainct a le rendre.

Le. cxli. d'une mouche & d'un fourmy.

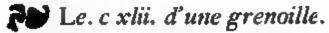


Adia one mouche blasmost Le fourmy, comme beste ville El an contracre fe clamoit Estre noble, honneste, & ciutle let que tant aux champs qu'en la ville Auec fergueurs princes & roys De repaistre elle auoit le fille Lt les baifant auleunesfoys, Quand le fourmy l'eust bien ouye Il luy donna responce telle, /Dont beaucoup ne fut reflouye C'est qu'il se tient plus heureux qu'elle Quand par hayne continuelle D'un chascun elle est poursuyme Amfi qu'importung & cruelle I ant que fouvent en perd la vie. Oultre la difoit vagabunde

Et en yuer mourir de fain
Et qu'en oyssuete abunde
En consommant le temps en vain,
Mais de luy il amasse grain
Pour en yuer seurement viure
En'donnant exemple certain
A ceulx qui le vouldront ensuyure.

Le moral.

Par ceste fable on congnoit bien Que maint sol & ambitieux Blasme l'estat d'aultruy, combien Que le sien soit plus vicieux.



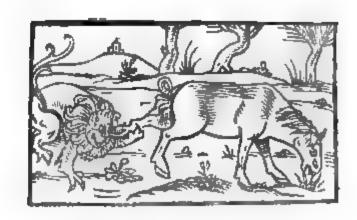


Ne grenoille eust appetit en soy
Quant en grosseur au bœuf s'equiparer
A ceste causé & a raison dequoy
Vint a s'enster pour mieux sy comparer,
Ains toutessoy que du lieu separer
Elle creua deuant tous bien a coup
Commé el' cuydoit encor se preparer
S'enster adonc pour le troisiesme coup.

Le moral.

Ceste table enseigner pretend Que souuent a la creature Mal aduient, par ce qu'elle tend Faire chose oultre sa nature.

Le. c xliii. d'un lyon & d'un cheual.



Vlcun Lyon ia comblé de vieillesse A Vint pour menger yn bon cheual roussin. Or a raifon de son eagg & foiblesse Il voulut faindry eftry expert medecin, Ce qu'il a fail, pour venir mieulx afin De son vouloir, rempli de dol & fraulde, Ce neantmoins le cheual comme fin Lur en bailla d'ung aultre encor plus chaulde. Car il luy dist qu'und espind il s'estoit Fiché au pied, laquella horriblement L'inquietoit & aussi molestoit, Et pour aultant le prioyt humblement De luy donner auleun foulagement Par luy tirer hors du pied cefte espine, Luy promettant contenter largement Touchant sa curd & art de medecine, Quand ce ly on euft ouy la requeste

Que luy faifoit humblement le cheual, Luy demanda fans faire longuq enqueste A voir le pied auquel estoit le mal, Lors ce roussin, d'un coup si anormal Vint ce lyon entre deux yeulx frapper Qui le seist choir & renuerser a val Et puis par bien courir peust eschapper.

Le moral.

La dessussition de la dessus La dessus de la

Le. c xliii. d'un aultre cheual & d'un asne.



Vitre roussin fut lors a vn grand prince Excedant tous cheuaulx de la prouince Quant en beaulté, & riches paremetz De mors, de bridg & autres aornemetz Dont il estoit en luy si glorieux Qu'aultres cheuaulx fussent ieunes ou vieulx Il desprisoit, en desdaignant les voir Ou regarder, or il convient scauoir Que ce pendant qu'il triumphoit ainsi Et qu'il estoit de gloire tant farcy Il recontra en chemin affez large Aulcun pour d asnd a tout son faiz & charge Auquel cria de loing par grand orgueil Ainsi qu'ayant de luy d'espit & deuil Que de sa vord eust a se retirer Et au plustost a l'escart se tirer A celle fin qu'a son corps il n'attouche Ou aultrement luy donneroit tel' touche Qui le mettroit les patins contremont Si son chemin & passage luy rompt, Quand ce pour a a fn q eust son dir q entendu Obeissant au cheual s'est rendu Par se distraire & tirer a lescart. Lors le cheual se voyant estre a part Pour son plaisir vient a faire iambades Bondissementz, soupplessaultz & pennades, Mais luy aduint comme il faisoit telz ieux

Et qu'il estoit si pompant & ioyeux Qu'en bondissant vn¢ haine luy creua Qui tellement le foulla & greua Que par aprez il deuint inhabile A faire saultz & cessa destre agile Et commença des lors estre pesant Crappeux, morueux, farcineux mal plaisant, Parquoy luy fut osté par le menu Son beau harnors & despouille tout nud, Puis fut vendu a vn marchant de pierre Lequel au bout d'un chamion l'entierre Le contraignant aultant que le iour dure Sans plus vouster ou saillir sur la dure Trainer sa pierro, en grand misero & peine Or scauoir fault que ce pendant qu'il traine Et hall¢ ainfi, lasne vient de reches A le trouuer en si piteux meschef Lequel' luy dist voyrg en se gaudissant Hau compaignon qui estoys si puissant Si fort & roydq & si tresbien en ordre Pour le present tu es en grand desordre, Ou est ton frain & ta bride dorée? Dequoy ta teste estoit lors decorée Ou est ta selle & harnois sumptueux Qui te faisoit ainsi presumptueux? Et a tout quoy iadiz prenoyes esbatz Au lieu d'iceulx as maintenant vn batz,

Vn dur collier auecq' vn vieil licol
Fai& d'une cord¢ & lyé a ton col,
Et qui pirs est on te contrain& haller
En trainnant pierr¢, & se ne veulx aller
On te souett¢ a plaisir chaseun coup,
Voy si tu as doncques gaigné beaucoup
D'auoir esté iadis si merueilleux
Fier, despit, pompeux, & orgueilleux
Aquoy n'osa le cheual mot respondre
Mais dedans terr¢ il eust bien voulu sondre
Parquoy vers bas tousiours tenoit sa trongne
Tant estoit plain de hont¢ & de vergongne.

Le moral.

La fable veult signifier
Que souuent muable fortune
Faict choir l'orgueuilleux & fier
En grand miser¢ & infortune.

Le. c xlv. d'une chaulue souris & des aultres oyseaulx.



Es bestes ayantz des piedz quattre
Contre les oyseaux meurent guerre
Pretendant les tuer & bastre
Autant par mer comme par terre,
Ce neantmoins cestoit soubz l'erre
De fortung, & soubz le hazart
Tant aux vngz qu'aulx aultres d'acquerre
Victoire chascun pour sa part.

Or estimant la souris chaulue
Que les oyseaux auroient du pire
Assin d'estre plus seure & saulue
Hors d'auec eulx el' se retire,
Et au party des bestes tire,
Mais il s'escheut par said notoire
Qu'adonc les oyseaulx (a vray dire)
Des bestes eurent la victoire.

Quand la souris chaulud apperceut
La chosd estre ainsi aduenue
De retourner en soy conceut
D'ou premier elle estoit venue
Mais si tost quel' fut reuenue,
Tous aultres oyseaulx l'ont bannie
Sans estre plus en riens tenue
De leur cohorte & compaignie.

Le moral.

La fable monstre a estranger
Vn homme qu'il nayt part au bien
Si pour le conquester en rien
N'a voulu se mettre a danger.

Aultre moral.

La fable monstre au sens moral Qu'vn homme n'est digne du bien Qui na voulu ou veult en rien Tousiours suyuir a bon & mal.

Regnard,



N loup iadis voulant viurd en repos Pour quelque teps, euft aduis & propos D'amasser proyq, en grande quantite Ce qu'il a fai&, mais par malignite Vn faulx regnard penfant le decepuoir Luy did que poind ne faifoit son debuoir De se tenir dans son terrier ainst, Qu'un paresseux lent & oysif aussi Surquoy le loup entendant bien la fin Ou pretendoit ce regnard cault & fin, Laquelly estoit de rauir & surprendre Tout fon menger, s'esbat fut alle prendre A voulu faindry eftre malady alors Pour caufe auoir de nyssir point dehors, Dont au regnard fupply a faird aux dieux Pour luy prierd, afin qu'il luy fut mieulx. Quand ce regnard vist qu'il n'a peu venir Par ce moyen a le circunuenir,

Il est venu par enuie le dire

A vn pasteur lequel vint par grand ire

Iusqu'au terrier ou il surprint ce loup

A despourueu en luy baillant tel coup

Qu'il l'assomma, puis tost apres s'escheut

Que le regnard pour recompense cheut

Entre les mains du mesme pastoureau

Qui l'escorcha pour en auoir la peau.

Le moral.

Il peult apparoir par la fable Aultant aux ieunes commo aux vieulx Que c'est chose tresmiserable A toutes gentz d'estro enuieux.

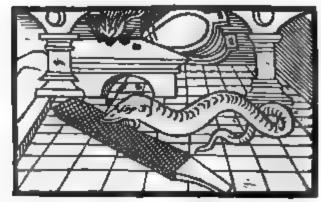
Le. c xlvii. d'un cerf se mirat en vne fontaine.



Insi qu'un cerf en l'eau d'une fontaine Se contemplant ses deulx cornes prisoit Ayant quasi ses deux iambes en hayne Et en desdaing, parquoy les deprisoit Pource que trop menues les disoit Et que son corps en ceste portion Quand en groffeur du tout contredisoit Par ce qu'en luy n'estoit proportion, Or ce pendant qu'il avoit en son cœur Tel facheriq il veit de loing venir Neuf ou dix chiens auec vn cheaulcheur Tous accourans pour le circunuenir, Lors il ne sceust que fairq'ou deuenir Sinon penser par bien fuyrd eschapper, Mais ne cuidant qu'ainsi deust aduenir Ses cornes l'ont fai& ausdi&z chiens happer Car en entrant en vn boys pour chercher A se sauluer, il y encourut mort Car ne le peust de ces cornes percher Tant de hazier estoit tyssu & fort Dont commenca ses deux cornes tressort Lors a blasmer qu'il auoit moult prisées Et a louer ses iambes qu'a grand tort Eu parauant il auoit desprisees.

Le moral. La fablç au moral nous propose Que blasmons ce qu'il est vtile En louant bien souuent la chose Qui est contraire & inutile.

Le. c xlviii. d'une couleuure & d'une lyme.



Ne couleur d'entra iufques dedans
Certaine forge ou voulut s'amufer
Assez long teps a mordré a bones detz
Aucune lymé en la pensant vser,
La lymé adonc est venué accuser
En se riant de sa follé entreprinse
En luy disant ie ne puis t'excuser
Que tu ne soys de grand follié emprinse
Veu que le ser & acierie consomme
Et que tes dentz pourras endommager

Premier que mal /pour te le dirq en fomme!
Me faches fairq & en riens m'oultrager,
Dont se me crois sans plus t'aduantager
A me ronger & mordre cesseras
Car en cuydant m'user & saccager
Par moy vseq au contraire seras.

Le moral.

Nous fommes par la fable inftruictz Que pour a plusfort que foy nuyre En pensant le vaincre & destruire Maintz se sont eulx mesmes destruictz.

Le. c xlix. des loups & des Brebis.



Oups & brebis se voyantz en discord Pour auoir paix feirent certain accord D'entre eux bailler ostagiers affin d'estre Plus affeurez, vn chascun en son estre, A ceste cause ont les loups dessectifz Lors aux brebis deliure leurs petiz D'aultre costé les brebis comme folles Se confiant seullement en parolles Ont a ces loups baille pour tous discords Estre appaisez, les gardes de leurs corps Qui sont les chiens, pour tenir en ostage Qui fut aulx loups vn tresgrand auantage, Mais aux brebis grand circonvention, Car ce pendant que leur intention Estoit de paistre ensemble sans querelles Voyci les loups qui se iectent sus elles Et les voyantz estre destituees De leurs diaz chiens toutes les ont tuez.

Le moral.
La fable monstr¢ a retenir.
La chose qui est necessaire
Pour en soy force maintenir
En lencontre d'un aduersaire.

Le. c l. d'un Rusticque & d'un Boys.



V temps que les forestz & boy's Parloient aux gent;, aulcun rustica Vint a lun d'iceulx quelque foys Luy prier que pour sa pratique Et son manœuure domesticque Il luy pleust donner vne branche De boy's, affin qu'il en pratique A fa hachq ou congnid yn manche Ce que la forest luy permist, Mais tout aussi tost que peust estre Sa congnid amanchéd, il mist Par terre autant chesne que haistre Couppant boys a dextry & fenestre Dont la forest s'est repentue (Se voyant en defarroy mettre) Qu'au manche s'estoit consentue.

Le moral.

EE

Nous sommes par la fabl¢ apprins Que pour fair¢ a d'aucuns plaisir Plusieurs en ont eu desplaisir Et mal aprez leur en est prins.

Le. c li. des membres humains vers le ventre.



Es pieds & mains voyat qu'e tout dinstace
Par labourer ilz faisoient leur office
Tout pour sournir & bailler a la pance
Laquell en soy n'auoit quelque excercice,
Ilz ont conclu (comme chose propice)
Du tout cesser a luy bailler pour rien
En l'estimant estre au corps impropice
Et que d'icell en procedoit plus bien.
Sur tel aduis l'ont laisse aulcuns iours

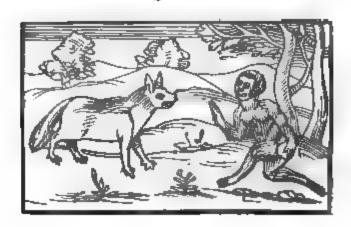


Endurer faim fans luy bailler ou tendre Vn feul morceau de viande en secours Mais pour cuy der a ce ventre pretendre Affliction il leur a peu mal prendre Car ilz en sont deuenuz matz & vains Tant que pour sorce & leur sante reprendre A le remplir ilz ont esté contraincez.

Le moral.

Par ceste fablg est monstré comme Vn membre sert communément A laultrg aussi ordonnément Lhomme doibt seruir a l'aultrg home

Le. c lii. d'un finge & d'un Regnard.



N singe voyant vn Regnard
Auoir la queue si planiere
Qu'il en ballioit d'une part
La terré, en soy mouuant arriere
Luy a faich requesté & priere
De luy en donner portion
Affin de couurir son derriere
Par mesure & proportion.

Neantmoins quelque suffisance
Que le singé allegua ou dict
Ce Regnard plain d'insuffisance
La tout platement escondit
Car des lheuré il luy respondit
Que plustost s'en creuer vn oeil
Il aymeroit, que pour son dict
Luy en donnast vn poil tout seul.

Le moral.

La fable tient que maintes gens Aymeroient trop plus cher & mieulx De leurs biens se creuer les yeulx Qu'en eslargir aux indigentz.

Le. c liii. d'un cerf & d'un veneur.



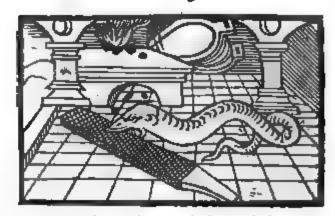


y N cerf pressé des chiens & du veneur S'adiecta lors cuydant estre lieu seur En yng estable ou il a peu cacher Dedans l'estrain, tat sa peau q sa chair Pour ceste causq a le veneur transmis Gentz pour le prendre au lieu ou s'estoit mis Mais ilz ne l'ont trouvé ne reconvert Tant estoit bien de la paille couvert, Dont cestur cerf alors pensant d'iceulx Estré eschappe, sut grandement toyeux, Ce que voiant l'un des bœufz de la crache Did a ce cerf, entend pour vray & sache, Qu'il n'y a cauf encor de tellement Te restouyr, veu que tant seullement Es eschappé des mains des seruiteurs Lesquelz ne sont fort grandz inquisteurs, Quand au regard de leur maistre, or ainst



Que blasmons ce qu'il est vtile En louant bien souuent la chose Qui est contrair & inutile.

Le. c xlviii. d'une couleuure & d'une lyme.



Ne couleur d'entra iusques dedans
Certaine forge ou voulut s'amuser
Assez long têps a mordre a bones dêt q
Aucune lymé en la pensant vser,
La lymé adonc est venué accuser
En se riant de sa follé entreprinse
En luy disant ie ne puis t'excuser
Que tu ne soys de grand follié emprinse
Veu que le ser & acierie consomme
Et que tes dent pourras endommager

Premier que mal (pour te le dirq en fomme!
Me faches fairq & en riens m'oultrager,
Dont se me crois sans plus t'aduantager
A me ronger & mordre cefferas
Car en cuydant m'user & faccager
Par moy vseq au contraire seras.

Le moral.

Nous sommes par la fable instruictz Que pour a plussort que soy nuyre En pensant le vaincre & destruire Maintz se sont eulx mesmes destruictz.

Le. c xlix. des loups & des Brebis.



Oups & brebis se voyantz en discord Pour auoir paix feirent certain accord D'entro eux bailler ostagiers affin d'estre Plus asseurez, vn chascun en son estre, A ceste caus ont les loups desse difz Lors aux brebis deliure leurs petiz D'aultre costé les brebis comme folles Se confiant seullement en parolles Ont a ces loups baille pour tous discords Estre appaisez, les gardes de leurs corps Qui sont les chiens, pour tenir en ostage Qui fut aulx loups vn tresgrand auantage, Mais aux brebis grand circonvention, Car ce pendant que leur intention Estoit de paistre ensemble sans querelles Voyci les loups qui se iedent sus elles Et les voyantz estre destituees De leurs diaz chiens toutes les ont tuez.

Le moral.
La fable monstr¢ a retenir.
La chose qui est necessaire
Pour en soy force maintenir
En lencontre d'un aduersaire.

Le. c l. d'un Rusticque & d'un Boys.



Parloient aux gentz, aulcun rustica Vint a lun d'iceulx quelque foys Luy prier que pour sa pratique Et son manœuure domesticque Il luy pleust donner une branche De boys, assin qu'il en pratique A sa hacha ou congnid un manche. Ce que la forest luy permist, Mais tout aussi tost que peust estre Sa congnid amanchéa, il mist Par terra autant chesne que haistre Couppant boys a dextra & senestre Dont la forest s'est repentue (Se voyant en desarroy mettre)

Le moral.

Qu'au manche s'estoit consentue.

EE

Nous sommes par la fabl¢ apprins Que pour fair¢ a d'aucuns plaisir Plusieurs en ont eu desplaisir Et mal aprez leur en est prins.

Le. c li. des membres humains vers le ventre.

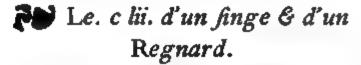


Es pieds & mains voyat qu'e tout d'instace
Par labourer ilz faisoient leur office
Tout pour sournir & bailler a la pance
Laquell en soy n'auoit quelqu excercice,
Ilz ont conclu (comme chose propice)
Du tout cesser a luy bailler pour rien
En l'estimant estr au corps impropice
Et que d'icell en procedoit plus bien.
Sur tel aduis l'ont laisse aulcuns iours

Endurer faim fans luy bailler ou tendre
Vn feul morceau de viande en fecours
Mais pour cuyder a ce ventre pretendre
Affliction il leur a peu mal prendre
Car ilz en font deuenuz matz & vains
Tant que pour force & leur fante reprendre
A le remplir ilz ont esté contraincez.

Le moral.

Par ceste fablg est monstré comme Vn membre sert communément A laultrg aussi ordonnément Lhomme doibt seruir a l'austrg home





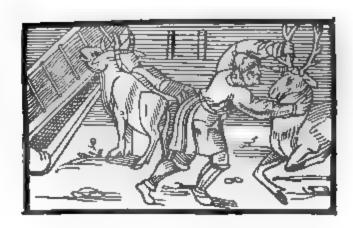
N singe woyant vn Regnard
Auoir la queue si planiere
Qu'il en ballioit d'une part
La terré, en soy mouuant arriere
Luy a faict requesté & priere
De luy en donner portion
Affin de couurir son derriere
Par mesure & proportion.

Neantmoins quelque suffisance
Que le sing d'allegua ou dict
Ce Regnard plain d'insuffisance
La tout platement escondit
Car des lheur dil luy respondit
Que plustost s'en creuer vn oeil
Il aymeroit, que pour son dict
Luy en donnast vn poil tout seul.

Le moral.

La fable tient que maintes gens Aymeroient trop plus cher & mieulx De leurs biens se creuer les yeulx Qu'en eslargir aux indigentz.

Le. c liii. d'un cerf & d'un veneur.



7 N cerf pressé des chiens & du veneur S'adieda lors cuydant estre lieu seur En vn¢ estable ou il a peu cacher Dedans l'estrain, tat sa peau q sa chair Pour ceste cause a le veneur transmis Gentz pour le prendré au lieu ou s'estoit mis Mais ilz ne l'ont trouvé ne recouvert Tant estoit bien de la paille couvert, Dont ceftuy cerf alors penfant d'iceulx Estre eschappe, fut grandement ioyeux, Ce que voiant l'un des bœufz de la crache Did a ce cerf, entend pour vray & fache, Qu'il n'y a caufq encor de tellement Te resiouyr, veu que tant seullement Es eschappé des mains des serunteurs Lesquelz ne sont fort grandz inquisiteurs, Quand au regard de leur maistre, or ainsi

Que telz propos il luy tenoient voicy Cestuy veneur en personne, parquoy Le poure cerf subitement & coy Est retourné se cacher pensant estre Fort seurement, mais sut trouvé du maistre Qui le tua, en reprenant ses gens D'auoir esté en ce cas negligentz.

Le moral.

La fable demonstre en ce cas Que maintzcuydent estre eschappez D'un danger qui ne le sont pas Ains en fin ilz sont attrapez.

Aultre moral.

La mesme fable nous aduise Que pour vne chose bien mettre En effect selon sa deuise Il n'est qu'industrie de maistre.

Le. c liii. d'un lyon & d'un regnard.



Duint vn iour qu'vn lyon fut malade
En son terrier, dont pour le venir voir
A toute besté il transmist ambassade
A celle sin de leur saire ascauoir
Qu'en general sas quese excuse auoir
Toutes vers luy eussent a se retraire
Pour rendre hommage & saire tous debuoir
Sans qu'vne sut a son vouloir contraire.

Par c'est edid ny eust beste quelconque
Qui ne conuint pour le reuisiter
Fors le regnard qui ne si trouua oncque
Ce qui peust lors ce lyon inciter
A luy mander qui l'eust a reciter
Pour quelle cause il nestoit conuenu
Et quel' raison l'auoir peu eciter
D'estré en ce cas ainsi contreuenu
Sur lequel poind le regnard luy rescript

Qu'il confessoit n'auoir faid comparence
Non pas voulant contemner son escript
Ou mandement, mais pour & aultant qu'en ce
Qu'il pouoit voir par certain euidence
Vn chascun pas vers ce lyon tourner
Et que d'un seul ny auoit apparence
De reuenir d'yssir ou retourner.

Le moral.
Ceste fabuleuse lecture
Nous monstr¢ a euitter & suire
Souuent la chose qui peult nuyre
Par en preuoir la coniecture.

Le. c lv. d'un Regnard & d'une Bellette.

N aultre Regnard vuid & flache
Comme le creux d'une vielle
Entra lors par vne creuache
En vne despens , en laquelle
Estoit viande tout & telle
Qu'il requeroit pour se repaistre
Dont mengea tant que d'un attelle
Il deuint rond comment vn haystre
Quand il sut ainsi bien refaid
Gros & gras aussi deuenu

Il vint pour cuy der en effect
Yssir commo il estoit venu,
Mais sa grosseur l'en a tenu
Parquoy il sut malgré ses dentz
Comme prisonnier detenu
En grand ennuy leans dedans.
Mais aulcune bellette alors
Le voyant s'efforcer en vain
Pour yssir & saillir dehors
Luy a dict, il sault pour certain
Si tu veulx sortir que par fain
Remettes ton corps en l'essence
Qu'il estoit quand vuide & non plain
Entras dedans ceste despence

Le moral.

Ceste fable nous veult apprendre Que gens riches du bien d'aultruy Souuentsontcontrainctz ale rendre A leur grand reproch¢ & ennuy.

Le. c lvi. d'un cheual d'un hōme & d'un cerf.

FF



N cheual pretendant mouvoir
Contro vn cerf merueilleuse guerre,
Et luy craignant de soy trouver
Le plus soyble en tel doubteux erre
Vint l'homme prier & requerre
De luy donner ayde & secours
Afin de la victoire acquerre
Contre ce cerf ainst rebours,
Ce que lhomme saire promise

Ce que lhomme faire promist
Au moyen de sur luy monter
Laquelle chose luy permist
Le cheual, pour mieulx surmonter
Le cerf qu'il appetoit dompter,
Mais aprez la mort du dia cerf
L'homme ne voulut demonter
Ains tint le cheual toussours serf.

Le moral.

La fable donne certitude Que maintz se sont permis lyer Et mettr¢ en telle seruitude Qu'aprez nont peu s'en deslier.

Le. c lvii. d'ū chien & d'une Brebis.



N chien quelque tour fift arrest
Sur vne brebis en disant
Quel' luy debuoit vn pain par prest
Ce quelle sut contredisant,
Mais le chien en la dedisant
Est venu a la reprouuer
Et dire par point suffisant
Qu'il le vouloit prendré a prouuer,

Pourtant feist venir bien a coup
Pour vuider le plet & querelle
Le vaultour, l'escousit, & le loup,
Lesquelz ont tesmoigné contré elle
Par ainsi comme criminelle
Le chien l'escorcha pour le moins
Puis pour la menger tout & telle
La bailleé a ces faulx tesmoings.

Le moral.

La fable nous enseigne bien Qu'a plusieurs souuent on faict tort Tant a leurs corps commç a leur bien Par faulx tesmoignage & rapport.

Le. c lviii. d'un aigneau & d'un loup pres d'une eau.



Velāautre iour vn loup veist pres d'un eau Auec vn boucq marcher vn gras aigneau Auguel ce loup soubz couleur & espece De bonng amour & amitié expresse A demande pour quel' cause en effect Il s'estoit ioina auec ce boucq infaia Faignant auoir en son cœur desplaisir D'ainsi le voir laisser pour son plaisir Sa meré aux champs poursuyuantz pas apas Se boucq puant lequel ne l'aymoit pas Luy conseillant de retourner vers elle. Pour estré encor nourry de sa mamelle. Or esperoit luy iouer mauuais tour Quand il viendroit a faire le retour Ce qu'entendant laigneau vint a redire O traistre loup, puis qu'il fault te le dire A cestuy boucq ma mere ma commis Pour me deffendre enuers mes ennemys Dont tu es l'un & le pire, parquoy A elle veulx mieux obeir qu'a toy Qui ne pretens sinon qu'a me destruire Et par tes diaz me tromper & seduire. Le moral.

Par la fabl¢ on peult concepuoir Que plusieurs conseillent soubz l'ūbre De bien, mais c'est pour decepuoir Qu'il confessoit n'auoir faid comparence
Non pas voulant contemner son escript
Ou mandement, mais pour & aultant qu'en ce
Qu'il pouoit voir par certain euidence
Vn chascun pas vers ce lyon tourner
Et que d'un seul ny auoit apparence
De reuenir d'yssir ou retourner.

Le moral.
Ceste fabuleuse lecture
Nous monstr¢ a euitter & suire
Souuent la chose qui peult nuyre
Par en preuoir la coniecture.

Le. c lv. d'un Regnard & d'une Bellette.

Naultre Regnard vuid & flache
Comme le creux d'une vielle
Entra lors par vne creuache
En vne despens, en laquelle
Estoit viande tout & telle
Qu'il requeroit pour se repaistre
Dont mengea tant que d'un attelle
Il deuint rond comment vn haystre
Quand il sut ainsi bien resaid
Gros & gras aussi deuenu

Il vint pour cuyder en effed
Ysir commo il estoit venu,
Mais sa grosseur l'en a tenu
Parquoy il fut malgré ses dentz
Comme prisonnier detenu
En grand ennuy leans dedans.
Mais aulcune bellette alors
Le voyant s'efforcer en vain
Pour ysir & saillir dehors
Luy a did, il fault pour certain
Si tu veulx sortir que par fain
Remettes ton corps en l'essence
Qu'il estoit quand vuide & non plain
Entras dedans ceste despence

Le moral.

Ceste fable nous veult apprendre Que gens riches du bien d'aultruy Souuentsontcontrainctz ale rendre A leur grand reproch¢ & ennuy.

Le. c lvi. d'un cheual d'un hōme & d'un cerf.



N cheual pretendant mouuoir Contro vn cerf merueilleufe guerre, Et luy craignant de foy trouuer Le plus foyblg en tel doubteux erre Vint l'homme prier & requerre De luy donner aydø & secours Affin de la victoire acquerre Contre ce cerf ainst rebours. Ce que lhomme faire promist Au moyen de fur luy monter Laquelle chofe luy permift Le cheual, pour mieulx furmonter Le cerf qu'il appetoit dompter, Mais aprez la mort dudia cerf L'homme ne voulut demonter Ains tint le cheual touflours ferf.

Le moral.

La fable donne certitude Que maintz se sont permis lyer Et mettre en telle seruitude Qu'aprez nont peu s'en deslier.

Le. c lvii. d'ū chien & d'une Brebis.



N chien quelque iour fift arrest
Sur vne brebis en disant
Quel' luy debuoit vn pain par prest
Ce quelle sut contredisant,
Mais le chien en la dedisant
Est venu a la reprouuer
Et dire par point sussissant
Qu'il le vouloit prendré a prouuer,

Pourtant feist venir bien a coup
Pour vuider le plet & querelle
Le vaultour, l'escousit, de loup,
Lesquelz ont tesmoigné contré elle
Par ainst comme criminelle
Le chien l'escorcha pour le moins
Puis pour la menger toute & telle
La bailleé a ces saulx tesmoings.

Le moral.

La fable nous enseigne bien Qu'a plusieurs souuent on faict tort Tant a leurs corps comme a leur bien Par faulx tesmoignage & rapport.

Le. c lviii. d'un aigneau & d'un loup pres d'une eau.



Velqautre iour vn loup veist pres d'un eau Auec vn boucq marcher vn gras aigneau Auquel ce loup soubz couleur & espece De bonng amour & amitié expresse A demande pour quel' cause en effect Il s'estoit ioin& auec ce boucq infai& Faignant auoir en son cœur desplaisir D'ainst le voir laisser pour son plaisir Sa meré aux champs poursuyuantz pas apas Se boucq puant lequel ne l'aymoit pas Luy conseillant de retourner vers elle. Pour estré encor nourry de sa mamelle. Or esperoit luy iouer mauuais tour Quand il viendroit a faire le retour Ce qu'entendant laigneau vint a redire O traistre loup, puis qu'il fault te le dire A cestuy boucq ma mere ma commis Pour me deffendrd enuers mes ennemys Dont tu es l'un & le pire, parquoy A elle veulx mieux obeir qu'a toy Qui ne pretens sinon qu'a me destruire Et par tes diaz me tromper & seduire. Le moral.

Par la fabl¢ on peult concepuoir Que plusieurs conseillent soubz l'ūbre De bien, mais c'est pour decepuoir

Aultruy, & luy donner encombre.

Le. c lix. d'un chien & d'un loup.



Par vn matin vn pou déuant le iour
Vn chien trouua vn loup dedans le boys
Qu'il falua, puis fans quelque seiour
Il luy a did, ô poure loup tu voys
Que meurs de fain & es plus sec que boys
Tout par vouloir en ce lieu viur de estre,
Regarde moy a dextr de a senestre
Et tu voirras que suis gras comme lard
Et bien ressaid & nourry chez mon maistre
Et tu meurs cy de fain comma vn conard.
Surquoy ce loup a respondu que viure
Il n'oseroit aultre part, mais le chien
Luy replica que si le vouloit suyure

Et n'user plus de liberte en rien
En estant doulx qu'aulx vray si servit bien,
Ce que le loup accorda sur ce poind,
Voicy le iour lequel approché & poind,
Durant lequel le loup peust voir le col
De cestuy chien qui de poil n'auoit point
Ainsi qu'estant vsé d'aulcun licol.

Or de ce cas il fut en grand esmoy Tant qu'il pria le chien a declarer Qui l'auoit mis en tel estat, surquoy Il respondit, tout par me preparer A toutes gens abbayer & harer, Ayant amys comme ennemys en haine A ceste cause on ma lors d'une chayne Lyé le col tant qu'il en est vsé, Puis on ma fai& & donné tant de peine Qu'a bien congnoistrq en fin me suis rusé, Quand cestur loup eust our son propoz Il luy redict que viur daymoit trop mieulx En liberte & aussi en repos Et de petit se nourrir en tous lieux Qu'estre subied fut a ieunes ou vieux Et par seruir gros & gras deuenir Considere qu'un temps peult aduenir Qu'un seruiteur vient tumber en viellesse Et qu'a seruir plus ne peult subuenir Parquoy souuent miserable on le laisse.

Le moral.

Par ceste fable il est certain Que plusieurs ayment plus cher estre Poures & n'auoir que du pain. Qu'en seruitude leur submetre.

Le. clx. d'un aigle & d'un regnard.



Ommé aucuns petitz regnardeaux

Estoient saillis pour estat prendre

Hors de leur terrier & sourneaux

Vn aigle vint sur eulx descendre

Pour tous les rauir & surprendre

Et les porter a ses petiz

Afin qu'en leur chair encor tendre

Ilz prinssent goust & appetiz.

Or estoit lors qu'ilz furent prins
Leur perç absent, lequel fut dire
(Aprez, l'auoir sceu) fort esprins
Vers laigle tant qu'il luy peust dire
Qu'il eust ses petitz a reduire
Au plustot sans iceulx menger
Aultrement protestoit luy nuire
Et aussy du cas ce venger.

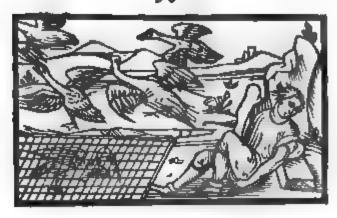
Toutesfoy's l'aigle ne feist compte Des propos de cestuy regnard Lequel en colere se monte Tant qu'a l'heure mesme se part Et vient fair vne grosse hart De feurre sec pour en seu mettre L'arbr & le lieu auquel a part Le nid de laigle pouoit estre.

Quand cest aigle veist le seu mis Au pied de larbré il eust tel paour Destre brussé, qu'il s'est submis De rendré au regnard par amour Ses regnardeaux, sans iamais iour Luy faire tort ou desplaisir Ne luy iouer vn mauuais tour Mais bien tout service & plasir.

Le moral.

La fable monstre que celuy Lequel est foybl¢ & impuissant Faict grand desplaisir & ennuy Bien souuent a l'homme puissant.

Le. c lxi. d'une cicongne & d'un oyfeleur.



Adis par grand malheur aduint
Qu'vne cigoigne pensant estre
Seurement & sans danger vint
En quelque lieu & certain estre
Ou pouvent de bled se repaistre
Oysons & grues a plaisir.
Mais pendant qu'ils estoient a paistre
Vn quidam les vint tous saisir.

Quand la cicongne se veist prinse A loyseleur pria bien fort Que d'ellé eust a lacher la prinse En la laissant aller sans mort Veu quelle donné aidé & consort A peré & meré en leur vieillesse El qu'elle ne feist oncques tort Dommage, messe ou rudesse.

Loyseleur nonobstant son dire
Ou requeste, la reprouuée
Parquoy luy est venu a dire
Puis que ce m'est chose prouuée
Que t'ay auec iceulx trouuée
Croy neantmoins que ne soys pas
De leur gerre ou de leur couuée
Que de mort passeras le pas.

Le moral.

Il est congneu par ceste fable Que gentz surprins en vn messaict Auec ceulx qui le cas ont faict Sont punis de peine semblable.

Le. c lxii. d'un Chat & d'un Cocq.



V mesme temps vn chat ieda le crocq Par grand despit dessus vn poure coq En luy disant durant l'inuasion Afin d'auoir caufd & occasion De le tuer, qu'il estoit bien meschant De toutes gens efueiller par fon chant, En tel façon qu'ilz ne pouoient la nuid Dormir en list tant il faisoit de bruyt A quoy le coq respondit pour excuse Quand en ce poin@ qu'a grand tort il accuse Veu que pour vray a esueiller il songne Les gentz affin d'aller a leur besongne. Oyant le chat, l'excuse peremptoire De cestur coq n'a pas esté encore Content de luy, ains est venu luy dire Tu ne scauroys nyer ne contredire Que tu ne soys commo un incesto insame

Digne du feu, congneu qu'au lieu de femme
Tu te conioinaz par adion charnelle
Auec tes seurs & mere naturelle,
Surquoy le coq pour son excuse prendre
A respondu que cest affin de rendre
Plus grand proussit & pour sa geniture
Multiplier par lessed de nature.
Quad cestuy chat veist qu'a tout blasmé & crime
Le coq donnoit excuse legitime
Il luy a dia pour resolution
Sans plus donner aultre solution
Puis que te tiens soit a droid ou a tort
le te feray maintenant soussir mort.

Le moral.

La fable nous peult demonstrer Qu'a la personng en mal incline On a beau dirg ou remonstrer Si de sa naturg el' decline.

Le. c lxiii. d'un berger & des rusticques.



N pastoureau faulx & malicieux

Gardant aux champs tant brebis comme aigneaux,

Deux ou trois fois par cry fallacieux
Hucha les gentz des plus prochains hameaux
Pour luy ayder a fauluer ses trouppeaux
Faignant iceulx estre emportez des loups
Dont accouroient par bendes & mouceaulx,
Mais eulz venuz, les trompoit tous les coups.

Or il aduint que le loup fans faintife,
De fon trouppeau l'un des moutons furprint
Parquoy marry & dolent de la prinfe
Crier a layde a haulte voix fe print,
Mais a venir a luy nul entreprint
Penfant qu'il euft encoird a leur mentyr
Commé auoit faid, pourtant il luy mesprint
Et en la fin s'en est peu repentir.

Le moral.

La fable au sens moral contient Qu'homme qui est prompt & agile A mentir tousiours on le tient Tel, & dict il motz d'euangile.

Aultre moral.
Il est apparent par la fable
Qu'un menteur prouue par coustume
Tousiours mentir on le presume
Et dit il chose veritable.

Le. c lxiiii. d'un aigneau d'ũ Aigle & d'un corbeau.



Ommø vn aigneau estott sur vne roche Vn aigle vint sur son doz s'adieder

Ce que voyant vn corbeau lors s'approche De c'est aigneau, sur lequel se seder Il entreprint, soy monstrant affeder Par sol cuyder aultant que laigle faire, Mais on luy vint vn lacq entreieder Dont il sut prins & ne sen peust dessaire.

Le moral.

Par la fabl¢ il est ascauoir Qu'on doibt regarder & entendre Quelle puissanc¢ on peult auoir Sans au pouoir d'aultruy s'attendre.

Le. c lxv. d'un chien & d'un bœuf.



Inst qu'un chie en vn lieu pouoit estre
Plain de fourras, de paille aussi de foin
Vn bœuf suruint illec pour se repaistre,
Mais cestuy chien d'un grad despit &
groing

Contre le bœuf de sesseuer eust soing Le menaçant le mordre & le denger Si le voyoit fut de prez ou de loing Vser du foing ou du fourras menger.

Quand cestur bous eust apperceu l'enuie Et le vouloir tresmaling de ce chien Il luy a dict, les dieux veuillent ta vie Perdré & confondré, entendu que le tien Cœur ennuyeux ne peult vser en rien De cestur soin & si ne veulx permettre Aultre en vser ce qui demonstre bien Que tu es d'un tressaulx & meschant estre.

Le moral.

La fable monstre qu'aucuns sont Qu'ennuye peult tant abuser Quilzne veullent des biens qu'ilz ont N'y eulx n'y aultruy en vser.

Le. c lxvi d'une corneille & d'une brebis.

HH



Essus le doz d'une brebis paissante
Au prez d'un chien, sut ladis s'adressante
Vne corneille aussi noyre que poix
Qui s'esbatoit y braire a haulte voix
Tant qu'en essed la brebis luy va dire
(Sans toutessoys en riens d'elle mesdire,)
Si sur le doz de ce chien tu criores
Comme sur moy, & ainst tu briores
Croy pour certain qu'il te seroit bien taire
Et au plustost hors de son doz retraire,
Car aultrement il te seroit bien gres,
Aquoy respond la corneille & en bres,
le congnois bien ceulx a qui ie me ioue
le crains les vngs, aux aultres saidz la mone.

Le moral.

Le moral de la fable atteste



Que communément on voit faire Aux simples gens tort & moleste, Et aux fortz on n'ose messaire.

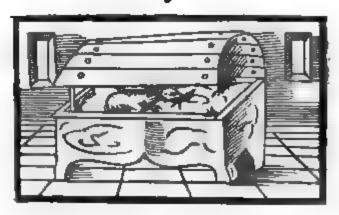
Le. c lxvii. d'un Paon & de Iuno.



Niour le Paon forma plainde d' qrelle
Contre luno, naturé 6 tous les dieux,
Pour 6 aultat qu'il n'auoit pas voix telle
Qu'un roussignol, ne chant si gracieux,
Mais blasmé sut ainst qu'ambitieux
En luy disant tu te doibs contenter
De ton plumagé ayant darguz les yeulx
Et non aux biens des aultres attenter.

Le moral. Par la fable il fault conceder A l'homme estre chose importune S'il n'est content de sa fortune Comme voulant tout posseder.

Le. c lxviii. d'une Bellette & d'une souris.



Vne beliethe, estre debile
Et a cause de sa soyblesse
De souris prendre estre inhabile
Comme de courir non habile
S'aduisa sans grand labeur prendre
D'un moyen subtil & sacile
Pour icelles toutes surprendre.
Or le moyen sut qu'elle estoit
Cachée soubs de la farine.

Ou couvertement les guettoit
Les mettant toutes en ruyne
Par son invention vulpine
Ainsi eust plaine iouyssance
En fin de toute la vermine
Sans vser de force ou puissance.

Le moral.

La fable enseigne qu'il nous fault Vser d'art & habileté De finesse & subtillité Quand force ou puissance dessault.

Le. c lxix, d'un fermier & de fon seigneur.

Certain pommier parmy d'aultres encloz Duquel le fruid estoit si beau & bon Que tous les ans pour tressingulier don En presentoit ou en faisoit transmettre Iusqu'a la ville à son seigneur & maistre Qui de ce fruid si doulx & sauoureux Certainement deuint tant amoureux Qn'il commanda le pommier deplanter Hors de son lieu, pour le faire planter En vn iardin qu'il auoit a la ville

Bien accoustré en la mode ciuile,
Mais pas long temps il n'y fut sans mourir,
Dont le seigneur peust adonc encourir
Grand desplaisir, tant qu'il se print a dire
Tout a part luy, il me debuoit suffire
Tant seullement de prendre l'usufruit
Et le proussit de cestuy soesuestruit
Sans l'auoir fait arracher de la place
Ou de produir auoit plain efficace.

Le moral.

Par cest apologu¢ il appert Que par vouloir embrasser tout Et estre trop cupid¢ & glout Le plus souuent le tout on perd.

Le. c lxx. d'un lyon & d'une grenoille.

Ommø vn lyon cheminoit quelque foys
Iouxtø vn estang eust merueilleuse paour
Par seullement entendrø & ouyr la voix
D'une grenoillø habitantø a l'entour,
Tant qu'il pensoit estrø a son dernier iour,
Mais par aprez qu'il a veu bien & beau
Que ce n'estoit qu'une grenoille d'eau,
Vint a la prendrø & luy briser la teste

En luy difant, iamais de ton mufeau N'issira cry, qui face paour a beste.

Le moral.

Parla fable il fault que lon scache Que maint homme par son blason Semble plus hardy que iason Quin'est pour vray qu'une tuache.

Le. c lxxi. d'un fourmy & d'une colombe.



Vn fourmy iadis escheut

Qu'en beuuant en vne sontaine
En danger d'estre noyé cheut

Dedans vnd eau assez haultaine,

Mais quelque columbe certaine

Le voyant en necessité

Pour le retirer a mis peine

Hors de telle perplexité

Car vne branche luy transmist

Qu'elle print au couppeau d'un haystre,

Au moyen dequoy il se meist

Hors du peril ou pouoit estre,

Luy eschappé vint a promettre

Le plaisir rendré a la colombe

Et a luy ayder se submettre

S'il aduient qu'en peril el' tombe.

Ce temps pendant voicy venir
Vn pipeur tendant se cacher
Pour c'est oyseau circunuenir
Par dessus luy son traid lascher,
Mais ce fourmy le vint fascher
Tellement & si tresaccoup
Par le mordre & poindre en la chair
Qu'il luy a faid perdre son coup.

Le moral.
La fable par similitude
Monstre qu'il fault rendre en effect
Le plaisir a ceulx qui l'ont faict
Ou l'on est plain d'ingratitude.
Le cl xxii. du malade & du medec'

Prez qu'un maladé eust prins sin
Par aller de vié a trespas
Les parens ont le medecin
Inquiz, dessus le faid & cas
De sa mort, lequel sur ce pas
A respondu le grand exces
Qu'il faisoit a chascun repas
Causé a esté de son deces.

Le moral.
La fable fingulierement
Nous declar¢ & enfeigne comme
Tout exces coustumierement
Abbrege la vie de l'homme.

Le. c lxxiii. d'un Lyon d'un asne & d'un Regnard.



Elyon, l'Asnø & le Regnard
Ensemble se meirent en voye
Vsant vn chascun de son art
Pour attraper viandø & proie
L'un vn Mouton, l'aultrø vn Oye,
L'aultrø vn bœuf, ou quelquø aultre beste
Pensant le tout partir en ioye
Sans auoir noyse ne moleste.

Mais aprez que cest asné eust faid Les partz de la proyé & viande Ce lyon tel deul eust d'effaid Quelz n'estoient selon sa demande Et que sa part n'estoit plus grande Que l'asné il mengea iusqu'aux oz, Et puis au regnard il commande Fairé aultres partages & lotz.

Quand le regnard se veist contraind A faire derechef partage De sa part beaucoup se restraind Affin d'en bailler d'auantage Au lyon, craignant son oultrage Et qu'il ne luy sist le party De l'asne, que par sier courage Il auoit ainsi departy.

Toutesfoys aprez qu'il eust veu Les partz, la plus grands il vint prendre Sans le regnard de sens pourueu (Quand au cas) blafmer ou reprendre Ains voulut scauoir & entendre Qu'il l'auoit ainst bien apprins, Auquel did pour responce rendre C'est l'asne que tu as surprins.

Le moral.

Ceste sable tient l'homme sage Lequel en soy a la science D'euiter vn mauuais passage Par voir d'aultruy l'experience.

Le. c lxxiiii. d'un boucq & d'un loup.



VOyant on boucq a trauers d'un pertuis De son estable, assez bien seure & forte,

Vn loup paffer de loing, par denant l'huys L'iniuria par tel façon & forte Que fi le loup eust peu rompre la porte Il eust ce boucq mis en piteux arroy Tant qu'il luy dict de ce que me deporte Gracq en doibs rendry a ton huys & paroy.

Le moral.

La fable veult fignifier
Que fouuent en lieu & en temps
L'un ofe l'autre deffier
Et contre luy former contendz.

Le. c lxxv, de lafnesse d'un Iardinier

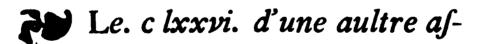


PAr quelque foys d'un tardinier l'asnesse Pensant chez luy auoir trop de rudesse

Vers iuppiter bien voulut se transmettre Le requerant luy bailler aultre maistre Ce qu'il a fai&, mais la peu asseruir A yn marchant de tuille, pour seruir Oui luy doubloit son trauail & sa peine, Quand el' se veist de miserq ainsi plaine Vers Iuppiter retourna de rechef Priant l'oster de cessur gref meschef, Dont Iuppiter de l'inportunite De cesté asnesse estant fort irrite Luy a baille pour maistre vn escorcheur Qui luy causa grand tristesse en son cœur Disant en soy ie suis bien malheureuse D'auoir esté tellement curieuse D'ainsi changer, congnu que sans appel On m'a baille a vn maistre, lequel Aura ma vid & tout mal me fera Et puis en fin encor mescorchera.

Le moral.

La fabl¢ en son moral tend dire Que souuentessoys pour changer Il eschet que l'on prend le pire Et qu'ontomb¢ en plus grand dager.



nesse & d'un cheual.



Velque aultre afnesse ayant tant seullemet
Dessus le dos la peau, sans sil de gresse
Veist un cheual gros & gras, tellement
Qu'en luy estoit forme & beaulté expresse,
Parquoy l'asnesse en sa folle simplesse
Le pense heureux & auoir son plaistr
Comme celluy que charge ou saiz ne blesse
Et lequel vit sans aulcun desplaistr.

Mais peu aprez aulcun temps il aduint Qu'on fist crier & publier la guerre, Dont au seigneur du cheual il conuint Monter sur luy, qui durement le serre Et plusieurs coups de baston luy desserre En le poignant a dextre & a senestre, Ce que voyant adonc l'asne dict i'erre En estimant ce cheual heureux estre.

Le moral.

La fable enseigne sur ce pas Que maintz semblent bien fortunez Et heureux, qui ne le sont pas Ains sont plus qu'aultre infortunez.

Le. c lxxvii. d'un lyon & d'un ne chieure.

N Lyon voyant au couppeau

D'ū hault roch, ou n'eust sceu attaindre
Vne chieure luy dist par beau

Et doulx langaige, qu'il peust faindre
(Ma seur) amour me faist contraindre
De t'appeller, pour icy bas
Ten venir paistre sans riens craindre

Et prendré en passant tes esbas.

La chieure luy respondit, croy

Que voluntiers ie descendroye

En ce beau lieu ou ie te voy

Assis dessoubz vne couldroye,

Mais premierement ie vouldroye

Qu'en sussentier hors, car i'entendz bien

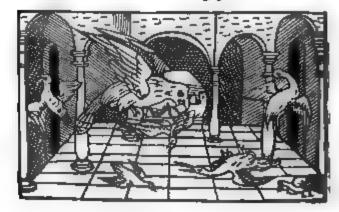
Que tu pretends m'auoir pour proye

Soubs couleur & vmbre de bien.

Le moral.

La fable peult chascun instruire Que plusieurs par leur doulx langage Tendent fair¢ a aultruy dommage Et finallement les destruyre.

Le. c lxxviii. d'un vaultour & des aultres oy seaulx.



Ar chafcun an un vaultour fraudulent
Au propre iour de sa natiuité
Faisoit banquet planier & opulent
Ou tout oy seau souloit estre inuité
Pour y venir, par grand sestiuité,
Mais auss tost qu'iceulx estoient venuz

Il les mettoit tous en captiuite Et deuouroit tant gros que les menuz.

Le moral.

C'est apologue taxe ceulx Qui faignent auoir amytié Adaulcuns, mais quand ont sus eulx Pouoir, leur font inimitié.

Le. c lxxix. de Iuppiter & d'un finge.

Quelz animaulx scelon nature
Produysoient ou pouoient auoir
Leurs petis faons & geniture
En plus belle form & fadure
A faid tous vers luy transporter
Et auec eulx leur nourriture
Chascun endroid soy apporter.
Quand ilz furent tous conuenuz,
Le singe vint a soubstenir
Que sur tous audid lieu venuz
Ses petitz vouloit maintenir
Estre plus beaulx & le tenir,
Duquel sot & inepte dire

Nul d'eulx se peult oncq contenir Qu'il n'en print s'en mocquer & rire.

Le moral.

La fablg en fon moral exprime Que l'homme fol par commun stile Son oeuure collaudg & estime Neantmoins qu'il soit innutile.

Le. ciiii.xx. d'un chefne & d'un Rofeau.



N chesne dur, puissant robustre & fort
Contre vn roseau soyble debile & tendre
Pour demonstrer sa puissance & essort
Iadis voulut quereller & contendre
En soubstenant qu'il n'oseroit pretendre,
Se comparer a luy quant en puissance

Car s'il le faid, luy offre sans attendre Liurer assault & luy porter nuy sance.

Quand le Roseau eust ouy les contends Et les propos de ce chesné orgueilleux, Il luy a did, on pourra voir en temps Lequel sera le plus fort de nous deux, Or cependant qu'il deuisoient entre eulx De leur pouoir, voicy venir vn erre De vent de bisé, aspré & impetueux Qui faid tomber le chesne sur la terre.

Quand il se veist en ce poind abbatu
Et le roseau estre debout encoire
Il demanda par quel' force & vertu
Il auoit peu obtenir la vidoire,
Il luy a did pour raison peremptoire
Que ce a este pour auoir obey
A cestuy vent, car luy estoit notoire
Qu'il sut rompu s'il eust desobey.

Le moral.

Par la fabl¢ il nous est prouue Que par non vouloir supplier Obeir ceder & plier Maint homme confuz s'est trouué.

Le. ciiii.xx.i. d'un fourmy & d'un criquet.



Vrāt l'yuer qu'aulcun grain n'est plus veu

Estre sur champs, vn criquet d'auanture

Tresmal songneux, s'est trouvé despourueu

Totallement de menger & pasture,

Dont sut contraind pour soubstenir nature

D'aller prier iusques a la maison

Certain sourmy, pour luy donner nourture

Pendant le temps d'hyemale saison.

Mais le fourmy necement l'escondit
Luy demandant qu'il faisoit sur les champs
Durant leste, auquel il respondit
Que nuich & iour il continuoit chantz
Pour recréer les viateurs marchantz
Auprez de luy, sans auoir souvenir
Du temps d'este, ou les gens sont cachantz
Les biens des champs, pour lyver advenir.
Quand le formy eust ouy sa responce

Il a iuge en son intelligence
Ce fol criquet, en luy n'auoir vn¢ once
Dentendement, veu que par negligence
Il estoit cheu en extrem¢ indigence
Dont a bon droit il le disoit souffrir
Quand vn chascun doibt faire diligence
D'amasser biens quand le temps vient soffrir.

Le moral.

La fable monstre la simplesse De ceulx qui ne veullent songner A gaigner biens, ny besongner Pour eulx nourrir en leur vieillesse.

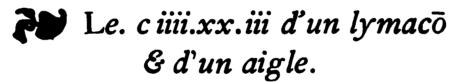
Le. c iiiixx.ii. d'un lyon & d'un taureau & d'un bouc.

D'un fier lyon, vint en vn lieu se mettre
Ou il trouua vn boucq de grand courage
Lequel luy dia, qui ta faia entremettre
Entrer icy dedans, ou ie suis maistre,
En ce disant monstroit auoir grand deuil
Et ne vouloir ledia taureau permettre
Y demourer, tant estoit plain d'orgueil,
Mais le taureau Luy redia, poure sol
Se ne craignoy aultre beste que toy

Ie te teurdroyd a cestd heure le col Et te mettroyd en piteux desarroy, Quand voluntiers en la crainta & esmoy Enquoy ie suis encor me greueroys S'auoys pouoir, la ou pitié de moy Certainement auoir tu debueroys.

Le moral.

Il est enseigné par la fable Qu'on ne doibt adiouster tristesse, Mais donner confort & lyesse A l'homme pour & miserable.





N lymaçon de ramper eust ennuy
Dont hault monter deuint trescurieulx,
Parquoy promist mõs & vaulx a celluy
Qui le vouldroit porter iusas aux cieux,
Ce que pour vray d'un vouloir gracieux
L'aigle entreprint, mais aprez l'auoir faid
Au lymaçon fol & ambitieux
Demanda lors en estre satisfaid.

Surquoy respond qu'a l'heur il n'auoit pas L'argent ou l'or qu'il luy auoit promis, Dont par grand deuil l'aigle de hault en bas Le laissa choir, tost aprez l'auoir mis A mort, ainsi pour auoir s'entremis A hault monter & auoir eu enuie De voir le ciel, ce lymaçon remis Et paresseux, au ciel perdist la vie.

Le moral.

La fable monstre qui suruient Souuent dommag¢ & facherie A plusieurs durant qu'il aduient Qu'esleuez sont en seigneurie.

Le. c iiii.xx.iiii. d'une escreui che & son escreuichon.

Nø escreuiche regardant
Son escreuichon cheminer
Et aller en retrogradant
Luy diæ qu'il eust a s'incliner
A marcher droiæ, sans decliner
Son pas en arriere, surquoy
Il luy rediæ pour m'enseigner
Va deuant i'yray aprez toy.

Le moral.

La fabl¢ en son moral exprime Qu'aulcun ne doibt auoir en luy Notamment le vic¢ ou le crime Duquel il veult reprendr¢ aultruy.

Le. c iiii.xx.v. du soleil & D'aquilon,

Et le soleil fut altercation,
Disant le vent qu'il est plus vertueux
Et trop plus fort, sur laquellé action
Fut accorde faire probation
Par iecter bas le manteau d'un passant
Affin de voir par approbation
Lequel seroit en pouoir surpassant.
Premierement aquilon vint a bruyre
Et a soufser le manteau tellement
Qu'il est venu a icelluy reduire

En plusieurs plis sur l'homme seullement, Quand le soleil a veu que nullement Ce vent lequel se disoit le plus fort N'a ce manteau faid choir par soufflement Il est venu a monstrer son effort, A ceste causé il feist tomber de laer Grande rauing & abundance d'eau Laquelle peust tant le passant mouiller Qu'il fut contraind despouiller son manteau Pour le secher dessus aulcun verd preau Ioind qu'aprez leau le soleil n'eust encore Grosse chaleur par ainsi bien & beau Du pretendu il obtint la vidoire.

Le moral.
Par son moral la fable prouue
Qu'il n'est si puissant ny agile
Qu'encorplus fort que luy ne trouue
Ou a tout le moins plus habile.

Le. c. iiii.xx.vi. d'une grenoille & d'un regnard.

Adis aduint qu'une folle grenoille
Sortist dehors auleun marecs ou souille
Pour se vanter qu'en lart de medecine
El' surpassoit chascun docteur insigne

KK

Fut hypocras ou galien, dequoy
Quelque regnard conceut grand deul en soy
Tant qu'il luy dist, si tu es si scauante
Comme tu dis, & ton parler se vante
Pourquoy as tu vne couleur si palle
Tout a lentour de ta geullé orde & sale,
Aquoy ne sceust la grenoille respondre,
Dont bien a l'heure en terré eust voulu sondre.

Le moral.

Ceste fable l'homme reprent Comme plain de grand conardie Qui est vexe de maladie Et aultruy guarir entreprend.

Le. ciiixx.vii. d'un chie qui mordoit vn chascun.



Petis & grandz, on luy mist es aureilles (Pour sen garder & aussi donner ordre A leuiter) deux clochettes pareilles, Dequoy il sut glorieux a merueilles Tant qu'en tous lieux s'estimoit & prisoit Et par tel gloir (encor faisant merueilles Destre mauuais) tous chiens il desprisoit.

Ce que voyant adonc vn aultre chien
Plus ancien luy di& (ó fol) n'estime
Qu'on t'ait baillé ces clochettes en rien
Pour quelqué honneur, mais par auoir estime
Qu'es dangereux & que ton cœur s'anime
Mordré vn chascun, pourcé a ton deshonneur
Repute les pour blasmé offense & crime
Non point en gloiré a louengé & honneur.

Le moral.

La fable declarg & propose Que plusieurs sont deshonorez Souuentessoys d'aucune chose Dont ils se pensent honorez.

Le ciiii.xx.viii. d'un chameau.

VN chameau voyant les taureaux Porter deux cornes en leur teste Qui les rendoient de trop plus beaux
Et plus fortz, que nullé aultre beste
A Iupiter a fai& requeste
Qu'il voulsist luy en donner deux
Pour sen ayder s'on le moleste
Et sen dessendre comment eulx.
Mais iuppiter non seullement
La escondit de sa demande,
Ains dicelluy reallement
Les longues aureilles commande
Escourter qui seist vne grande
Consusson a ce taureau
Veu qu'au contraire il les demande
Affin d'apparoistre plus beau.

Le moral.

Ceste fabl¢ enseigner pretend Que celluy qui changer aspire Son estat, comme non content Souuent il eschet en vn pire.

Le. ciii.xx.ix. de deux vaif feaux derain & lautre de terre.



Eux potz de matiere diverse
L'un derain & l'autre de terre
Voulantz passer par la traverse
De la mer, insques en angleterre
Le plus sort peust le soible enquerre
S'auec luy il vouloit nager
Promettant tout ainst qu'un voirre
Le garder sans l'endommager.

Neantmoins le vaisseau frangible
Luy did, point ne feray voyage
Auec toy, car bien impossible
Seroit que ny eusse dommage
Car tu es dur a l'auantage
Et ie suis de terre fragile
Auec toy donc me mettre en nage
Sans danger ne m'est pas facile.

Le moral.

Il est enseigné par la sable Que soyble auec sort ne conuient Pour le danger qui luy en vient Donc n'est qu'estre auec son séblable. Le. c iiii.xx.x. du pao & due grue



Ommø vne gruø & vn paon glorieux
Souppoient ensemblø, il advint sur ce poind
A cestur paon, de beaulté curieux
De se vanter qu'orseau il n'y a point
Qui soit plus beau mieux en ordrø & en poind
Que luy, surquor la grue luy a did,
Vray est que ton plumagø est gent & coint,
Mais voler hault ta esté interdid.

Le moral. La fabl¢ entend profundement Monstrer, comme dieu par nature Donng aux vns bon entendement Aux aultres de corps ornature.

Le. ciiiixx.xi. d'un veneur & d'un tygre.



N iour passé quelque veneur habile
En veneriq, & de courir agile,
Vint a poursuyurd animaux de tout
gerre

Mounant control eulx afprol & mortelle guerre Ce neantmoins vn tygrof audacieux Fort temerairo & trefambitieux Se conflant en sa forco & puissance, Tout seul emprinst par son oultrecuydance Exterminer c'est habile veneur, Mais en cela sut sol entrepreneur Car d'une fleché ou raillon d'arbalestre Par le veneur, lors nauré il peust estre Tant qu'il ne sceust aultre chose que faire Sinon que fuirq & quider cest affaire. Or en fuyant vn regnard luy demande Qui luy a fai&d vne playe si grande Et pourquoy cest qu'il fuyt en telle sorte Veu & congneu qu'il est beste si forte Et qu'il sembloit que luy seul par son dire Deust vne arméd en effect desconsire, Aquoy le tigre en sa confusion A respondu que pour conclusion Ne congnoissoit pas bien le personnage Qui luy a fai& a son corps tel oultrage, Mais bien scauoit & congnoissoit en somme, Estre naure de la main d'un fort homme.

Le moral.

Par la fabl¢ il est ascauoir Que gens pleins de temerité Et qui ne disent verité Sōt veuz hont¢ & vergongn¢ auoir.

Le. ciiii xx.xii. de quatre taureaux & d'un lyon.

Vatre taureaux par vn còmun accord
Promisrent soy de nourrir & de viure
Eux quattre ensemble, & que iamais
discord

N'auroiet entré eux, pretendant tousiours suiure Bonnç amytié, iusqu'a la mort ensuyure, Ce qu'entendant vn lyon cault & sin Par tel moyen est venu les poursuyure Qui les a faict separer en la sin.

Quand il a veu vn chascun estre a part
Sans plus les craindre vn chascun deulx assault
Et en plusieurs pieces celluy depart,
Puys le deuoure, ainsi du premier sault
Cestuy lyon malicieux & cault
D'iceulx taureaux a eu la iouyssance
Par leur donner separément l'assault
Il assoyblist moult leur force & puissance.

Le moral.

La fable certains nous peult faire Que gens de volunte vniz Et de concorde bien munis Sont difficiles a deffaire.

Le. ciii xx.xiii. d'un sapin & d'un buy son.



E sapin arbre hault & droid
Et qu'a grand peind on peult briser
Tant est fort, veist en quelqué endroid
Vn buysson qu'il peust mespriser
Pour soy extoller & priser
Disant, le suis tressort vtile,
Mais on voit chascun despriser
Toy buysson comment inutile.

Et qu'ainsi soit en ta grand honte
Aux champs pourrir on te delaisse,
Sans faire de toy misq ou compte,
Mais on na garde qu'on my laisse
Passer ny vser ma vieillesse
Car ie duis & sers, a raison
De mon excellence & noblesse
Tant en naure qu'en maison.
Quand ce sap eust siné son dire

Le buyfon blasmant l'insolence D'iceluy, se print a luy dire Bien medz en faid ton excellence Mais tes malheurs tiens soubz silence Et le bonheur qui est en moy Qui n'endure la violence D'estry ainsi decouppé que toy.

Le moral.
La fable monstre que fortune
Doming & regng en tous estatz
Veu que princes & potestatz
Commgaultres gentz ont infortune.

Le. c. iiii. xx. xiiii. d'une allou ette & de ses petis.

Dedans vn blé vint son nid apposer
Ou ses petis estans encor sans plume,
Par asseurance el' laissa reposer
Leur enchargeant qu'ilz n'eussent a oser
Saillir dehors, mais auoir leur entente
De retenir ce qu'orront proposer
Ce temps pendant quel' sera deulx absente.
Elle partie a pourchasser viande
Pour les nourrir, voyci venir le maistre

De cestur blé, qui a son filz commande D'aller prier les ceulx qu'il peust congnoistre Ses familiers, & prochains voysins estre Affin d'auoir la faucille a la main Pour luy ayder a syer & a mettre Son blé en grange, au iour de lendemain.

Quand les petits eurent bien entendu Iceulx propos, chascun fut trespoureux Lors endroid for & effrore rendu, Dont aussi tost que leur mere vers eulx Est retournéq, ilz furent tressongneux De luy compter tout le cas & affaire Que le seigneur & son filz entre eulx deux Touchant ce blé, ont proposé de faire, Surquoy leur dia, qu'ilz n'eusset craint q ou doute Puis que les deux deliberoient s'attendre A leur voysins, en disant somme toute Que nul d'iceulx on n'y voirroit entendre Du premier coup, n'y a ce faire tendre, Pourtant iceulx asseurd & reconforte Et d'escouter songneux tousiours eulx rendre Pour luy redirg encore les exhorte.

Incontinent qu'ellé eust ce dict, se part
Comme deuant, & voicy tost aprez
Pour vray le peré & son silz d'aultre part
Qui l'endemain reuiennent tout exprez
Pensant trouver de voysins vn surcrez

Pour leur ayder a syer, mais vn seul Ilz n'y ont veu, sut de loing ou de prez Estre venu, dont ilz eurent grand deuil.

Tant que le perd au filz se print a dire Va ceste soys noz parentz deprier Pour nous ayder, sans point nous escondire Comme les ceulx que t'auoye faid prier, Ce qu'entendantz les oyseaulx sans crier Ou faire bruyt, ont attendu leur mere Pour l'aduertir & pour la reprier Les oster d'ou, mort leur appert amere.

Or ainsi commø ilz craignoient la venue
D'iceulx parentz, de cercher leur repas
Et aliment, la merø est reuenue
A qui soubdain ilz ont compté le cas,
Mais elle diæ mes enfantz n'ayez pas
De cela paour, car parentz ne cousins
Pour leur ayder n'en feront vn seul pas
Non plus qu'ont faiæ leurs tresprochains voysins.

Ce qui aduint tout ainsi quel' leur dict
Se voyant donc le per estr en esse est en esse parentz es condit
Ou pour le moins iceulx, quant a ce faict
Par trop remis, commandement a faict
A son dict filz d'une faucile prendre
Et auec luy employer son esse entreprendre.
Cela conclud ilz se sont pour ce iour

En leur maison retirez, quant au reste Voicy la merd au soir faisant retour Vers ses petis, ausquelz el' faid enqueste De ce qui peult estra a eulx manifeste D'auoir ouy, lesquelz sans differer Luy sont venuz en tel' crainta & moleste Entierement tout le cas referer.

Quand ellq ouyt que le filz & le pere De cestuy blé syer prenoyent la charge Plus ne conuient (dit el') auoir repaire En cestuy lieu, ains fault que ie vous charge Et qu'aultre part ie vous posq & descharge Puis que les ceulx auqueulx est cestuy grain Sans qu'en riens nul d'iceulx differç ou targe Ont proposé de le sier demain.

Le moral.

La fable par dictz apparentz
Monstre que cest foliç extresme
S'attendrç aulx amis & parentz
Quand on se peult ayder soy mesme.

Le. c.iiii.xx.xv.d'un enuieux & d'un auaricieux.



Eux hommes imbuez de vice L'un d'enuy q infect q & damnable Et l'aultre d'ardant da avarice Et convoytifg abhominable Par vouloir entry eulx decordable A luppiter ont faid priere, Lequel ont rendu accordable Mais ce fut en telle maniere. C'est assauoir qu'a chascum d'eulx Il did, se te donna option De requerir ce que tu veuix Ottroyant ta petition Au moyen & condition Que l'aultre obtiendra plus que toy La moytié par addition De ce dont t'auray faid ottroy. Par ce mefmø edict iuppiter

Le premier dir & reciter

Quelle chos il appetoit mieulx,

Lequel par desir vicieux

Requist force d'or & d'auoir

Ce qu'il obtint, mais l'enuieux

Plus la moytié en peust auoir

Lequel par apres vint a faire

En telle sorte sa requeste

(Comme plain de meschant affaire

Et pire trop plus qu'une beste)

Qu'on luy arracha de la teste

Vn œuil, affin que l'autré en eust

Deux hors, & que par tellé appreste

Peiné & mal au double receust.

Le moral.

La fable monstre qu'auarice

De soy n'est iamais assouuie

Et que pareillement enuie Est vn¢ intrinseque malice.

Le. ciii.xx.xvi. d'une corneille.

Ne corneille alterée de chault Veist un vaisseau de façon assez hault Au sodz duāl estoit eau claire & belle Dont ardamment boire appetoit icelle Pour sa grand soif estancher ou restaindre,
Mais iusqu'a l'eau pas ne pouoit attaindre
Pour la haulteur qu'auoit ledict vaisseau
Dont s'esforça (pour en respandre l'eau)
Le faire choir, mais n'y peust aduenir
Ce que voyant (pour encor paruenir
En son entents) el' s'est iectés a terre
Ou a ceuly mainte petite pierre
Quells a dedans le fondz du vaisseau mise
Par tel moyen, & subtils entremise
El' feist haulcer c'est eau habilement
Iusques au bord, & puis facilement
Ells en a beu a pleine suffisance
Tout sans vser de grand forcs ou puissance.

Le moral.

La fabl¢ enseigne qu'il nous fault Vser d'art & d'habileté De prudenc¢ & subtilité Quand pouoir ou force deffault.

Le. ciiiixx.xvii. d'un chasseur & d'un lyon.

MM



Ommø vn chaffeur tendoit a prendre
Vn lyon plain de grand oultrage
Ce lyon vint a le reprendre
Soubstenant auoir l'auantaige
Tant de force que de courage,
Mais le veneur luy peust redire
Qu'il luy monstreroit vn ouurage
Lequel reprouueroit son dire.

Neantmoins ce lyon replicque
Qu'en riens il n'adioustera soy
A ce que le chasseur explique
S'allors ne luy monstre dequoy,
Pourtant le veneur auec soy
Le mena voir vn lieu a Romme
Ou estoit vn lyon tout coy
En paincture subiect a l'homme.
Par cela vouloit inserer

Qu'on doibt quand en force & constance L'homme a tout lyon preferer, Mais le lyon sur telle instance Respond, que c'est grande inconstance De penser l'effect de nature Tenir vray, soubz la demonstrance Tant seullement d'une paincture.

Plus respond ce lyon encore
Sy a nous leons l'art de traire
Ou paindre figuré & hystoire
Donné estoit, l'hommé au contraire
Soubz noz piedz serions veuz pourtraire
Pourtant n'est suffisanté attainéte
Pour certain iugement extraire
D'auoir regard en chose painéte.

Le moral.

Par la fabl¢ a chacun appert Que l'homme pour gaigner sa cause Mainte raison allegu¢ & cause Laquell¢ en riens ou bien peu sert.

Le. ciiiixx. xviii. d'un larron, & d'un ieune garçon.

V^N iour aduint qu'un larron pourchassant A desrobber, & chemin tracassant

Veist vn garçon qui fort se complaignoit Et prez d'un puis moult souspirer faignoit Tout par malice, en disant qu'en ce puis Vn vaisseau d'or luy estoit cheu, depuis Vn¢ heurq ou deux commq il puisoit de l'eau, Ce que pensant pour vray ce larronceau Incontinent s'est voulu condescendre Iusques au fond de cestur puis descendre Et pour ce fair dil vint a despouiller Ses vestemens, de paour de les mouiller En les baillant a ce garçon en garde, Or ce pendant qu'a ce puis il regarde Pensant trouuer ce vaisseau precieux Cestur garçon faulx & malicieux A le cordail retiré & hallé Dequoy s'estoit ce larron deuallé Puis ses habits il charge sur son col Et luy fuyant laissa ce poure fol Dedans le puis long temps crier & braire Et depriant qu'on voulsist hors l'extraire.

Le moral.

La fable declare bien emple Qu'un trompeur on tromp¢ en la fin Et qu'un larron a vn aultr¢ emble Les biens qu'ilz a euz par larcin.

Le. ciiii xx.xix. d'un laboureur

& d'un taureau.



Indis vn thor, fier & orgueilleux,
Pourtant en riens ne pouoit ne fcauoit
Le dominer, tant estoit merueilleux
Et a donner coups & heurs perilleux
A l'un du pied a l'aultre de la corne,
Pourtant assin d'obuier a telz ieux
Cestur rustique icellur thor escorne.
En oultre assin que plus du pied ne rue
Ou face mal a personne, le ioinct
A vne bonne & pesante charue,
D'ou sans dangier il le picque & le poingt
En estimant l'appaiser en ce poinct
Et faire doulx, tant aux champs qu'en l'estable,
Ce neaptmoins icellur n'en sut point

Oncques meilleur, ny en riens plus traidable.

Ce thor voyant que mal faire ne peult

Par ainfi loing de ce laboureur estre

Son mauuais cœur toutes fois os & veult

A faire mal encore sentremettre

Et pource il vient iusqu'a l'effect se mettre

Desmouuer terre en la faisant resouldre

Cuydant creuer les deux yeulx de son maistre

En luy iecant de ses piedz force pouldre.

Le moral.

La fable entend nous aduertir Que plusieurs sont tant obstinez Et a mal faire destinez Qu'on ne peut les en diuertir.

Le. cc d'un aultre laboureur, & d'un sanglier.

En vn senglier couppa l'aureille dextre
Pour & autant que cestoit sa praticque
De iour en iour & sa coustume destre
Parmy ses grains a les menger & paistre,
Or peu aprez par ce second mesches
Luy a couppé encore la senestre
Parce qu'au grain le surprint de reches.

Mais non obstant tous les maulx & tourmens Qui luy a fai&z ne se peult contenir De retourner menger grains & fourmentz Pourtant encoré a le prendré & tenir Pour dure mort luy faire soubstenir Il est venu, puis des champs par honneur La transporte sans en riens detenir Iusqu'en la villé en quelque grand seigneur.

Qui cestuy porc accoustrer commanda
Car de long temps en auoit desiré
Et notamment le cœur en demanda,
Mais vn friant ia l'auoit retiré
Et a part luy en oultre conspire
De le menger secrettement tout seul,
Dont le seigneur en fut moult fort iré,
Mais le rusticque appaisa lors son deul.

En luy disant monsieur n'ayez merueille S'au senglier n'auez vn coeur trouué Car de ce cas point ne m'en esmerueille Veu qu'icelluy ay moymesmé approuué Auoir esté d'un vouloir reprouué Quand pour tourment que ie luy ay peu saire Il s'est tousiours demonstré & prouué Plain dun meschant & execrablé affaire.

Le moral.

Par ceste fable on doibt scauoir

Pour bien entendre le moral Qu'aucuns font tant enclins a mal Que nul cœur ilz semblent auoir.

Le. cci. d'un thor & d'une mesiraigne.

Vern taureau puissant, royd & fort
Sus vn pastiz s'esbanoyant

Vint le picquer au pied si fort

Qu'il en a perdu son effort

Et qu'au bout de deux ou trois iours

Par la piqueur encourut mort

Sans y pouoir trouver secours.

Toutes foys a l'instant & lors

Toutesfoys a l'instant & lors

Qu'a son corps a sentu dommage

Et qu'ainsi fust picqué & mords

Il cuyda sorcener de rage,

Par quoy d'un tressier courage

Vint pourchasser a mort celluy

Qui luy auoit faid tel oultrage,

Mais ame ne veist entour luy.

Car pour certain la faulse he se

Car pour certain la faulse beste, S'estoit retire en vng creux Ou el' ne monstroit col ne teste Et y sut bien vn¢ heur¢ ou deux Despitant cestur courageux
Taureau, & toute sa puissance
Combien quil sut fort oultrageu...
Il ne luy sceust porter nuisance.

Le moral.
La fable nous veult aduiser
Que le petit souuent peult nuyre
Augrand,parquoynefaults induyre
A nul (quel quil soit) despriser.

Le. cc ii. d'un rustique requerant Hercules.

Ommø vn rustique charyoit
Aupres d'un sosse ou puteau,
Son char par ce qu'il varyoit
Vint a trebucher dedans l'eau,
Parquoy icelluy bien & beau
Se print a plourer & crier,
Et sans s'ayder nomplus qu'un veau
A tressort Hercules prier.
Or vne voix ouyst en laer
Qui luy dia, tes cheuaulx souette,
En les contraignant a aller
Et vertueusement te ieate
A l'un des boutz de ta charette

NN

En la deboutant pour partir Puis allors requiers & fouhhaitte Hercules ayde t'impartir.

Le moral.

La fable monstre que celluy Lequel ayd¢ & secours demande S'il veult obtenir sa demande Doibt faire ce qui est en luy.

Le. ii cc iii. d'un finge & de fes deux petitz.



A Inst comment vn singe nourrissoit

Deux petis faons desquelz l'un cherissoit

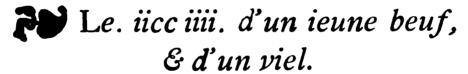
Trop plus q l'aultré, aduint qu'un cheuaulcheur

Passa, duquel ce singé eust en son cœur

Fort grand frieur, pensant estre surprins
Dont tressoubdain ses deux petis a prins
Entre ses bras portant songneusement
Celluy qu'aymoit affedueusement,
L'aultré en aprez a chargé dessus luy
Puis en vn boys a tout s'en est suy,
Mais en suyant hastiuement escheut
Par grand malheur que sur le ventre chut,
Parquoy celluy qu'il aymoit ainsi fort
Fut suffocqué & a encourut la mort
Sans que iamais l'aultre receust allors
Encombrier, ou dommagé en son corps.

Le moral.

La fable donn¢ enseignement Qu'enfantz lesquelz on voit cherir Bien souuent & communément Viennent a mourir ou perir.



N ieune beuf fut iadis mis a l'herbe
Pour l'engresser, voyre soubz lesperance
De l'immoler, auquel lieu fort suberbe
Est deuenu, & plain d'oultre cuydance
Ainsi qu'ayant de menger abundance

Et ignorant qu'on l'eust mis en ces lieux Pour le nourrir par superabundance Puis le tuer pour l'immoler aux dieux.

Icelluy doncq estant en son herbage
Veist vng viel beuf daultre part, a grand paine
En dur trauail excercer labourage
Et au collier haller en vne plaine
(Auquel il dist) bien est ta vie plaine
De grand misere, au regard de la mienne,
Quand tu permedz que captif on te maine
Et qu'en labeur ainsi on te maintienne.

Quand ce viel beuf les propos entendist

De ce bouueau, se tenant tant heureux,

Responcé allors, pour vray ne luy rendist,

Mais par apres qu'il vist qu'un homé ou deux

Pour l'immoler, le menoyent deuant eulx

La teste ayant lyée d'un cheuestre,

Il luy cria, o poure malheureux

Point ne vouldroyé en ton lieu pour lors estre.

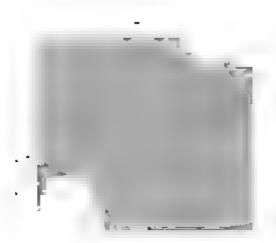
Le moral.

On pœult congnoistre par la fable Que de gens leur plaisir suyuantz Et voluptueusement viuantz La fin est bresue & miserable

Le. cc v. d'un chien & d'un lyon.



Velque iour vng chien deuança
Vn lyon errant en vn boys,
Auquel de parler s'aduança
En luy difant, bien l'apperçoys
Qu'icy meurs de fain, dont te crois
Et estima estre fol parsaid
Au regard de moy, que tu vols
Estra ainsi gras & bien resaid.
A quoy cestuy lion resere
Trop plus heureux que toy me tiens,
Parquoy ta vie ne presere
A la mienne, veu que i'obtiens
Liberté, mais toy & les tiens
Tenuz estes en seruitude
Est tellement qu'a tous voz biens



Conioin& y est amaritude.

Le moral.

La fabl¢ en fon moral propose

Que de liberte le tresor

On doibt trop plus aymer que l'or

Et l'appeter sur toute chose.

de Le. iiccvi. d'un poisson d'eau doulce, & d'un veau de mer.

Vn poisson d'eau doulce aduint
Que ce iour mesme en plaine mer
Par fortune adieder se vint
Ou de luy peust tant estimer
Par son excellence exprimer
Qu'il sembloit tout aultre poisson
Au regard de luy deprimer
Les prisant en nulle saçon.

Ce que voyant vn veau marin
Le vint grandement a blasmer
Luy disant, ó sot bustarin
Commé oses tu te reclamer
Si excellent, & te clamer
Sur tous auoir noblessé en toy
Quand pour au vray te proclamer
Riens ne vaulx au regard de moy.

Et qu'ainfi soit quand on te prend Tu nes vendu fors qu'au commun A vile prix, mais on me vend Fort cher aux grands seigneurs, commé vn Singulier poisson, non commun, Parquoy concludz sur tel affaire Que tu es fol & importun D'ainsi noblé & exquis te faire.

Le moral.

Par la fabl¢ entendr¢ il nous fault Que louer on ne se doibt poinct Veu qu'en lieu en temps & au poinct On congnoit combien l'homme vault

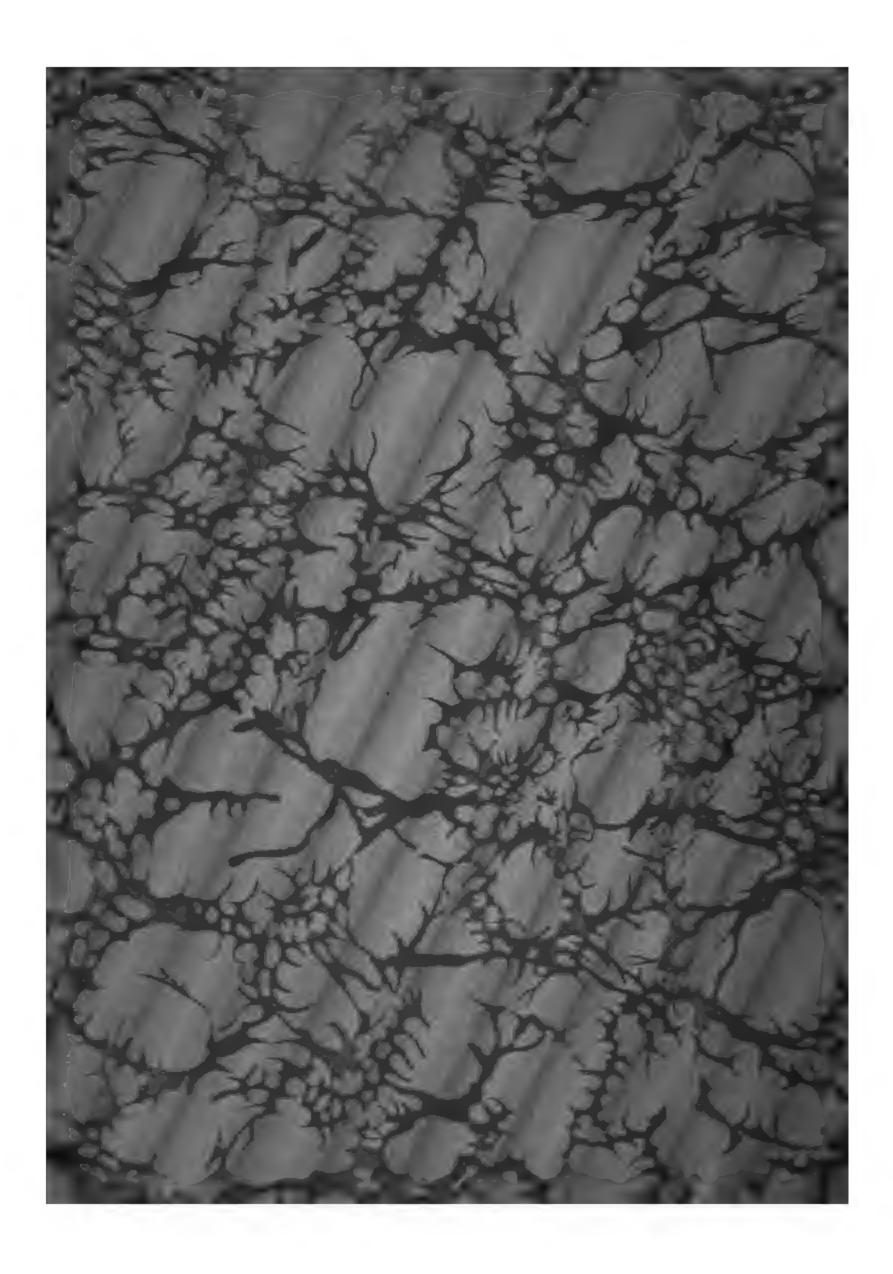
Fin du premier liure.

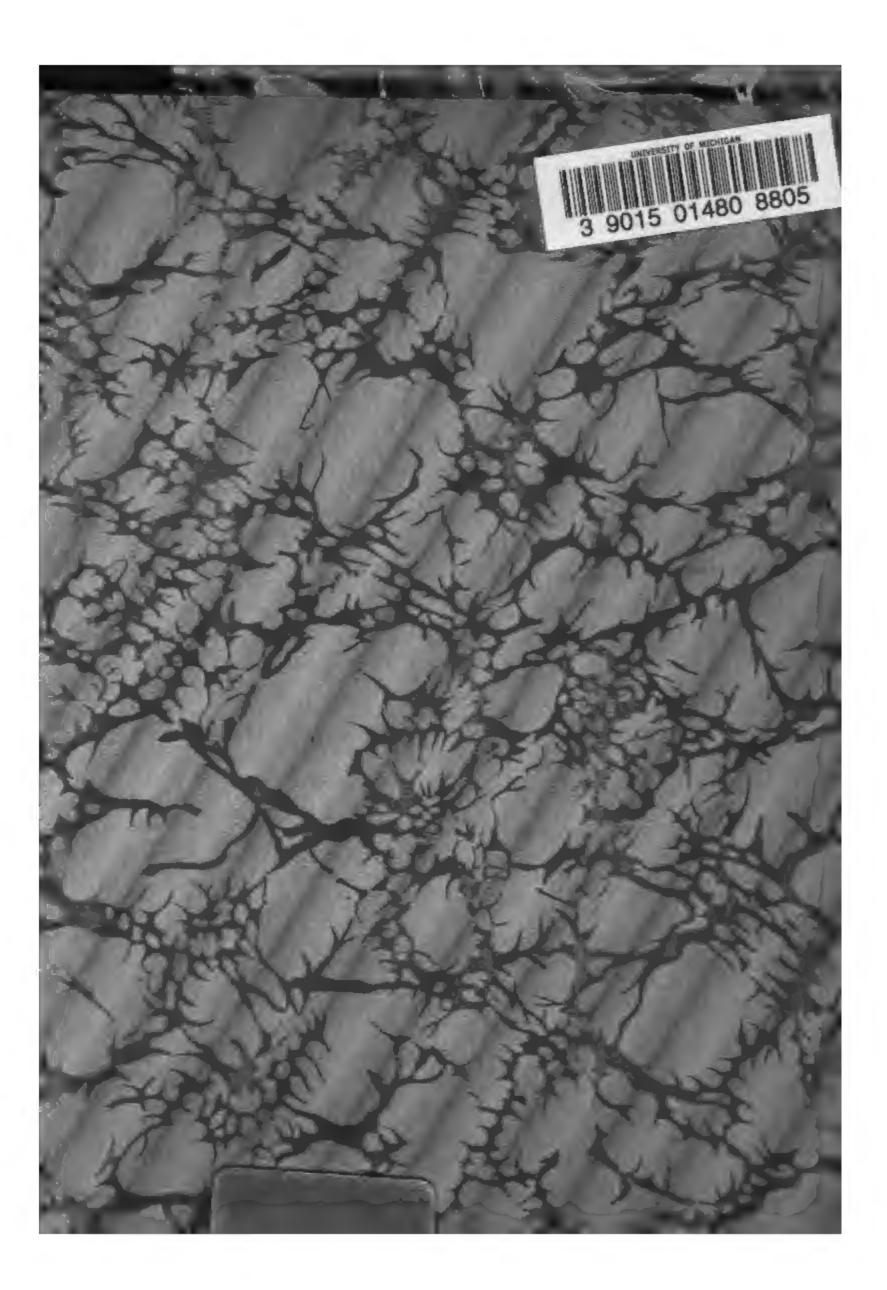
| • | | |
|---|--|--|
| | | |
| | | |
| | | |
| | | |
| | | |
| | | |
| | | |
| | | |



| • | | | | |
|---|---|---|---|--|
| | | | | |
| | • | | | |
| | | | | |
| | | | • | |
| | | | | |
| | | | | |
| | | • | | |
| | ` | | | |
| | | | | |
| | • | | | |
| | | | | |
| | | | | |
| | | | | |
| | | | | |
| | • | | | |
| | | | | |

| | | • | | | |
|--|---|---|---|---|---|
| | | | | | • |
| | | | | | |
| | | | | | |
| | | | | | |
| | | | | | |
| | | | | | |
| | | | | | |
| | | | | | |
| | | | | | |
| | | | | | |
| | | | • | | |
| | | | | | |
| | | | | | |
| | | • | | · | |
| | | | | | |
| | | | | | · |
| | | | | | |
| | - | | | | |
| | | | | | |





Conioin& y est amaritude.

Le moral.
La fabl¢ en fon moral propose
Que de liberte le tresor
On doibt trop plus aymer que l'or
Et l'appeter sur toute chose.

doulce, & d'un veau de mer.

Vn poisson d'eau doulce aduint
Que ce iour mesmé en plaine mer
Par fortune adieder se vint
Ou de luy peust tant estimer
Par son excellence exprimer
Qu'il sembloit tout aultre poisson
Au regard de luy deprimer
Les prisant en nulle façon.
Ce que voyant vn veau marin
Le vint grandement a blasmer
Luy disant, ó sot bustarin
Commé oses tu te reclamer
Si excellent, & te clamer
Sur tous auoir noblesse en toy

Quand pour au vray te proclamer

Riens ne vaulx au regard de moy.